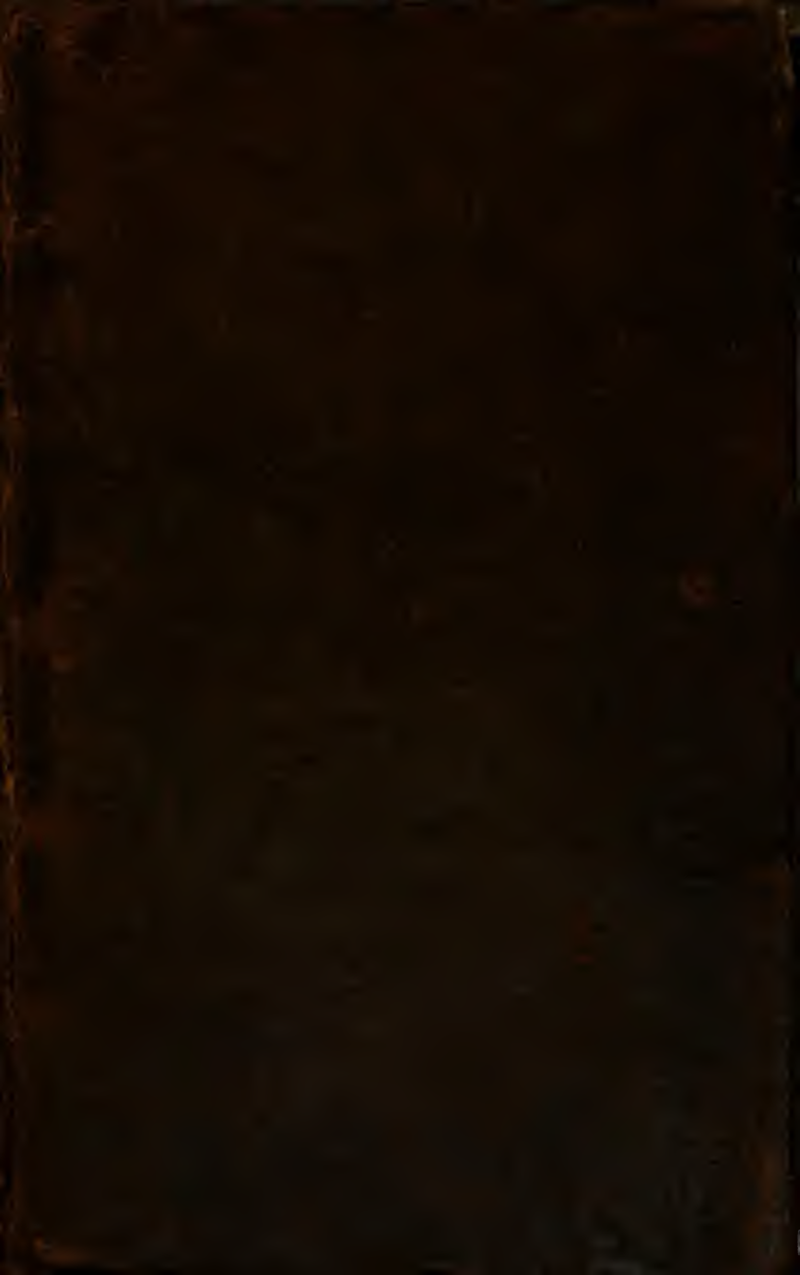
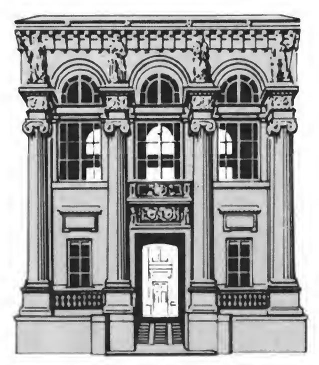
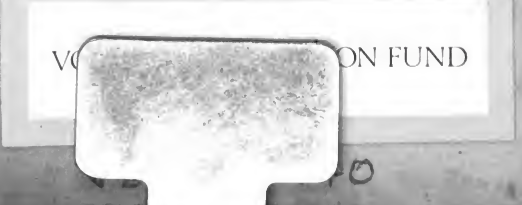





ON FUND

ANTI-MACHIAVEL,

OU

ESSAI DE CRITIQUE

SUR LE

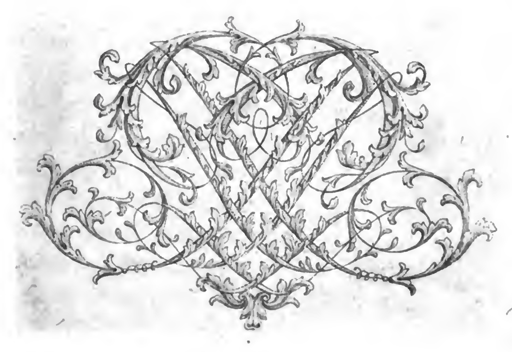
PRINCE

DE

MACHIAVEL,

PUBLIE' PAR

MR. DE VOLTAIRE.



A COPENHAGUE.

Aux dépens de JAQUES PREUSS.

MDCC. XL.

PREFACE
DE
L'EDITEUR.

JE crois rendre ſervice aux hommes en publiant l' *Eſſai de Critique ſur Machiavel.* L' illuſtre Auteur de cette réfutation eſt une de ces grandes ames que le Ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu par leurs préceptes & par leurs exemples. Il mit par écrit ces penſées, il y a quelques années, dans le ſeul deſſein d' ecrire des vérités que ſon cœur lui dictoit. Il étoit encore trés jeune, il vouloit ſeulement ſe former à la ſageſſe, à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à ſoi-même, mais ces leçons qu'il s'eſt données, méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la ſource du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoier ſon Manuſcrit, je crus qu'il étoit de mon devoir de lui demander la permiſſion de le publier. Le poiſon de Machiavel eſt trop public, il falloit que l'antidote le fût auſſi. On s'arrachoit à l'envi les copies manuſcrites, il en couroit déjà de trés fautives, & l' Ouvrage alloit paraître défiguré, ſi je n'avois eu le ſoin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'eſpere que les Libraires à qui j'en ai fait préſent, ſe conformeront. On ſera ſans doute étonné quand j'apprendrai aux Lecteurs que celui qui écrit en Français d' un ſtyle ſi noble, ſi énergique & ſouvent ſi pur, eſt un jeune Etranger, qui n'étoit jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime beaucoup mieux qu' Amelot de la Houſſaye, que je fais imprimer á côté de la réfutation. C'eſt une choſe inoüie, je l'avoüe; mais c'eſt ainſi que celui dont je publie l' Ouvrage, a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit Anglais, Eſpagnol ou Italien, il n'importe, ce n'eſt pas de ſa patrie, mais de ſon Livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux écrit que celui de Machiavel, & c'eſt un bonheur pour le genre humain qu' enfin la vertu aît été mieux ornée que le vice

Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprés quelques expressions qui ne sont pas Françaises, mais qui méritent de l'être, & j'ôse dire que ce Livre peut à la fois perfectionner notre Langue & nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les Chapitres ne sont pas autant de réfutations de Machiavel, parce que cet Italien ne prêche pas le crime dans tout son Livre. Il y a quelques endroits de l'Ouvrage que je presente, qui sont plûtôt des reflexions sur Machiavel que contre Machiavel; voilà pourquoi j'ai donné au Livre le titre *d' Essai de Critique sur Machiavel.*

L'illustre Auteur aiant pleinement répondu à Machiavel, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la Préface d' Amelot de la Houssaye.

Ce Traducteur a voulu se donner pour un Politique; mais je puis assûrer que celui qui combat ici Machiavel, est véritablement ce qu' Amelot veut paraître.

Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour Amelot, c'est qu'il traduisit le *Prince* de Machiavel, & en soutint les maximes, plutôt dans l'intention de débiter son Livre que dans celle de persuader. Il parle beaucoup de *raison d' Etat* dans son Epître Dédicatoire; mais un homme, qui aiant été Sécretaire d' Ambassade, n'a pas eu le secret de se tirer de la misére, entend mal, á mon gré, la raison d' Etat.

Il veut justifier son Auteur par le témoignage de Juste-Lipse, qui avoit, dit-il, autant de pieté & de Religion que de savoir & de politique. Sur quoi je remarquerai 1. que Juste-Lipse & tout les Savans déposeroient en vain en faveur d' une doctrine funeste au genre humain; 2. que la piété & la Religion, dont on se pare ici très mal à propos, enseignent tout le contraire; 3. que Juste-Lipse, né Catholique, devenu Luthérien, puis Calviniste, & enfin redevenu Catholique, ne passa jamais pour un homme religieux, malgré ses trés mauvais Vers pour la Ste. Vierge; 4. que son gros Livre de politique est le plus méprisé de ses Ouvrages, tout dédié qu'il est aux Empereurs, Rois & Princes; 5. qu'il dit précisément le contraire de ce qu' Amelot lui fait dire. „Plut à Dieu, dit Juste-Lipse, „page 9. de l'Edition de Plantin, que Machiavel eût conduit son Prince „au temple de la vertu & de l'honneur! mais en ne suivant que l'utile, „il s'est trop écarté du chemin roïal de l'honnête, *Utinam Principem su-*

um

um recta duxisset ad Templum virtutis & honoris &c, Amelot a supprimé exprés ces paroles, la mode de son tems étoit encore de citer mal à propos; mais alterer un passage aussi essentiel, ce n'est pas être pedant, c'en'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand homme dont je suis l'Editeur, ne cite point; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison & la justice.

Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'est point impie, il s'agit bien ici de pieté! Un homme donne au monde des leçons d'assassinat & d'empoisonnement, & son Traducteur ôse parler de sa dévotion!

Les Lecteurs ne prennent point ainsi le change. Amelot a beau dire que son Auteur a beaucoup loüé les Cordeliers & les Jacobins, il n'est point ici question de Moines; mais de Souverains, à qui l'Auteur veut enseigner l'art d' être méchans, qu'on ne savoit que trop sans lui.

D' ailleurs croiroit-on bien justifier Mirivits, Cartouche, Jaques Clement ou Ravaillac, en disant qu'ils avoient de trés bons sentimens sur la Religion? & se servira-t-on toujours de ce voile sacré pour couvrir ce que le crime a de plus monstrueux? César Borgia, dit encore le Traducteur, *est un bon modéle pour les Princes nouveaux*, c'est-à dire, pour les Usurpateurs; mais premiérement tout Prince nouveau n'est point Usurpateur. Les Medicis étoient nouvellement Princes, & l'on ne pouvoit leur reprocher d'usurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'Alexandre VI. toujours détesté & souvent malheureux, est un trés mechant modéle pour tout Prince. Enfin, la Houssaye prétendique Machiavel haïssoit la tyrannie; sans doute tout homme la déteste, mais il est bien lâche & bien affreux de la détester & de l'enseigner.

Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux Auteur, dont je ne ferois qu'affaiblir les sentimens & les expressions.

NB. Je soussigné ai déposé le Manuscrit Original entre les mains de Monsieur *Cyrille le Petit*, Desservant de l'Eglise Françoise à la Haye, lequel Manuscrit Original est conforme en tout au Livre intitulé *Essai de Critique sur Machiavel*; toute autre Edition étant défectueuse, & les Libraires devant suivre en tout la présente Copie.

A la Haye, ce 12. Octobre 1740.

F. DE VOLTAIRE.

AVANT-PROPOS
DE
L'AUTEUR DE L'ESSAI
DE CRITIQUE
SUR
LE PRINCE
DE MACHIAVEL.

LE Prince *de Machiavel est en fait de Morale ce qu'est l'Ouvrage de Spinosa en matiére de Foi. Spinosa sapoit les fondemens de la Foi, & ne tendoit pas moins qu'a renverser l'édifice de la Religion; Machiavel corrompit la Politique, & entreprit de détruire les préceptes de la saine Morale. Les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de spéculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'est trouvé que les Théologiens ont sonné le tocsin & crié aux armes contre Spinosa, qu'on a réfuté son Ouvrage en forme, & qu'on a constaté la Divinité contre ses attaques, tandis que Machiavel n'a été que harcelé par quelques Moralistes, & qu'il s'est soutenu malgré eux & malgré sa pernicieuse Morale, sur la chaire de la Politique, jusqu'a nos jours.*

J'ôse prendre la défense de l'humanité contre ce Monstre qui veut la détruire, j'ôse opposer la raison & la justice au sophisme & au crime, & j'ai hazardé mes réflexions sur le Prince *de Machiavel Chapitre à Chapitre, afin que l'antidote se trouve immédiatement auprès du poison.*

J'ai toujours regardé le Prince *de Machiavel comme un des Ouvrages les plus dangereux qui se soient répandus dans le monde; c'est un Livre qui doit tomber naturellement entre les mains des Princes, & de ceux qui se sentent du goût pour la Politique. Il n'est que trop facile qu'un jeune homme ambitieux, dont le cœur & le jugement ne sont pas assez formés pour distinguer sûrement le bon du mauvais, soit corrompu par des maximes qui flatent ses passions. Mais s'il est mauvais de séduire l'innocence d'un Particulier qui n'influe que legérement sur les affaires du monde, il est d'autant plus de pervertir des Princes qui doivent gouverner des peuples, administrer la Justice, & en donner l'exemple à leurs Sujets, être par leur bonté, par leur magnanimité & leur miséricorde les images vivantes de la Divinité.*

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poison de la peste qui désole des provinces, ne sont pas aussi funestes au monde que la dangereuse Morale, & les passions effrénées des Rois. Les fleaux célestes ne durent qu'un tems, ils ne ravagent que quelques contrées, & ces pertes, quoique douloureuses, se réparent; mais les crimes des Rois font souffrir bien longtems des peuples entiers.

Ainsi que les Rois ont le pouvoir de faire du bien lorsqu'ils en ont la volonté, de même dépend-t-il d'eux de faire du mal lorsqu'ils l'ont résolu; & combien n'est point déplorable la situation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont en proie à l'avarice du Prince, leur liberté à ses caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté à sa perfidie, & leur vie à ses cruautés? C'est-là le tableau tragique d'un Etat, où regneroit un Prince comme Machiavel prétend le former.

Je ne dois pas finir cet Avant-propos sans dire un mot à des personnes, qui croient que Machiavel écrivoit plûtôt ce que les Princes font, que ce qu'ils doivent faire; cette pensée a plû à beaucoup de monde, parce qu'elle est satyrique.

Ceux qui ont prononcé cet arrêt décisif contre les Souverains, ont été séduits sans doute par les exemples de quelques mauvais Princes contemporains de Machiavel cités par l'Auteur, & par la vie de quelques Tyrans qui ont été l'opprobre de l'humanité. Je prie ces Censeurs de penser que comme la séduction du trône est très puissante, il faut plus qu'une vertu commune pour y résister, & qu'ainsi il n'est point étonnant que dans un ordre aussi nombreux que celui des Princes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les Empereurs Romains, où l'on comte des Nérons, des Caligulas, des Tibéres, l'Univers se ressouvient avec joie des noms consacrés par les vertus des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Il y a ainsi une injustice criante d'attribuer à tout un Corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ses Membres.

On ne devroit conserver dans l'Histoire que les noms des bons Princes, & laisser mourir à jamais ceux des autres avec leur indolence, leurs injustices & leurs crimes. Les Livres d'Histoire diminueroient à la vérité de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, & l'honneur de vivre dans l'Histoire, de voir son nom passer des siécles futurs jusqu'à l'eternité, ne seroit que la récompense de la vertu. Le Livre de Machiavel n'infecteroit plus les Ecoles de Politique, on mépriseroit les contradictions dans lesquelles il est toujours avec lui-même, & le monde se persuaderoit que la véritable Politique des Rois fondée uniquement sur la justice, la prudence & la bonté, est préferable en tout sens au systême decousu & plein d'horreur, que Machiavel a eu l'impudence de présenter au Public.

PRE-

PREFACE DU PRINCE DE MACHIAVEL PAR AMELOT DE LA HOUSSAYE.

COMME Machiavel est un Auteur, qui n'est ni à l'usage, ni à la portée de beaucoup de gens, il ne faut pas s'étonner, si le Vulgaire est si prévenu contre lui. Je dis, prevenu, car de tous ceux, qui le censurent, vous trouverez, que les uns avouent, qu'ils ne l'ont jamais lû; & que les autres, qui disent l'avoir lû, ne l'ont jamais entendu: comme il y paroît bien par le sens litéral, qu'ils donnent à divers passages, que les Politiques savent bien interpréter autrement. De sorte qu'à dire la vérité, il n'est censuré, que parce qu'il est mal entendu; & il n'est mal entendu de plusieurs, qui seroient capables de le mieux entendre, que parce qu'ils le lisent avec préoccupation: au-lieu que s'ils le lisoient comme juges, c'est-à-dire, tenant la balance égale entre lui & ses adversaires, ils verroient, que les maximes, qu'il debite, sont, pour la plûpart, absolument nécessaires aux Princes, qui, au dire du grand Cosme de Médicis, ne peuvent pas toujours gouverner leurs Etats avec le chapelet en main 1. *Il faut supposer* dit

1. *Che gli stati non si tenevano con pater-nostri.* Machiavel au livre 7. de son histoire. François, qui fut depuis Grand-Duc de Toscane, etant à la Cour d'Espagne, ne répondit à un Gentilhomme, qui ne trouvoit pas juste je ne sai quoi qu'il lui commandoit, par ces

dit Wicqueford*, *qu'il dit presque par tout ce que les Princes font, & non ce qu'ils devroient faire.* C'est donc condamner ce que les Princes font, que de condamner ce que Machiavel dit, s'il est vrai, qu'il dise ce qu'ils font, ou, pour parler plus juste, ce qu'ils sont quelquefois contraints de faire. Car *l'Homme*, dit-il dans le Chapitre 15. de son Prince, *qui voudra faire profession d'être parfaitement bon, parmi tant d'autres, qui ne le sont pas, ne manquera jamais de périr. C'est donc une necessité, que le Prince, qui veut se maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, quand il ne le faut pas être* 2. Et dans son Chapitre 18. après avoir dit, que le Prince ne doit pas tenir sa parole, lors qu'elle fait tort à son intérêt, il avoüe franchement, que *ce précepte ne seroit pas bon à donner, si tous les hommes étoient bons; mais qu'étant tous méchans & trompeurs, il est de la sûreté du Prince de le savoir être aussi***: Sans quoi il perdroit son Etat, & par conséquent sa réputation; étant impossible, que le Prince, qui a perdu l'un, conserve l'autre. Mais puisque je suis tombé sur ce Chapitre 18, qui est assûrément le plus chatoüilleux, & le plus dangereux de tous ses Ecrits, il me semble nécessaire de dire ici par occasion, comment il faut entendre l'instruction, qu'il y donne à son Prince. *Il n'est pas besoin*, lui dit-il, *que tu ayes toutes les qualitez que j'ai dites, mais seulement que tu paroisses les avoir. Tu dois paroître clément, fidele, affable, intégre & religieux, en sorte qu'à te voir & à t'entendre l'on croye, que tu n'es que*

bonté

ces paroles d'Ezéchiel: *Numquid via mea non est æqua, & non magis viæ vestræ pravæ sunt.* (Ezech. cap. 18.) pour lui apprendre qu'il y a des choses, qui paroissent injustes aux particuliers, parce qu'ils ne connoissent pas les raisons, qui obligent le Prince à les commander.

* *Livre* 1. de son Ambassadeur, *section* 7.

2. Plutarque dit; s'il falloit absolument remplir tous les devoirs, & observer toutes les regles de la Justice, pour bien regner, Jupiter même n'en seroit pas capable.

** *Voiez les Notes des Chapitres* 15. & 18.

bonté, que fidélité, qu'intégrité, que douceur & religion. Mais cette dernière qualité est celle, qu'il t'importe davantage d'avoir extérieurement. Voilà sur quoi est fondée l'opinion qu'a le Vulgaire, que Machiavel étoit un impie, & même un Athée. Et véritablement les apparences y sont pour les esprits foibles. Mais, à bien peser le sens de ses paroles, il ne dit nullement ce qu'on l'accuse de dire, *qu'il ne faut point avoir de Religion*: mais seulement, que, si le Prince n'en a point, comme il peut arriver quelquefois, il doit bien se garder de le montrer, la Religion étant le plus fort lien, qu'il y ait entre lui & ses sujets, & le manque de Religion le plus juste, ou du moins le plus spécieux prétexte, qu'ils puissent avoir, de lui refuser l'obéissance 3. Or il vaut incomparablement mieux, qu'un Prince soit hipocrite, que d'être manifestement impie, le mal caché étant beaucoup moindre que le mal universellement connu. Tout le monde voit l'impiété, mais très peu s'apperçoivent de l'hipocrisie. Et c'est, à mon avis, ce que Machiavel veut dire, quand il ajoute, que *tous les hommes ont la liberté de voir, mais que très-peu ont celle de toucher: que chacun voit ce que le Prince paroît être, mais que presque personne ne connoît ce qu'il est en effet.* Nous voions bien ce qui est devant nos yeux, disoit un Chevalier Romain à Tibére, mais nous aurions beau faire, nous ne verrions jamais ce que le Prince a dans les replis de son cœur 4. D'ailleurs, il faut considérer, que Machiavel

3. *Nec toleraturos profani Principis imperium*, dit Tacite Ann. 14. c'est-à-dire: Que l'on ne souffrira jamais d'être gouverné par un Prince sans Religion. Le Chancelier de l'Hopital disoit, que la Religion avoit plus de force sur l'esprit des hommes, que toutes leurs passions; & que le nœud, dont elle les lioit tous ensemble, étoit incomparablement plus fort, que tous les autres liens de la Société Civile.

4. *Spectamus, quæ coram habentur, abditos Principis sensus exquirere inlicitum, anceps; nec ideo adsequare.* (Tac. Ann. 6.)

chiavel raisonne en tout comme Politique, c'est à-dire selon l'Intérêt-d'Etat, qui commande aussi absolument aux Princes, que les Princes à leurs Sujets 5 : jusque-là même que les Princes, au dire d'un habile Ministre * de ce siécle, aiment mieux blesser leur conscience, que leur Etat. Et c'est tout ce que Juste-Lipse, qui avoit autant de piété & de religion, que de savoir & de politique, trouve à redire à la doctrine de Machiavel, dont il avoüe franchement, qu'il fait plus de cas, que de tous les autres Politiques modernes 6 ; ce qu'il se fût bien gardé de dire, s'il eût tant-soit-peu soupçonné Machiavel d'impiété, ou d'athéisme. Ajoutez à cela, que Machiavel, qui avoit besoin de la faveur de la Maison de Médicis, n'eût jamais ôsé dedier son Prince à Laurent de Médicis, du vivant du Pape Léon X. son oncle, si ç'eût été un livre impie : ni adresser encore, quelques années aprés, son Histoire de Florence au Pape Clément VII. avec une Epitre, où il lui dit, qu'il *espere que Sa Sainteté le couvrira du bouclier de son approbation Pontificale* 7, s'il eût passé pour un homme sans religion. Et je dirai en passant, que ceux, qui liront le Chapitre 12. du premier livre de ses Discours où il montre, combien il emporte de maintenir le culte divin ; & le Chapitre premier du troisiéme livre, où il loüe les Ordres de S. François & de

5. Nous obéissons au Prince, dit Cicéron, & lui au tems. *Nos Principi servimus, ipse temporibus.* Ep. lib. 9.

* *M. de Villeroi Secretaire-d'Etat, sous Henri IV.*

6. *Qui nuper, aut heri id tentarunt, non me tenent, aut terrent, in quos, si vere loquendum est Cleobuli illud conveniat.* Inscitia in plerisque, & sermonum multitudo. *Nisi quod unius tamen Machiavelli ingenium non contemno, acre, subtile, igneum. Sed nimis sæpe deflexit, & dum commodi* (c'est-à-dire l'Intérêt-d'Etat) *illas semitas intente sequitur, aberravit à regia via.* Dans la Préface de sa Doctrine Civile.

7. *Sperando, che sarò dalle armate legioni del suo santissimo giudicio aiutato & difeso.*

de S. Dominique, comme les Restaurateurs de la Religion Chrétienne, que la mauvaise vie des Prélats avoit toute défigurée ; reconnoîtront, que tout sage-mondain qu'il étoit, il avoit de trés-bons sentimens de la Religion, & que par conséquent il faut interprêter plus équitablement, qu'on ne fait de certaines maximes d'Etat, dont la pratique est devenue presque absolument nécessaire, à cause de la méchanceté, & de la perfidie des hommes. Joint que les Princes se sont tellement rafinez, que celui, qui voudroit aujourd'hui proceder rondement envers ses Voisins, en seroit bien-tôt la dupe.

Je pourrois dire encore bien des choses en faveur de Machiavel, mais comme c'est une Préface que je fais, & non pas une Apologie, je le laisse à defendre à ceux, qui y ont plus d'intérêt que moi, ou qui en sont plus capables ; me contentant d'ajouter à ce que j'ai dit ici de lui, ce qu'il est bon que le Lecteur sache au sujet de la traduction de son *Prince*.

Elle est si fidéle, que je pourrois me vanter, qu'il seroit assez difficile d'en faire une, qui le fût davantage ; & si claire, que je ne crois pas, qu'il s'y trouve rien, qu'il faille le lire plus d'une fois, pour l'entendre, quoiqu'il y ait dans l'original quelques endroits qui ne sont pas tout-à-fait intelligibles. Dans le siécle passé il en parut une, en Latin, d'un certain Silvestre *Tegli* de *Foligno*, mais si périphrasée, que Machiavel qui a une expression laconique, y est à peine reconnoissable.

Quand il addresse la parole à son Prince, il lui parle toujours par *Tu*, & jamais par *Vous*, qui est la maniére de parler des anciens Romains, dont je vois qu'il a voulu garder le caractére, & dans son *Prince*, & dans ses Discours sur Tite-Live. C'est pourquoi j'ai cru le devoir imiter en cela soit parce que, ce *Tu*, a quelque chose de plus fort, & même de plus noble ; soit aussi parce que les meilleurs Auteurs, que nous aions en nôtre Langue, comme Amiot, & Coëffeteau, qui en valent plus de mille autres de ce siécle, ont parlé de la sorte. Joint que je n'ai pas pû croire, qu'il me fût permis d'oter à Machiavel une façon de parler, qui lui sied si bien ; ni à ma traduction un air de liberté, qui la fait mieux ressembler à son original.

Outre plusieurs Notes, tirées des autres Oeuvres de Ma-

chiavel,

chiavel, & des Histoires de Nardi & de Guichardin, j'ai mis au dessous du texte divers passages de Tacite, qui servent de preuve, de confirmation, ou d'exemple à ce que Machiavel a dit. Et cela fait une espece de concordance de la Politique de ces deux Auteurs, par où l'on verra, que l'on ne sauroit ni approuver, ni condamner l'un sans l'autre: De sorte que si Tacite est bon à lire pour ceux, qui ont besoin d'apprendre l'art-de-gouverner, Machiavel ne l'est guére-moins; l'un enseignant, comment les Empereurs Romains gouvernoient, & l'autre, comment il faut gouverner aujourd'hui.

Quelqu'un me demandera peut-être, si je crois, que César Borgia, que Machiavel propose à imiter, soit un bon modéle? Je répons, que c'en est un très-bon pour les Princes nouveaux, c'est-à-dire, pour ceux, qui de Particuliers sont devenus Princes par usurpation; mais que c'en est un très-mauvais pour les Princes héréditaires. Or il est manifeste par deux endroits du 7. Chapitre de ce livre, que Machiavel ne propose son César Borgia pour exemple, qu'aux usurpateurs, qui véritablement ne sauroient conserver l'Etat usurpé, sans être cruels, du-moins au commencement; par ce qu'ils ont pour ennemis tous ceux, qui ne trouvent pas leur compte à ce changement; & que ceux même, qui l'ont procuré ne leur sont pas longtems, amis, faute d'obtenir tout ce qu'ils demandent: au lieu que les Princes heréditaires, pour peu qu'ils gouvernent bien, n'ont pas besoin d'user de rigueur, ni violence, pour se maintenir parmi des sujets, accoutumez de longue-main à la domination du même sang. Et quant au Duc de Valentinois (c'est le titre que portoit Borgia,) je confesse, que c'étoit un très-mechant homme, & qui méritoit mille morts 8; mais il faut avoüer aussi, qu'il étoit & grand Capitaine, & grand Politique, & de qui l'on peut dire justement

8. *Cæsarem Borgiam, vel mille neces meritum*, dit Onufre Panvini dans la Vie du Pape Jules II.

justement ce que Paterçule dit de Cinna, qu'il fit des actions, qu'un homme-de-bien n'ôseroit jamais faire, mais qu'il vint à bout de diverses entreprises qui ne se pouvoient exécuter, que par un trés-vaillant homme. 9.

Au reste, je dirai, que Machiavel, qu'on fait passer par-tout pour un Maître de tyrannie, l'a détestée plus que pas-un homme de son tems, ainsi qu'il est aise de voir par le Chapitre 10. du premier livre de ses Discours, où il parle trés-fortement contre les Tyrans. Et Nardi *, son contemporain, dit, qu'il fut un de ceux, qui firent des panégiriques de la Liberté & du Cardinal Jules de Médicis, qui aprés la mort de Leon X. feignoit de la vouloir rendre à sa Patrie; & qu'il fut soupçonné d'être complice de la Conjuration de *Jacopo da Diacetto*, *Zanobi Buondelmonti*, *Luigi Alamanni*, & *Cosimo Rucellai*, contre ce Cardinal, à-cause de la liaison étroite, qu'il avoit avec eux, & les autres *Libertins* (c'est ainsi que les partisans des Médicis appelloient ceux, qui vouloient maintenir Florence en liberté.) Et probablement ce fut ce soupçon, qui empêcha, qu'il ne fût récompensé de son Histoire de Florence, quoiqu'il l'eût composée par l'ordre du même Cardinal, comme il le marque tout-au-commencement de son Epitre dédicatoire. Voilà tout ce que je crois qu'il est nécessaire de savoir concernant sa personne & ses Ecrits, dont je laisse à chacun de juger tout ce qu'il lui plaira.

9. *De-que verè dici potest, ausum eum, quæ nemo auderet bonus; perfecisse, quæ à nullo, nisi fortissimo perfici possent*, Hist. 2.

* *Livre 3. de son Histoire de Florence.*

† *Ibidem.*

NICOLAS MACHIAVEL,

Citoien & Secretaire de Florence,

Au Très - Illustre

LAURENT de MEDICIS,

Duc d' Urbin, Seigneur de Pesaro, &c. *

CEux, qui veulent gagner les bonnes-graces d'un Prince, ont coutume de lui offrir ce qu'ils ont de plus rare chez eux, ou ce dont ils savent qu'il fait son plaisir ordinaire; d'où vient, qu'on lui presente souvent des chevaux, des armes, des étoffes-d'or, des diamans, & d'autres choses semblables, qui méritent de lui appartenir. Pour moi, après avoir cherché ce que je pourrois vous donner pour gage de ma très-humble obéïssance, je n'ai rien trouvé chez moi, qui me fut si cher, que la connoissance des actions des grands-hommes, la-quelle j'ai acquise par un long usage des affaires modernes, & par la lecture continuelle des anciennes. Aiant donc ramassé en un petit volume les réflections, que j'ai faites à loisir sur toutes ces choses, je vous le presente, non pas que je le croie digne de vous, mais parce que vôtre bonté me fait espérer, que vous l'agréerez; attendu que je ne puis vous faire un plus grand don, que de vous donner les moiens d'apprendre en très-peu de tems tout ce que j'ai appris en tant d'années, que j'ai été à l'école de l'adversité. Or je n'ai point embelli cet ouvrage de paroles empoulées & magnifiques, ni de pas-un autre de ces agrémens, dont plusieurs ont coutume de parer leurs Ecrits, parce que je ne veux pas que le mien plaise par un autre endroit, que par l'importance & la solidité de son sujet. Et que l'on n'impute point à présomption, si un homme de basse condition ôse donner de leçons de Gouvernement aux Princes; car comme ceux, qui desseignent les païs, se mettent enbas dans une plaine, pour mieux découvrir la hauteur des montagnes, & la qualité des autres lieux élevez; &, au contraire, montent au sommet des montagnes, pour considérer la constitution des lieux bas: de même il faut être Prince, pour bien connoître le caractère des peuples, & *Populaire*, pour bien savoir celui des Princes. Recevez donc ce petit livre d'aussi bon cœur que je vous l' offre. Si vous le lisez avec attention, vous y verrez le desir extreme que j'ai, que vous parveniez à la puissance, que la Fortune, & vos grandes qualitez, vous permettent. Et si, du lieu éminent, où vous etes; vous regardez quelquefois en-bas, vous connoîtrez, que c'est à tort, que je souffre une si rude & si longue persécution de la Fortune.

* *C' étoit le Pere de Catherine, Reine de France. Ce Prince mourut en 1519.*

ESSAI

ESSAI DE CRITIQUE SUR LE PRINCE DE MACHIAVEL.

CHAPITRE I.

Des différens Gouvernemens, & comment on peut devenir Souverain.

TOUS les Etats, & toutes les Seigneuries, qui ont eu, & qui ont autorité sur les hommes, ont été, & sont des Républiques, ou des Principautés. 1 Les Principautés sont, ou héré-

AVANT de marquer les différences des Gouvernemens, Machiavel auroit dû, ce me semble, examiner leur origine, & discuter les raisons qui ont pû engager des hommes libres à se donner des Maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un

1. Céte division est fondée sur la doctrine de Tacite, qui opose la Principauté & la République comme les deux contraires. *Res dissociabiles Principatum & Libertatem*

héréditaires dans une même famille, qui domine depuis longtemps 2; ou nouvelles. Les nouvelles ſont ou toutes nouvelles, comme l'étoit celle de François Sforce à Milan. ou ſont comme des membres incorporés à l' Etat héréditaire du Prince, qui les aquert, tel qu'eſt le Roiaume de Naples à légard du Roi d' Eſpagne. Ces Etats, ainſi aquis, ont coutume d'avoir un Prince, ou d'être en liberté, & l' on ſe les aquert par les armes d'autrui, ou par les ſiennes: par le bonheur, ou par la vertu.

tem: (In Agricola.) *Romam à principio Reges habuere, Libertatem L. Brutus inſtituit.* (Ann. 1.) *Haud facile Libertas & Domini miſcentur.* (Hiſt. 4.) Toute République eſt bien Principauté. *Il Sereniſſimo Principe fà ſaper*, dit la République de Veniſe dans ſes Edits. Mais toute Principauté n'eſt pas République.

2. C'eſt en ce ſens, que Galba diſoit à Piſon, *In gentibus, quæ regnantur, certa dominorum domus.* (Tac. Hiſtor. 1.) & Mucien à Veſpaſien, *Non contra Caii, aut Claudii, vel Neronis, fundatam longo imperio domum exſurgimus.* (Hiſt. 2.)

un Livre, où l'on ſe propoſoit de dogmatiſer le crime & la tyrannie, de mettre au jour ce qui devoit la detruire. Il y auroit eu mauvaiſe grace à Machiavel de dire que les peuples ont trouvé néceſſaire à leur repos & à leur conſervation d'avoir des Juges pour régler leurs différends; des Protecteurs pour les maintenir contre leurs Ennemis dans la poſſeſſion de leur biens; dés Souverains pour réunir tous leurs differens intérêts en un ſeul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choiſi ceux d'entre eux qu'ils ont cru les plus ſages, les plus équitables, les plus deſintéreſſés, les plus humains, les plus vaillans pour les gouverner

C'eſt donc la iuſtice qui doit faire le principal objet d'un Prince, c'eſt donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il

qu'il doit préferer à tout autre intérèt. Le Souverain, bien loin d'être le Maître absolu des peuples qui sont sous sa domination, n'en est que le premier Magistrat.

Cette origine des Souverains rend l'action des Usurpateurs plus atroce encore, qu'elle ne le seroit en ne considérant simplement que leur violence. Ils foulent aux pieds cette première Loi des hommes qui les réunit sous un Gouvernement pour en être protegés, & c'est contre les Usurpateurs que cette Loi est établie.

Il n'y a que trois manières légitimes pour devenir maître d'un Païs, ou par succession, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorsque par une guerre justement entreprise, on fait la conquête de quelques Provinces sur l'Ennemi. Voilà le pivot, sur lequel rouleront mes réflexions dans le cours des recherches suivantes.

CHAPITRE II.

Des Etats héréditaires.

JE me passerai de parler des Républiques, dont j'ai traité ailleurs * amplement, & je m'arêterai seulement à la Principauté. Je dis donc, qu'il est bien plus facile de Con-

* *Dans ses Discours sur Tite-Live.*

LEs hommes ont un certain respect pour tout ce qui est ancien, qui va jusqu'à la superstition; & quand le droit d'héritage se joint à ce pouvoir que l'antiquité a sur les hommes, il n'y a point de

conserver des Etats Héréditaires, que des Etats nouvellement conquis 1. Parce qu'il sufit de ne point outrepasser l'ordre établi par ses Ancêtres 2, & de s'accommoder aux tems. En

sorte

1. Tacite dit, qu'un Empire aquis par la violence ne se sauroit conserver par les voies de la douceur & de la modestie. *Non posse Principatum scelere quæsitum subita modestia, & prisca gravitate retineri.* (Hist. I.) Or la rigueur, qu'il faut tenir d'ordinaire pour conserver un Etat conquis, est souvent cause qu'on le perd par la révolte des sujets, qui viennent à perdre la patience. *Atque illi*, dit Tacite, *qvamvis servitio sueti patientiam abrumpunt.* (Ann. 12.)

2. Cela revient à ce qu'on disoit à Néron, que n'étant plus enfant, mais en âge de regner, il ne lui faloit plus d'autre Maître, ni d'autre Gouverneur que l'exemple de Prédécesseurs. *Finitam Neronis pueritiam, & robur juventæ adesse. Exueret Magistrum, satis amplis doctoribus instructus Majoribus suis.* (Ann. 14.) Tacite dit, que Tibére, au commencement de son regne, se faisoit une loi d'imiter en tout la conduite d'Auguste, *Neque fas Tiberio infringere dicta ejus.* (Ann. I.) *qui omnia facta, dictaque ejus, vice legis observem.* (Ann. 4.) & qu'il n'osoit pas montrer sa sévérité à un peuple, qu'Auguste avoit traité si doucement. *Populum*

per

de joug plus fort, & qu'on porte plus aisément. Ainsi, je suis loin de contester à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les Roïaumes héréditaires sont les plus aisés à gouverner.

J'ajouterai seulement que les Princes héréditaires sont fortifiés dans leur possession par la liaison intime, qui est entre eux & les plus puissantes familles de l'Etat, dont la plûpart sont redevables de leurs biens ou de leur grandeur, à la Maison souveraine, & dont la fortune est si inséparable de celle du Prince, qu'ils ne peuvent la laisser tomber sans voir que leur chute en seroit la suite certaine & nécessaire.

De nos jours, les troupes nombreuses & les armées puissantes que les Princes tiennent sur pied, en paix comme en guerre, contribuent en-

core

ſorte que ſi un Prince eſt médiocrément habile, il ſe maintiendra toujours dans ſon Etat, à moins qu'il n'y ait une force exceſſive, qui l'en prive. Encore le recouvrera-t-il, quelque fort que ſoit l'Uſurpateur. Témoin le Duc de Ferrare, qui n'a tenu contre les Vénitiens en l'an 1484. & contre le Pape Jules II. en 1510. que parce qu'il étoit établi de longue main dans ce Duché 3. Car comme le Prince naturel a moins d'ocaſions

per tot annos molliter habitum, nondum audebat ad duriora vertere. (Ann. I.) Que Vononés fut mépriſé & chaſſé par les Parthes, parce qu'il tenoit une conduite toute contraire à celle de leurs autres Rois. *Accendebat dedignantes & ipſe, diverſus à Majorum inſtitutis.* (Ann. 2.) Et qu'au contraire Italus plaiſoit aux Cheruſces d'autant plus qu'aiant été élevé à Rome, il ne laiſſoit pas de s'accommoder à leurs débauches, comme s'il eût toujours été nouri parmi eux. *Lætus Germanis adventus, atque eo magis, quod ſæpius vinolentiam ac libidines grata barbaris uſurparet.* (Ann. XI.)

3. Nous ne nous ſoulevons pas contre la Maiſon d'Auguſte, qui a tenu ſi long-tems l'Empire, diſoit Mucien à Veſpaſien (Tac. Hiſt. 2.) pour inférer, qu'il ne faloit pas craindre, que l'Empire retournât jamais a Vi-

core à la ſûreté des Etats. Elles contiennent l'ambition des Princes voiſins, ce ſont des épées nues, qui tiennent celles des autres dans le fourreau.

Mais ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit, comme dit Machiavel, ... *di ordinaria induſtria;* je voudrois encore qu'il ſongeât à rendre ſon peuple heureux. Un peuple content ne ſongera pas à ſe révolter, un peuple heureux craint plus de perdre ſon Prince qui eſt en même tems ſon bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de ſa puiſſance. Les Hollandais ne ſe feroient jamais révoltés contre les Eſpagnols, ſi la tyrannie des Eſpagnols n'étoit parvenue à un excès ſi énorme, que les Hollandais ne pouvoient devenir plus malheureux.

sions & de raisons d'ofenser ses sujets, il faut qu'il en soit plus aimé : & si des vices extraordinaires ne le font haïr, ils ont naturelement de l'inclination pour lui. Outre que la possession ancienne, & non interrompüe, de la domination leur ôte l'envie & la commodité d'atenter contre lui, [4] d'autant que toute mutation d'Etat laisse toujours de quoi en faire d'autres (*). [5]

Le Roïaume de Naples & celui de Sicile ont passé plus d'une fois des mains des Espagnols à celles de l'Empereur, & de l'Empereur aux Espagnols; la conquête en a toujours été très facile, puisque l'une & l'autre domination leur sembloit rigoureuse, & que ces peuples esperoient toujours trouver des libérateurs dans leurs nouveaux Maîtres.

Quelle différence de ces Napolitains aux Lorrains! Lorsqu'ils ont été obligés de changer de domination, toute la Lorraine étoit en pleurs. Ils regretoient de perdre les Rejettons de ces Ducs, qui depuis tant de siécles furent en possession de ce Païs, & parmi lesquels on en compte de si estimables par leur bonté, qu'ils mériteroient d'être l'exemple des Rois. La mémoire du Duc Léopold étoit encore si chere

à Vitellius, quand une fois on le lui auroit ôté.

4. Car, au dire de Tacite, il y a toujours moins d'inconvenient à garder le Prince que l'on a, qu'à en chercher un autre. *Minore discrimine sumi Principem, quam quæri.* (Hist. 1.)

(*) *On la porte ouverte à d'autres.*

5. Car, au dire de Paterculus, l'on enchérit toujours sur les premiers exemples. *Non enim ibi consistunt exempla unde cœperunt, sed quamlibet in tenuem receptâ tramitem latissimè evagandi sibi viam faciunt.* (Hist. 2.) Qu'une mutation en entraine toujours d'autres aprés soi, Tacite en donne de beaux exemples. *Libertatem & Consulatum L. Brutus instituit. Dictaturæ ad tempus sumebantur. Neque Decemviralis potestas ultra biennium. Neque Tribunorum Militum Consulare jus diu va-*

valuit. Non Cinnæ, non Sullæ longa dominatio: & Pompeii Craſſique potentia citò in Cæſarem: Lepidi, atque Antonii arma in Auguſtum ceſſere. (Ann. 1.) C'eſt-à-dire: Brutus fit ſucceder la Liberté & le Conſulat à la Roiauté. Et quelque fois on créoit un Dictateur, mais ſon pouvoir finiſſoit auſſitot que le peuple étoit hors de danger. Les Décemvirs ne durérent pas plus de deux ans. Les Tribuns des Soldats prirent la place des Conſuls, mais ne la gardérent pas long-tems. La domination de Cinna, ni la Dictature de Silla ne furent pas de longue durée. La puiſſance de Craſſus & de Pompée fut bientôt réunie en la perſonne de Céſar, & l'autorité de Lepidus & d'Antoine en celle d'Auguſte. Voilà un enchainement de mutations. En voici un autre. *Sulla Dictator abolitis vel converſis prioribus, cum plura addidiſſet, otium ei rei haud in longum paravit. Statim turbidis Lepidi rogationibus, neque multo poſt Tribunis reddita licentia quoquò vellent populum agitandi. Jamque non modò in commune, ſed in ſingulos homines latæ quæſtiones . . . Exin continua per viginti annos diſcordia, non Mos, non Jus.* (Ann. 3.) C'eſt-à-dire: Le Dictateur Silla changea, ou abolit les Loix de Graccus & de Saturninus, pour établir les ſiennes. Mais elle furent de peu de durée. Car Lepidus & les Tribuns recommencérent bientôt à ſemer des broüilleries parmi le peuple (*), en ſorte qu'on faiſoit autant de réglemens, qu'il y avoit d'hommes . . . Et depuis, il n'y eut ni droit, ni coutume, par l'eſpace de vingt ans, que durérent les diſſenſions du peuple & du Sénat.

re aux Lorrains, que quand ſa Veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple ſe jetta à genoux au-devant du caroſſe, & on arrêta les chevaux à pluſieurs repriſes. On n'entendoit que des cris, & on ne voioit que des larmes.

(*) *Ou à broüiller les affaires.*

CHAPITRE III.

Des Etats mixtes.

MAis toute Principauté nouvelle a des dificultés à ſurmonter. Si elle n'eſt pas toute nouvelle, mais ſeulement mixte, par l'adjonction d'un membre nouveau,

LE quinzième Siécle où vivoit Machiavel, tenoit encore à la barbarie. Alors on préferoit la funeſte gloire des Con-

veau, ses mutations naissent premiérement d'une dificulté naturelle qui se rencontre dans toutes les nouvelles dominations 1, qui est, que les hommes changent volontiers de Prince, dans l'espérance d'en trouver un meilleur. 2, Espérance, qui leur fait prendre les armes contre celui qui gouverne. Mais ils ne tardent guére à s'en trouver mal. 3 Il y a une autre néceſſité naturelle querans, & de ces actions frappantes qui imposent un certain respect par leur grandeur, à la douceur, à l'équité, à la clémence, & à toutes les vertus. A présent, je vois qu'on préfere l'humanité à toutes les qualités d'un Conquerant, & l'on n'a plus guères la démence d'encourager par des loüanges, des passions cruelles qui causent le bouleversement du Monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'aggrandir? En vertu de quoi il peut former le dessein d'élever sa puissance sur la misère & sur la destruction d'autres hommes? Et comment il peut croire qu'il se rendra illustre, en ne faisant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats qu'il possedoit déjà, plus opulens; ses peuples n'en pro-

1 *Novum & nutantem Principem*, dit Tacite. (Ann. 1.)

2. *Parthos præsentibus mobiles, absentium æquos.* (Ann. 6.) Toutes les Nations sont de même, *servitii ingenio*, par un caprice ordinaire à la servitude, dit Tacite. (Ann. 12.)

3. Croiés vous, disoit un Sénateur Romain, que la Tirannie soit morte avec Néron? On l'avoit crüe éteinte par la mort de Tibére & de Caligula, & pourtant nous en avons vu un troisiéme plus cruel qu'eux. *An neronem extremum dominorum putatis? Idem crediderant, qui Tiberio, qui Caio superstites fuerunt: cum interim intestabilior & sævior exortus est.* (Hist. 4.) Claudius avoit donc bien raison de dire aux Ambassadeurs de Parthes, qui étoient venus lui demander un meilleur Roi que le leur, que de si fréquens changemens ne valoient rien, & qu'il faloit

le & ordinaire, qui fait, que le Prince est toûjours contraint d'ofenser ses nouveaux sujets, soit en les chargeant de gens de guere, ou par mille autres maux qu'entraine aprés soi une aquisition nouvelle 4. D'où il arrive, que tu as enfin pour ennemis tous ceux que tu as ofensés en te saisissant de la Principauté: & que tu ne saurois conserver l'amitié de ceux, qui t'y

loit s'accommoder le mieux qu'on pouvoit aux humeurs des Rois. *Ferenda Regum ingenia, neque usui crebras mutationes.* (Ann. 12.) Tous les Sujets prendre les sentimens de ce Senateur Romain, qui disoit, qu'il admiroit le passé, sans condamner le présent, & que bien qu'il souhaitât de bons Princes, il ne laissoit pas de suporter patiemment ceux qui ne l'étoient pas, se souvenant toujours de la nécessité de vivre selon les tems, où l'on est. *Se meminisse temporum, quibus natus sit: ulteriora mirari, præsentia sequi, bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.* (Hist. 4.) Paroles, que Machiavel a raison d'apeller sentence d'or. (Disc. lib. 3. cap. 6.)

4 *Res dura, & Regni novitas me talia cogunt.*
Moliri, & late fines custode tueri.
Dit la Reine de Cathage chés Virgile. (Æneid. 1.)

profitent point, & il s'abuse, s'il s'imagine qu'il deviendra plus heureux. Combien de Princes ont fait par leurs Généraux conquerir des Provinces qu'ils ne voient jamais? Ce sont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, c'est rendre bien des gens malheureux pour contenter la fantaisie d'un seul homme, qui souvent ne mériteroit pas d'être connu.

Mais supposons que ce Conquerant soumette tout le monde à sa domination, ce monde bien soumis, pourra-t-il le gouverner? Quelque grand Prince qu'il soit, il n'est qu'un être très borné; à peine pourra-t-il retenir le nom de ses Provinces, & sa grandeur ne servira qu'à mettre en évidence sa véritable petitesse.

Ce n'est point la grandeur du Païs que le Prince gouverne, qui lui donne

t'y ont aidé, faute de les pouvoir contenter en tout ce qu'ils atendoient de toi, ni de pouvoir user de rigueur envers eux, à cause que tu leur es obligé. Car quelque puissante Armée que l'on ait, on a toujours besoin de la faveur des gens du Païs pour entrer dans une Province. C'est pour cela, que Loüis XII. Roi de France aiant pris Milan tout-à coup, le perdit aussi de même. Parce que ce peuple, qui lui avoit ouvert les portes, se trouvant frustré de ses espérances, ne mit guére à se dégoûter du nouveau Prince: 5 Il est bien vrai, qu'un païs recouvré aprés une révolte ne se perd pas facilement une seconde fois, dautant que le Prince, pour se vanger de la rebellion, hésite moins à pourvoir

5. Tacite dit, que les Parthes reçurent Tiridate à bras ouverts, espérant d'en être mieux traités que d'Artabanus, & que peu de tems aprés ils haïrent Tiridate autant qu'ils l'avoient aimé, & rappellerent celui, qu'ils avoient tant haï. *Qui Artabanum ob sævitiam execrati come Tiridatis ingenium sperabant......., ad Artabanum vertere, &c.* (Ann. 6.)

ne de la gloire: ce ne seront pas quelques lieuës de plus de terrein qui le rendront illustre; sans quoi, ceux qui possedent le plus d'arpens, devroient être les plus estimés.

L'erreur de Machiavel sur la gloire des Conquerans pouvoit être générale de son tems; mais sa méchanceté ne l'étoit pas assûrément. Il n'y a rien de plus affreux que certains moïens qu'il propose pour conserver des conquêtes; à les bien examiner, il n'y en aura pas un qui soit raisonnable ou juste. *On doit*, dit-il, *éteindre la race des Princes qui regnoient avant vôtre conquête.* Peut-on lire de pareils préceptes, sans fremir d'horreur? C'est fouler aux pieds tout ce qu'il y a de sacré dans le Monde, c'est ouvrir à l'intérêt le chemin de tous les crimes. Quoi! si un Ambitieux s'est emparé violemment des Etats d'un

voir à sa sûreté par la punition des Coupables, & par une surveillance rigoureuse sur les actions de ceux, dont il a du soupçon 6. Si donc le duc Loüis * n'eut qu' à faire du bruit sur les Confins du Milanez, pour le faire perdre, la premiére fois, à la France, il falut liguer tout le monde contre elle, & chasser ses armées de l' Italie, pour le lui ôter une seconde fois. Et cela arriva par les raisons que j'ai dites. Il nous reste maintenant à dire, quels remédes le Roi de France avoit, ou pouroit avoir un Prince, qui seroit en sa place, pour mieux conserver la Conquête. Je dis donc, que les Etats, qui s'unissent à un Etat héréditaire de celui, qui

6. Tacite dit, que Rhadamiste aiant repris l'Arménie, d'où il avoit été chassé par ses sujets, il les traita avec une rigueur extraordinaire, les regardant comme des rebelles, qui n'attendoient que l'occasion, pour se revolter encore. *Vacuum rursus Armeniam invasit, truculentior quàm antea, tanquam adversûs defectores, & in tempore rebellaturos.* (Ann. 12.)

* *Loüis Sforce surnommé le More.*

d'un Prince, il aura le droit de le faire assassiner, empoisonner ! Mais ce même Conquerant, en agissant ainsi, introduit une pratique dans le Monde, qui ne peut tourner qu'à sa ruine. Un autre, plus ambitieux & plus habile que lui, le punira du Talion, envahira ses Etats, & le fera perir avec la même cruauté qu'il fit périr son prédécesseur. Le Siécle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples. Ne voit-on pas le Pape Alexandre VI. prêt d'être déposé pour ses crimes; son abominable Bâtard, César Borgia, dépouillé de tout cequ'il avoit envahi, & mourant miserablement; Galéas Sforce, assassiné au milieu de l' Eglise de Milan; Loüis Sforce, Usurpateur, mort en France dans une cage de fer; les Princes d' Yorck & de Lancastre, se détruisant tour à tour; les Em-

qui les aquert, sont de même Province, & de même langue, ou n'en sont pas. Quand ils en sont, il est tres-facile de les garder, sur tout s'ils n'étoient pas libres auparavant: & il n'y a qu'à exterminer la famille du Prince qui les dominoit. Car du reste, pourvu que l' on conserve les anciennes coûtumes, & qu'il n'y ait point d'antipatie naturelle, les hommes vivent paisiblement ensemble. Têmoin la Bourgogne la Bretagne, la Gascogne & la Normandie, qui sont depuis si longtems unies à la France. Car bien qu'elles aient un langage un peu diférent, leurs mœurs sont semblables, & par conséquent compatibles. Et quiconque les voudroit conserver, aprés les avoir aquises, il faudroit faire deux choses. L'une, extirper toute la race de leur ancien Prince. L'autre, ne point changer leurs Loix, ni augmenter les Tailles. Et par ce moien l'Etat conquis & l' Etat héréditaire feront bientôt un même Corps. Mais lors qu'on aquert des Etats, qui ont la Langue, les mœurs, & les coutumes diférentes, c' est Empereurs de Gréce, assassinés les uns par les autres, jusqu'à ce qu'enfin les Turcs profiterent de leurs crimes, & exterminerent leur foible puissance? Si aujourd'hui parmi les Chretiens il y a moins de révolutions, c'est que les principes de la saine Morale commencent à être plus repandus: les hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont moins féroces; & peut-être est-ce une obligation qu'on a aux gens de Lettres qui ont poli l'Europe.

La seconde maxime de Machiavel, est que le Conquerant doit établir sa résidence dans ses nouveaux Etats. Ceci n'est point cruel, & paraît même assez bon à quelques égards; mais l'on doit considérer que la plûpart des Etats des grands Princes sont situés de maniere qu'ils ne peuvent pas trop bien en aban-

don-

est là qu'il y a bien des difficultés, & qu'il faut beaucoup de bonheur & d'industrie pour les conserver. 7 Et l'un des meilleurs expédiens seroit, que celui, qui les aquert, y alât demeurer. Ce qui rendroit la possession plus assurée & plus durable. Témoin le Turc, qui quoi qu'il eût pû faire, n'eût jamais conservé la Gréce, s'il n'y fût alé demeurer. Car quand on est sur les Lieux, on voit naître les désordres, & l'on y peut remédier sur le Champ 8 : Au lieu qu'étant absent, on ne les sait, que lors qu'ils sont grands, & qu'il n'y a plus de reméde. De plus, la Province n'est pas pillée par les Officiers, & les sujets aiant la commodité de récourir promtement au Prince, ils en ont plus de

7. *Ex diversitate morum crebra bella*, dit Tacite. (Hist. 5.)

8. (Ann. 14.) Il dit, que de legers remédes ont calmé de grands mouvemens, *Modicis remediis primos motus consedisse.* Et c'est en ce sens qu'on disoit à Tibére, qu'il n'avoit qu'à se montrer aux mutins, & qu'ils rentreroient dans leur devoir dés qu'ils le verroient. *Ire ipsum, & opponere Majestatem Imperatoriam debuisse, cessuris ubi Principem vidissent.* (Ann. 1.)

donner le centre, sans que tout l'Etat s'en ressente. Ils sont le premier principe d'activité dans ce Corps, ainsi ils n'en peuvent quitter le centre, sans que les extrémités languissent.

La troisiéme maxime de politique, est qu'il faut envoier des Colonies pour les établir dans les nouvelles conquétes, qui serviront à en assûrer la fidélité.

L'Auteur s'appuie sur la pratique des Romains; mais il ne songe pas que si les Romains, en établissant des Colonies, n'avoient pas aussi envoié des Légions, ils auroient bien-tôt perdu leurs conquétes; il ne songe pas qu'outre ces Colonies & ces Légions, les Romains savoient encore se faire des Alliés. Les Romains dans l'heureux tems de la République étoient les plus sages Brigands qui aient jamais désolé la terre.

de raiſon de l'aimer, s'ils ſont bons; & de le craindre, s'ils ſont méchans. D'entre les Etrangers, ceux, qui voudroient aſſaillir cet Etat, en ſont retenus par la dificulté qu'il y a de l'ôter à un Prince, qui y fait ſa demeure. L'autre remede eſt d'envoier des Colonies dans un ou deux Lieux, qui ſoient comme les Clefs de cet Etat; ou bien il faut y tenir beaucoup de Milice. Or les Colonies coûtent peu au Prince, qui d'ailleurs n'ofſenſe que ceux, à qui il ôte les Terres & les Maiſons, pour les donner aux nouveaux habitans. Outre que ceux, qu'il ofenſe, ne faiſant qu'une très-petite partie de l'Etat, & reſtant pauvres & diſperſés, ils ne lui peuvent jamais nuire: & que tous les autres, qui ne ſont point ofenſés, ſe tiennent en repos d'autant plus volontiers, qu'ils craignent qu'il ne leur en arrive autant qu'à ceux, qui ont été dépoüillés, s'ils ſont quelque faute. D'ou je conclus, que les Colonies, outre qu'elles ne coûtent rien, ſont plus fidéles, & ofenſent moins: & que les Ofenſés étant pauvers

re. Ils conſervoient avec prudence ce qu'ils acquirent avec injuſtice: mais enfin, il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout Uſurpateur; il fut opprimé à ſon tour.

Examinons à préſent ſi ces Colonies, pour l'établiſſement deſquelles Machiavel fait commettre tant d'injuſtices à ſon Prince, ſi ces Colonies ſont auſſi utiles que l'Auteur le dit. Ou vous envoiez dans le Païs, nouvellement conquis, de puiſſantes Colonies, ou vous y en envoiez de faibles. Si ces Colonies ſont fortes, vous dépeuplez votre Etat conſidérablement, ce qui affaiblit vos forces; ſi vous envoiez des Colonies faibles dans ce Païs conquis, elles vous en garantiront mal la poſſeſſion: ainſi, vous aurez rendu malheureux ceux que vous chaſſez, ſans y profiter beaucoup.

On

vres & disperſés, ils ne ſauroient nuire. Où il eſt à remarquer, qu'il faut amadoüer les hommes, ou s'en défaire, parce qu'ils ſe vangent des ofenſes légéres, & qu'ils ne ſe ſauroient vanger des grandes. De ſorte que l'ofenſe, qui ſe fait à l'homme, lui doit être faite d'une maniére qu'il n'en puiſſe tirer vangeance. Mais ſi au lieu de Colonies, on emploie de la milice, la dépenſe eſt bien plus grande, & conſume tous les revenus de cet Etat en garniſons. Si bien que l'aquiſition tourne à dommage au Prince, qui, outre cela, ofenſe beaucoup plus de gens, d'autant qu'il nuit à tout cet Etat, où il faut qu'il change de tems en tems les logemens de ſon armée. Incommodité, qu'un chacun reſſent, & qui fait, qu'un chacun lui devient ennemi. Et ce ſont là ceux, qui lui peuvent nuire davantage, comme étant ennemis domeſtiques. Céte garde eſt donc auſſi inutile, qu'eſt utile celle des Colonies. Le Prince, qui aquert une Province, qui a des coûtumes diférentes de celles de ſon Etat, doit encore ſe faire

Chef

On fait donc bien mieux d'envoïer des troupes dans les Païs que l'on vient de ſe ſoumettre, lesquelles, moïennant la diſcipline & le bon ordre, ne pourront point fouler les peuples, ni ètre à charge aux villes où on les met en garniſon. Cette politique eſt meilleure; mais elle ne pouvoit être connuë du tems de Machiavel. Les Souverains n'entretenoient point de grandes armées, les troupes n'étoient pour la plûpart qu'un amas de Bandits, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violences & de rapines. On ne connaiſſoit point alors ce que c'êtoit que troupes continuellement ſous le Drapeau en tems de paix, des étapes, des caſernes, & mille autres réglemens qui aſſûrent un Etat pendant la paix, & contre ſes Voiſins, & même contre les ſoldats païés pour le défendre.

Un



Chef & Protecteur des Voisins moins puissans, & s'étudier à afoiblir les plus puissans: & sur tout empêcher absolument, qu'il n'entre dans cête Province quelque Etranger aussi puissant que lui. Car il arive toujours, qu'il y en est mis quelqu'un par les Mécontens de la Province, soit par ambition, ou par peur; Têmoin les Romains, qui furent introduits dans la Gréce par les Etoliens, & qui, par tout où ils mirent le pié, y furent toujours apellés par les Provinciaux. Et ce qui arive d'ordinaire, c'est qu'aussitôt qu'un Etranger puissant entre dans une Province, tous ceux de la Province, qui sont moins puissans s'unissent volontiers avec lui, par un motif de haine contre celui, qui étoit plus puissant qu'eux. Tout ce dont il a à se garder, est, qu'ils ne deviennent trop forts, & qu'ils ne prennent trop d'autorité. Et, pour cet éfet, il doit emploier ses propres forces, & les leurs, à abaisser ceux qui sont puissans, pour demeurer, lui seul, arbitre de toute la Province. Et quiconque ne saura pas metre

Un Prince doit attirer à lui, & protéger les petits Princes ses Voisins, sémant la dissention parmi eux, afin d'élever, ou d'abaisser ceux qu'il veut. C'est la quatrieme maxime de Machiavel, & c'est ainsi qu'en usa Clovis; il a été imité par quelques Princes non moins cruels. Mais quelle différence entre ces Tyrans & un honneste homme, qui seroit le Médiateur de ces petits Princes, qui termineroit leurs differends à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par sa probité & par les marques d'une impartialité entière dans leurs démélés, & d'un des-intéressement parfait pour sa personne! Sa prudence le rendroit le Pere de ses Voisins, au lieu de leur Oppresseur, & sa grandeur les protégeroit, au lieu de les abymer.

Il est vrai d'ailleurs que des Princes qui ont voulu-

métre cela en œuvre, perdra bien tôt ce qu'il aura aquis, & n'aura point de repos tant qu'il le gardera. Les Romains pratiquoient admirablement ces Maximes dans les Provinces conquises. Ils y envoioient des Colonies, ils entretenoient les moins puissans, sans laisser croitre leur puissance. Ils abaissoient ceux, qui en avoient trop, & ne soufroient point, que les Etrangers puissans se missent en crédit. La Gréce nous en fournit un bel éxemple. Ils maintinrent ceux d'Acaie & d'Etolie, ils chassérent Antiochus de la Macédoine, puis avilirent les Macédoniens. Et quelques services que rendissent ceux d'Acaie & d'Etolie, ils ne leur permirent jamais d'acroitre leur Etat; quelque remontrance que fit Filippes, ils ne le voulurent point recevoir pour ami, sans l'abaisser, & Antiochus, avec toute sa puissance, ne put jamais les faire consentir à lui laisser aucune part dans céte Province. En quoi les Romains firent ce que doivent faire tous les Princes sages, qui ont à pourvoir, non seulement aux maux présens, mais encore aux maux à venir. Car en les prévoiant de loin, il est aisé d'y remédier; au lieu que si l'on atend, qu'ils

lu élever d'autres Princes avec violence, se sont abymés eux-mémes; nôtre siécle en a fourni des exemples.

Je conclus donc que l'Usurpateur ne méritera jamais de gloire; que les assassinats seront toujours abhorrés du genre humain; que les Princes qui commettent des injustices & des violences envers leurs nouveaux Sujets, s'aliéneront tous les esprits, au lieu de les gagner; qu'il n'est pas possible de justifier le crime, & que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raisonneront aussi mal que Machiavel. Tourner l'art du raisonnement contre le bien de l'humanité, c'est se blesser d'une épée qui ne nous est donnée que pour nous défendre.

qu'ils ſoient proches, le remède n'eſt plus à tems, dautant que la maladie eſt devenüe incurable. Les Médecins diſent, que la fiévre étique eſt facile à guérir, & dificile à connoitre: au lieu que dans la ſuite du tems elle devient facile à connoître, & dificile à guérir, quand elle n'a pas été connüe, ni traitée dans ſon commencement. Il en eſt de même des afaires-d'Etat. Si l'on connoit de loin les maux qui ſe forment (ce qui n'apartient qu'a l'homme prudent) on les guérit bien-tôt. Mais, ſi faute de les avoir connus, ils viennent à croitre à un point qu'un chacun les connoiſſe, il n'y a plus de remède. Comme les Romains prévoioient de loin les inconvéniens, ils y remédiérent toujours ſi à propos, qu'ils n'eurent jamais beſoin d'eſquiver la guerre, ſachant, que de la diférer, ce n'eſt point l'éviter, mais plutôt procurer l'avantage d'autrui. Ils la firent donc à Filippes & à Antiocus en Grece, pour n'avoir pas a la faire avec eux en Italie 9. Et quoiqu'ils puſſent alors éviter l'une & l'autre guerre, ils ne le voulurent pas (*). Contraires en cela aux Sages modernes, qui diſent à tous propos, qu'il faut jouir du bienfait du tems: au lieu qu'eux aimoient mieux éxercer leur valeur & leur prudence. Car le tems aporte du changement à toutes choſes, & peut amener le bien comme le mal, & le mal comme le bien. Mais retournons à la France, & examinons, ſi elle a rien fait de tout ce que j'ai dit. Je ne parlerai point de Charles VIII. Mais ſeulement de Louis XII. comme de celui, de qui l'on a mieux vu les demarches,

9. *Fuit proprium Populi Rom. longe à domo bellare*, dit Cicéron. Tibère garda tou-jours céte maxime, *deſtinata retinens, conſiliis & aſtu res externas moliri, arma procul habere.* (Tac. Ann. 6.) Les Romains en uſoient ainſi pour conſerver la liberté & les richeſſes de l'Italie: au lieu que ſi les Etrangers y euſſent mis le pié, ils euſſent pû ſe ſervir des Armes & des richeſſes du Païs. Ce qui eût afoibli les Romains. Et c'eſt pour cela qu'Annibal diſoit à Antiochus, que les Romains ne pouvoient être vaincus qu'en Italie.

(*) *Ou aimant mieux éxercer leur valeur & leur prudence, que de joüir du bienfait du tems, comme les Sages de ce tems-ci le conſeillent.*

ches, pour avoir dominé plus longtemps en Italie. Et vous verrés, comme il a fait tout le contraire de ce qui se doit faire pour conserver un Etat diferent de meurs & de coûtumes. Loüis fut introduit en Italie par l'ambition des Vénitiens, qui vouloient, par ce moien, gagner la moitié de la Lombardie. Je ne veux point blâmer la résolution que ce Roi prit. Car voulant commencer de métre le pié en Italie, & d'ailleurs n'y aiant point d'amis, ce lui étoit une nécessité d'y aquerir ceux qu'il pouvoit, d'autant plus que toutes les portes lui en étoient fermées, à cause des déportemens de son Prédécesseur. Et céte entreprise lui auroit réussi, s'il n'eût point fait de fautes. Aprés qu'il eut aquis la Lombardie, il regagna d'abord la réputation, que Charles avoit perdüe. Gennes fit joug, Florence, le Marquis de Mantoüe, le Duc de Ferrare, les Bentivoles, la Comtesse de Forli, les Seigneurs de Faince, de Pesaro, de Rimini, de Camérin & de Piombin, les Luquois, les Pisans, les Siennois, & tous les autres, recherchérent son amitié. Et ce fut alors que les Vénitiens purent s'apercevoir de la folie, qu'ils avoient faite de rendre Loüis le Maitre des deux tiers de l'Italie, pour aquerir seulement deux Villes en Lombardie. Voions maintenant, combien il étoit aisé à ce Roi de conserver sa reputation, s'il eût observé les régles que j'ai dites, & maintenu la sûreté de tous ses Confédérés, qui pour être en grand nombre, & tous foibles, & aiant à craindre, les uns le Pape, & les autres, Venise, étoient contraints de se tenir unis auec lui, & par leur moien, (*) il pouvoit facilement s'assurer de ceux, qui étoiens plus forts. Mais à peine fut il à Milan, qu'il fit le contraire, en donnant du secours au Pape Alexandre, pour envahir la Romagne: sans s'apercevoir, qu'il s'afoiblissoit lui même en perdant ses amis, & ceux, qui s'étoient jetés entre ses bras: & qu'il agrandissoit le Pape, en lui laissant aquérir tant de Temporel, avec le Spirituel, qui rend déja son autorité si grande. Et aprés céte premiére faute, il fut obligé de con-

(*) *Ou, par où il pouvoit facilement, &c.*

continuer jusqu'à ce que, pour métre fin à l'ambition d'Alexandre, & l'empêcher de devenir Maître de la Toscane; il falut, qu'il passât en Italie. Or il ne se contenta pas d'avoir agrandi le Pape, & de s'être aliéné ses amis, il fit encore la folie de partager le Roiaume de Naples avec le Roi d'Espagne. De sorte qu'au lieu qu'il étoit auparavant l'arbitre de l'Italie, il y prit un Compagnon, afin que les Ambitieux de céte Province, & ceux qui seroient mécontens de lui eussent à qui recourir: & pendant qu'il pouvoit laisser à Naples un Roi Tributaire, il l'en chassa pour y en métre un, qui le pût chasser lui méme: Veritablement le desir d'aquérir est naturel & trés-ordinaire 10, & toutes les fois que les hommes peuvent s'agrandir, ils en sont loüés 11, ou du moins ils n'en sont pas blamés. Mais quand ils ont le desir d'aquerir, sans en avoir les forces, c'est là qu'est l'erreur, & qu'ils sont dignes de blâme. Si donc la France pouvoit attaquer Naples avec ses forces, elle le devoit faire: & si elle ne le pouvoit pas, elle ne devoit point partager ce Roiaume. Le partage qu'elle fit de la Lombardie avec les Vénitiens étoit excusable, parce qu'il lui servit à mettre le pié en Italie. Mais celui de Naples est à blamer, dautant que rien ne la contraignoit à le faire. Loüis fit donc cinq fautes; Il ruina les foibles; il augmenta la puissance d'un puissant en Italie; il y introduisit un Etranger tres-puissant; il n'y vint point demeurer; il n'y envoja point de Colonies. Si est-ce qu'il eût encore pû réparer ces fautes, s'il n'en eût pas fait une sixiéme, qui fut de depouiller les Vénitiens. Il est bien vrai, que s'il n'eût pas agrandi le Pape, ni mis le Roi d'Espagne en Italie, il eût été

10. *Vetus ac jam pridem insita Mortalibus potentiæ cupido.* (Hist. 2.)

11. C'est comme l'entendoit Mucien, quand il disoit à Vespasien, je t'apelle à l'Empire, tu en es le Maître, si tu veux, & ce seroit lâcheté de le laisser à un autre. sous qui d'ailleurs ta vie ne seroit pas en sûreté. *Ego te ad imperium voco. In tua manu positum est ..... Torpere ultra, & perdendam remp. relinquere, sopor & ignavia videretur, etiam si tibi, quàm inhonesta, tam tuta servitus esset.* (Hist. 2.)

été à propos, & meme néceſſaire de les abaiſſer. Mais aiant fait les demarches que j'ai dites, il ne devoit jamais conſentir à leur ruine. Car puiſſans comme ils étoient, ils euſſent toujours empeché les autres d'aprocher de la Lombardie, à moins que ce n'eût (*) été pour leur aider à en devenir les Maitres. Or les autres ſe fuſſent bien gardés d'ôter céte Province à la France, pour la leur donner, ni de les ataquer tous deux. Quelqu'un me dira, que Loüis ceda la Romagne au Pape Alexandre, & Naples à l'Eſpagne, pour éviter la guerre. Mais je repons, que l'on ne doit jamais laiſſer ariver un déſordre, pour fuir une guerre, parce qu'en éfet on ne la fait point, mais on la difére à ſon dommage. Et ſi d'autres m'aléguent, que Loüis avoit donné ſa parole au Pape de faire céte entrepriſe en ſa faveur, pour obtenir une diſpenſe de mariage pour lui, & un Chapeau pour l' Archeveque de Roüen, je leur répondrai dans le Chapitre de la foi de Princes *. Au reſte, Loüis a perdu la Lombardie pour n'avoir rien obſervé de tout ce qu'ont fait les autres, qui ont pris des Provinces, & voulu les garder, ainſi qui je le fûs bien dire au Cardinal de Roüen à Nantes, lors que le Duc de Valentinois (c'eſt comme l'on apelloit Ceſar Borgia fils du Pape Alexandre) s'emparoit de la Romagne. Car ce Cardinal me diſant, que les Italiens n'entendoient rien au Métier de la guerre, je lui répondis, qu'il paroiſſoit bien, que les Français n'entendoient rien aux Afaires-d'Etat, (†) eux, qui laiſſoient prendre un ſi grand acroiſſement au Pape. Et l'expérience a montré que c'eſt la France, qui a fait le Pape & le Roi d'Eſpagne ſi puiſſans (‡) en Italie, & que ce ſont eux, qui l'y ont ruinée. D'oû je tire une concluſion générale, preſque infaillible, que le Prince, qui en rend un autre puiſſant, ſe perd lui meme. Car celui, qui eſt devenu puiſſant, ſe défie toujours de l'induſtrie, ou de la force de celui qui l'a rendu tel.

(*) *Si ce n'eût.*
* *Chap. 18.*
(†) *Ou que ſi les François entendoient la Raiſon d'Etat, ils ne ſoufriroient que le Pape devint ſi puiſſant.*
(‡) *Grans.*

CHAPITRE IV.

Comment on conserve le Trône.

VU les dificultés qu'il y a de conserver un Etat nouvellement aquis, quelqu'un pouroit s'étonner, comment Aléxandre le Grand étant devenu Maitre de l'Asie en peu d'années, & puis étant mort aussi-tôt qu'il s'en fut mis en possession, ses successeurs s'y maintinrent, sans avoir à surmonter d'autres dificultés, que celle, que leur propre ambition fit naitre parmi eux, au lieu que selon toutes les aparences ces peuples devoient secoüer leur joug. Je dis à cela, que tous les Etats, dont il nous reste quelque mémoire se trouvent gouvernés en deux maniéres diférentes, ou par un Prince absolu, qui, par grace, emploie les Ministres qu'il veut, pour lui aider à gouverner son Etat: ou par un Prince, & par les Grans du Païs, qui ont part au Gouvernement, non par la grace & la permission du Prince, mais à raison de leur ancienne origine. Ces Grans ont des Etats & des sujets

POur bien juger du genie des Nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait en ce Chapitre un parallèle des Turcs & des Français, très differens de coutumes, de mœurs & d'opinions. Il examine les Raisons qui rendent la conquête de ce premier Empire difficile à faire, mais aisée à conserver; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire subjuguer la France sans peine, & ce qui, la remplissant de troubles continuels, menace sans cesse le repos du Possesseur.

L'Auteur n'envisage les choses que d'un point de vûë, il ne s'arrête qu'à la constitution des Gouvernemens. Il parait croire que la puissance de l'Empire Turc & Persan n'est fondée que sur l'Esclava-

ſujets particuliers, qui les reconnoiſſent pour leurs vrais Seigneurs, & ont une afection naturelle pour eux. Dans les Etats qui ſont gouvernés par le Prince ſeul, le Prince a plus d'autorité, parce qu'il n'y a que lui dans toute l'étenduë de ſon païs, qui ſoit reconnu pour Maitre, & ſi l'on obéit à quelque autre, ce n'eſt point par aucune afection particuliére que l'on ait pour lui, mais parce que c'eſt le Miniſtre & l'Oficier du Prince. Céte diférence de Gouvernement ſe voit aujourd'hui entre la Turquie & la France. La Turquie eſt gouvernée par un ſeul Seigneur, tous les autres ſont des Eſclaves, & ce Seigneur, qui diviſe ſa Monarchie en Provinces, y envoie des Gouverneurs, qu'il change quand & comme il lui plait. Au contraire la France a une multitude d'anciens Seigneurs, qui ont leurs propres ſujets, & en ſont aimés. Et le Roi ne leur ſauroit ôter leurs prééminences ſans riſquer beaucoup. A bien conſidérer ces deux Etats, on verra, qu'il eſt trés-dificile d'aqeurir celui du clavage gênéral de ces Nations, & ſur l'élevation unique d'un ſeul homme qui en eſt le Chef. Il eſt dans l'idée qu'un Déſpotiſme ſans reſtriction, bien établi, eſt le moïen le plus ſûr qu'ait un Prince pour regner ſans trouble, & pour rêſiſter à ſes Ennemis.

Du tems de Machiavel on regardoit encore en France les Grands & les Nobles Comme de petits Souverains qui partageoient en quelque manière la puiſſance du Prince; ce qui donnoit lieu aux diviſions, fortifioit les Partis, & fomentoit de fréquentes révoltes. Je ne ſais cependant ſi le Grand-Seigneur n'eſt pas exposé plûtôt à être détrôné qu'un Roi de France. La differen-ce qu'il y a entre eux, c'eſt qu'un Empereur Turc eſt ordinairement étranglé par les Janiſſaires, & que les Rois de

du Turc, mais aussi, qu'il seroit très-facile de le conserver quand on l'auroit conquis. Les dificultés de le conquerir consistent en ce que le Conquerant ne sauroit être apellé par les Grans de l'Etat, ni espérer, que la révolte de ceux, qui sont dans le Ministére, lui facilite jamais la Conquête. Car étant tous esclaves, & Créatures du Prince, ils en sont plus dificiles à corrompre: Et quand même ils se laisseroient corrompre, cela serviroit peu, dautant que, pour les raisons que j'ai dites, ils ne pourroient atirer les peuples à eux. Ainsi, quicônque veut ataquer les Turcs, doit s'atendre à les trouver unis, & plus espérer de ses propres forces, que de leurs désordres. Mais si une fois ils étoient si bien défaits dans une Bataille, qu'ils ne pussent remétre une armée sur pié, il n'y auroit plus rien à craindre que du côté de la famille du Prince, qu'il faudroit exterminer. Après quoi il ne resteroit personne, de qui l'on dût avoir peur, les autres n'aiant point de crédit parmi le peuple. Et comme, avant

France qui ont péri, ont été assassinés par des Fanatiques. Mais Machiavel parle plûtôt en ce Chapitre de révolutions générales, que de cas particuliers: il a déviné à la vérité quelques ressorts d'une machine très composée; mais il me semble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des Climats, des alimens & de l'éducation des hommes établit une différence totale entre leur façon de vivre & de penser; de là vient qu'un Moine Italien parait d'une autre Espêce qu'un Chinois Lettré. Le tempérament d'un Anglais, profond, mais hypochondre, est tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Espagnol, & un Français se trouve avoir aussi peu de ressemblance avec un Hollandais, que la vivacité d'un singe avec le flegme d'une tortuë.

On

avant la victoire, le Vainqueur ne pouvoit rien espérer d'eux, aussi n'en a-t-il rien à craindre aprés. Il en est tout autrement des Etats gouvernés comme la France. Il est aisé d'y entrer, en gagnant quelque Grand du Roïaume, parce qu'il se trouve toujours des Mécontens, & des Broüillons. Ceux-là, dis-je, pour les raisons aléguées, te peuvent bien fraier le chemin à cet Etat, & t'en faciliter la Conquête; mais tu trouves mille dificultés à le conserver, soit de la part de ceux, qui t'ont aidé; ou de ceux, que tu as oprimés. Et il ne te sufit pas d'exterminer la race du Prince (*) parce que les Grans, qui restent, se font Chefs de parti: & faute de les pouvoir contenter ou exterminer tous, tu perds cet Etat à la premiére occasion. Or si l'on considére, quel étoit l'Etat de Darius, on le trouvera tout semblable à celui du Turc. C'est pourquoi Aléxandre eut besoin de l'assaillir tout entier, & d'ôter la Campagne à Darius, aprés la défaite & la mort

(*) *Et ce n'est pas assés, que tu extermines, &c.*

On a remarqué de tout tems que le génie des peuples Orientaux est un esprit de constance. Leurs anciennes coutumes, leur Religion, différente de celle des Européans, les oblige encore en quelque façon à ne point favoriser l'entreprise de ceux qu'ils appellent *les Infidèles*, au préjudice de leurs Maîtres, & d'éviter avec soin tout ce qui pourroit porter atteinte à leur Religion & bouleverser leur Gouvernement. Voilà ce qui chez eux fait la sûreté du Trône, plûtôt que celle du Monarque; car ce Monarque est souvent détrôné, mais l'Empire n'est jamais détruit.

Le génie de la Nation Française, tout différent des Musulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, causé des fréquentes révolutions de ce Roïaume. La légéreté & l'inconstance a fait le ca-

mort de qui il demeura paisible possesseur, de cet Etat, par les raisons marquées ci-dessus. Et si ses Successeurs eussent été bien unis, ils l'eussent pu garder sans peine, dautant qu'il n'y arriva point d'autres tumultes, que ceux, qu'ils suscitérent eux mêmes. Mais pour les Etats gouvernés comme la France, il est impossible de les posseder si paisiblement. Témoin les fréquentes révoltes des Espagnes, des Gaules & de la Gréce contre les Romains, qui venoient toutes de ce qu'il y avoit quantité de Principautés dans ces Etats. Car tant que céte multitude de Seigneurs subsista, la domination des Romains fut toûjours chancelante: Au lieu qu'ils devinrent paisibles possesseurs, aprés que, par une puissance de longue durée, ils eurent détruit ces Seigneurs. Et depuis venant à se battre entre eux, chacun trouva moien de s'aproprier quelque partie de ces Provinces, selon l'autorité qu'il y avoit acquise, & ce d'autant plus que ne restant plus personne du sang de l'ancien Seigneur, on ne reconnoissoit plus que les Ro-

ractère de cette aimable Nation. Les Français sont inquiets, libertins, & très enclins à s'ennuier de tout; leur amour pour le changement s'est manifesté jusque dans les choses les plus graves. Il paraît que ces Cardinaux, haïs & estimés des Français, qui successivement ont gouverné cet Empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaisser les Grands, & de la connaissance du génie de la Nation, pour détourner ces orages fréquens, dont la légéreté des Sujets menaçoit sans cesse les Souverains.

La politique du Cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaisser les Grands pour élever la puissance du Roi, & pour la faire servir de base à toutes les parties d'Etat. Il y réussit si bien, qu'aujourd'hui il ne reste plus de vestiges en France de la puissance des

Romains. Tout cela bien consideré, l'on ne s'étonnera point de la facilité qu'eut Aléxandre à conserver l'Asie, ni des dificultés, que Pirrhus & divers autres eurent à garder leurs Conquêtes. Ce qui ne vint ni du peu, ni du beaucoup de valeur du Vainqueur, mais (*) de la diversité de l'Etat conquis. 1

(*) *Ou, ce qu'il ne faut atribuer ni à la bonne, ni à la mauvaise conduite du Vainqueur, mais à &c.*

1. Machiavel en donne un bel éxemple dans le Chapitre 12. du Livre 3. de ses Discours. *Si*, dit-il, *on considére quels étoient les Voisins de la Ville de Florence, & ceux de la Ville de Venise, l'on ne s'étonnera pas de voir, que Florence, bien qu'elle ait plus dépensé dans ses guerres, que Venise, a toutefois moins aquis. Car cela ne vient que de la diversité de leurs Voisins. Florence n'étoit environnée que de Villes libres, & par conséquent ostinées à défendre leur liberté: Au lieu que celles, qui confinoient avec Venise avoient coûtume de vivre sous un Prince, & consequemment sans liberté. Or les peuples, acoûtumés à la servitude, n'ont pas grande répugnance à changer de Maître, au contraire l'envie leur en prend souvent: Ainsi, il à été plus aisé à la Republique de Venise de vaincre ses Voisins, quoiqu'ils fussent plus puissans, que ceux de Florence.*

des Seigneurs & des Nobles, & de ce pouvoir dont les Grands abusoient quelquefois.

Le Cardinal Mazarin marcha sur les traces de Richelieu: il essuia beaucoup d'oppositions; mais il y réussit. Il dépouilla de plus le Parlement de ses prérogatives; de sorte que cette Compagnie n'est aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un Corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même politique qui porta les Ministres à l'établissement d'un Despotisme absolu en France, leur enseigna l'adresse d'amuser la légéretê & l'inconstance de la Nation pour la rendre moins dangereuse. La bagatelle & le plaisir donnerent le change au génie des Français; de sorte que ces mêmes

hom-

hommes qui avoient si long-tems combattu le grand César, qui secoüerent si souvent le joug sous les Empereurs, qui appellerent les Etrangers à leur secours du tems des Valois, qui se liguerent sous Henri IV. qui cabalerent sous les Minorités; ces Français, dis-je, ne sont occupés de nos jours qu'à suivre le torrent de la mode, à changer très soigneusement de goût, à mépriser aujourd'hui ce qu'ils ont admiré hier, à mettre l'inconstance & la légéreté en tout ce qui dépend d'eux, à changer de maitresses, de lieux & d'amusemens. Ceci n'est pas tout; car de puissantes armées & un très grand nombre de forteresses assûrent à jamais la possession de ce Roïaume à ses Souverains, & ils n'ont à présent rien à redouter des guerres intestines, non plus que des entreprises de leurs Voisins.

CHAPITRE V.

Des Etats conquis.

SI l'Etat conquis est acoutumé à la Liberté, & à ses Loix, il y a trois moiens de le conserver. Le premier est de le ruiner *. Le second, d'y aler demeurer. Le troisiéme, de lui laisser ses propres Loix, à condition de paier un Tribut, & d'obéir à un petit nombre de personnes, que tu y établiras pour te le conserver.

* *C'est la Maxime des Turcs.*

IL n'est point, selon Machiavel, de moïen bien assûré pour conserver un Etat libre qu'on aura conquis, que de le détruire; c'est le moïen le plus sûr pour ne point craindre de révolte. Un Anglais eut la démence de se tuer, il y a quelques années, à Londres; on

1. A quoi ces gens-là métront toute leur industrie, comme ne pouvant se maintenir que par ta puissance & ta protection. Et sans doute un Prince gardera mieux une ville accoutumée à vivre en liberté, en la gouvernant par ses propres citoiens, qu'en faisant autrement. Têmoin les Lacédémoniens & les Romains. Les premiers établirent un Conseil Oligarchique à Atenes & à Thebes, & néanmoins ils perdirent ces deux Villes. Les autres conservérent Capoüe, Cartage, & Numance, parce qu'ils ruinérent ces villes. Au contraire aiant voulu tenir la Gréce, comme Sparte l'avoit tenüe, c'est-à-dire, en lui laissant ses Loix & sa libérté, cela ne leur réüssit pas. De sorte qu'ils furent contraints de détruire plu-

1. C'est ce qu'Artabanus, Roi des Parthes, fit à Seleucie, dont il changea le Gouvernement populaire en Oligarchie, comme aprochant davantage de la Roiauté. *Qui plebem Primoribus tradidit, ex suo usu.* (Comme il étoit de son intérêt, dit Tacite) *Nam populi Imperium juxta Libertatem, paucorum dominatio Regiæ libidini propior est.* (Ann. 6.)

trouva un billet sur sa table, où il justifioit son action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un Prince qui ruine un Etat pour ne le point perdre. Je ne parle point d'humanité; avec Machiavel ce seroit profaner la vertu. On peut confondre Machiavel par lui-même, par cet intérêt, l'ame de son Livre, ce Dieu de la politique & du crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un Prince doit détruire un Païs libre, nouvellement conquis, pour le posséder plus sûrement. Mais repondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'est pour augmenter sa puissance & pour se rendre plus formidable. C'est ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en suivant vos maximes, il fait tout le contraire.

plusieurs Villes de céte Province pour la garder. D'où je conclus, que le meilleur moien de conserver celles qu'on a conquises est de les ruiner : & que celui, qui devient Maître d'une ville, auparavant libre, & ne la détruit pas, ne doit s'atendre qu'à en être ruiné lui-même, dautant qu'elle a toujours pour prétexte de se révolter le nom de sa liberté, & ses anciennes Coutumes, que ni le tems, ni les bien-faits ne lui font jamais oublier. Et si l'on ne desunit, ou extermine les habitans 2, elle réclame sa liberté dans toutes les ocasions, comme a fait Pise, qui étoit depuis tant d'années sous le joug des Florentins. Mais quand

2. *Quoties concordes agunt*, dit Tacite, (ibidem) *spernitur Parthus; ubi dissensere, dum sibi quisque contra æmulos subsidium vocant; accitus in partem, adversum omnes valescit.* Et dans l'onziéme de ses Annales, *deditur Selencia, septimo post defectionem anno, non sine dedecore Parthorum quos una Civitas tamdiu eluserat.* Une ville avoit tenu sept ans contre toute la puissance des Parthes, seulement parceque ses habitans étoient bien unis, cela montre la nécessité de les désunir.

traire; car il lui en coute beaucoup pour cette conquête, & il ruine ensuite l'unique Païs qui pouvoit le dédommager de ses pertes. Vous m'avoüerez qu'un Païs saccagé, dépourvû d'habitans, ne saurait rendre un Prince puissant par sa possession. Je crois qu'un Monarque, qui posséderoit les vastes Déserts de la Lybie & du Barca, ne seroit guères redoutable, & qu'un million de panthères, de lions & de crocodiles ne vaut pas un million de Sujets, des villes riches, des ports navigables remplis de vaisseaux, des citoiens industrieux, des troupes, & tout ce que fournit un Païs bien peuplé. Tout le monde convient que la force d'un Etat ne consiste point dans l'étendue de ses bornes, mais dans le nombre de ses habitans, Comparez la Hollande avec la Russie, vous ne

quand ce ſont des Villes, ou des Provinces acoutumées à vivre ſous un Prince, & qu'il ne reſte plus perſonne de ſon ſang; comme d'un coté elles ſont faites à obéir, & que de l'autre la Maiſon de leur ancien Prince eſt éteinte, elles ne s'acordent pas entre elles à en faire un autre. D'ailleurs, faute de ſavoir ſe rendre libres, elles ſont plus lentes à prendre les armes: & par conſéquent il eſt plus aiſé à un Prince de s'en emparer. Mais les Républiques ont plus de vie, plus de haine, plus de reſſentiment, & de vangenace, & le ſouvenir de l'ancienne Liberté n'y ſauroit mourir. Ainſi, le meilleur eſt de les détruire, ou d'y demeurer.

ne voiez qu'Isles marécageuſes & ſtériles qui s'élevent du ſein de l'Océan, une petite République qui n'a que 48. lieuës de long ſur 40. de large; mais ce petit Corps eſt tout nerf. Un peuple immenſe l'habite, & ce peuple induſtrieux eſt très puiſſant & très riche; il a ſecoüé le joug de la domination Eſpagnole, qui étoit alors la Monarchie la plus formidable de l'Europe. Le Commerce de cette République s'étend juſqu'aux extrémités du Monde, elle figure immédiatement après les Rois, elle peut entretenir en tems deguerre une armée de cinquante mille combattans, ſans compter une flotte nombreuſe & bien entretenue.

Jettez d'un autre côté les yeux ſur la Ruſſie. C'eſt un Païs immenſe qui ſe préſente à votre vûe; c'eſt un monde, ſemblable à l'Univers lorſqu'il fut tiré du Chaos. Ce Païs eſt limitrophe d'un côté de la grande Tartarie & des Indes, d'un autre de la Mer noire & de la Hongrie: ſes frontiéres s'étendent juſqu'à la Pologne, la Lithuanie & la Courlande; la Suéde le borne du côté du Nord-Oüeſt. La Ruſſie

peut

peut avoir trois cens milles d'Allemagne de large, sur plus de six cens milles de longueur. Le Païs est fertile en bleds, & fournit toutes les denrées nécessaires à la vie, principalement aux environs de Moscou, & vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette Nation, qui commence à présent à figurer en Europe, n'est guères plus puissante que la Hollande en troupes de mer & de terre, & lui est beaucoup inférieure en richesses & en ressources.

La force d'un Etat ne consiste point dans l'étendue d'un Païs, ni dans la possession d'une vaste solitude, ou d'un immense désert; mais dans la richesse des habitans, & dans leur nombre. L'intérêt d'un Prince est donc de peupler un Païs, de le rendre florissant, & non de le dévaster & de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, son raisonnement fait pitié; & il auroit mieux fait d'apprendre à bien raisonner, que d'enseigner sa politique monstrueuse.

Un Prince doit établir sa résidence dans une République nouvellement conquise; c'est la troisiéme maxime de l'Auteur. Elle est plus modérée que les autres; mais j'ai fait voir dans le troisième Chapitre les difficultés qui peuvent s'y opposer.

Il me semble qu'un Prince, qui auroit conquis une République après avoir eu des raisons justes de lui faire la guerre, pourroit se contenter de l'avoir punie, & lui rendre ensuite la liberte. Peu de personnes penseroient ainsi pour ceux qui auroient d'autres sentimens, ils pourroient s'en conserver la posses-

possession, en établissant de fortes garnisons dans les principales places de leur nouvelle conquête, & en laissant d'ailleurs joüir le peuple de toute sa liberté.

Insensés que nous sommes! Nous voulons tout conquerir, comme si nous avions le tems de tout posseder, & comme si le terme de notre durée n'avoit aucune fin. Notre tems passe trop vîte, & souvent lorsqu'on ne croit travailler que pour soi-même, on ne travaille que pour des successeurs indignes, ou ingrats.

CHAPITRE VI.

Des Nouveaux Etats, que le Prince aquert par sa valeur & ses propres armes.

QUe personne ne trouve étrange, si dans ce que je vais dire & du nouveau Prince & de la Principauté nouvelle, j'aléguerai de très-grans exemples. Car étant l'ordinaire des hommes de suivre le chemin batu, & d'imiter les actions d'autrui: comme l'on ne peut pas tenir entiérement la même route, ni même ariver toujours à la perfection de ceux, que l'on imite: l'homme prudent doit toujours suivre les traces des plus excellens personages, afin que s'il ne les égale pas, ses actions

SI les hommes étoient sans passion, Machiavel seroit pardonnable de leur en vouloir donner; ce seroit un nouveau Promethée qui raviroit le feu céleste pour animer des automates. Les choses n'en sont point là, aucun homme n'est sans passions. Lorsqu'elles sont moderées, elles sont l'ame de la Société; mais lorsqu'on leur lâche le frein, elles en sont la destruction.

tions aient du moins quelque ressemblance aux leurs: faisant comme les bons tireurs, qui trouvant, que le but est trop éloigné, & connoissant la vraie portée de leur Arc, visent beaucoup plus haut, que n'est le but, non pas pour envoier leur fléche si haut, mais pour pouvoir fraper au but en le mirant ainsi. Je dis donc, que les Principautés nouvelles, & qui ont un nouveau Prince, sont plus ou moins dificiles à conserver, selon que ce Prince, est plus ou moins habile. Or comme de Particulier d'être devenu Prince, c'est une marque de valeur, ou de bonheur, il semble, que l'un ou l'autre aide à surmonter beaucoup de dificultés. Néanmoins, celui, qui s'est le moins fié à la fortune, s'est toujours maintenu plus longtems, & cela est encore plus facile à celui, qui, faute d'avoir d'autres Etats, est contraint d'aler demeurer dans sa nouvelle Principauté. Quant à ceux, qui sont devenus Princes par propre valeur, les plus excellens sont Moïse, Cirus, Romulus, Tésée, &c. Et bien qu'il ne faille rien dire

De tous les sentimens qui tyrannisent notre ame, il n'en n'est aucun de plus funeste pour ceux qui en sentent l'impulsion, de plus contraire à l'humanité, & de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un desir excessif de fausse gloire.

Un Particulier, qui a le malheur d'être né avec des dispositions semblables, est plus misérable encore que fou. Il est insensible pour le présent, il n'existe que dans les tems futurs, rien dans le Monde ne peut le satisfaire; l'absinthe de ambition mêle toujours son amertume à la douceurs de ses plaisirs.

Un Prince ambitieux est plus malheureux qu'un Particulier; car sa folie étant proportionnée à sa grandeur, n'en est que plus vague, plus indocile, plus insatiable. Si les honneurs, si la grandeur ser-

dire de Moïse, qui n'a fait qu'exécuter les choses, que Dieu lui avoit ordonnées, si est-ce qu'il mérite d'être admiré, pour céte seule grace, qui le rendoit digne de parler avec Dieu. Mais pour Cirus, & les autres, qui ont aquis ou fondé des Roiaumes, tout en est admirable. Et si l'on considére leurs actions, & leurs institutions particuliéres, elles se trouveront peu diférentes de celles de Moïse, qui avoit eu un si grand Précepteur. Et à bien examiner leur vie, il se verra, que la fortune ne leur avoit fourni, que l'ocasion qui leur donna lieu d'établir la forme de Gouvernement qu'ils jugérent à propos. Et faute d'ocasion leur valeur eût été sans fruit, & faute de valeur l'occasion se fût perdüe. Il faloit donc, que Moïse trouvât les Israëlites esclaves en Egipte, afin qu'ils fussent d'humeur à le suivre, pour sortir de servitude. Il falloit, que Romulus fût enlevé d'Albe, & exposé dés sa naissance, pour qu'il devint Fondateur & Roi de Rome. Il faloit, que Cirus trouvât les Perses mécontens servent d'aliment à la passion des Particuliers, des Provinces & des Roïaumes nourrissent l'ambition des Monarques; & comme il est plus facile d'obtenir des charges & des emplois que de conquerir des Roïaumes, les Particuliers peuvent encore plûtôt se satisfaire que les Princes.

Machiavel leur propose les exemples de Moïse, de Cyrus, de Romulus, de Théseé, & d'Hiéron. On pourroit grossir facilement ce catalogue par ceux de quelques Auteurs de Secte, comme de Mahomet en Asie, de Mango Kapac en Amerique, d'Odin dans le Nord, de tant de Sectaires dans tout l'Univers.

La mauvaise foi avec laquelle l'Auteur use de ces exemples, mérite d'être relevée. Machiavel ne fait voir l'ambition que

tens de la Domination des Médes, & les Médes abatardis par une longue paix. Tésée ne pouvoit pas montrer son industrie, si les Aténiens n'eussent été dispersés*. Ces ocasions rendirent dônc ces hommes hureux, & leur sagesse a fait qu'ils ont connu l'ocasion, par où leur Patrie est devenue si hureuse, & si considérable. Ceux qui deviennent Princes par la même voie, que ces Anciens, rencontrent de la dificulté à le devenir, mais aussi se maintiennent facilement. Les dificultés, qu'ils ont à essuier, viennent en partie, des nouveaux Usages, qu'ils sont contraints d'établir, pour fonder leur Etat, & métre leur personne en sûreté. Car il n'y a point d'entreprise plus dificile, plus douteuse, que celle de vouloir introduire de nouvelles Loix. Parce que l'Auteur a pour ennemis tous ceux, qui se trouvent bien des anciennes, & pour tiédes défenseurs ceux même, à qui les nouvelles tourneroient à profit. Et céte

* *C'est qu'il les assembla dans l'enceinte d'une Ville.*

que dans son beau jour, si elle en a un: il ne parle que des Ambitieux qui ont été secondés de la fortune, mais il garde un profond silence sur ceux qui ont été les victimes de leurs passions; cela s'appelle en imposer au monde, & l'on ne sauroit disconvenir que Machiavel ne joüe en ce Chapitre le rolle de Charlatan du crime.

Pourquoi, en parlant du Législateur des Juifs, du premier Monarque d'Athenes, du Conquerant des Mèdes, du Fondateur de Rome, de qui les succès repondirent à leurs desseins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques Chefs du parti malheureux, pour montrer que si l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde, Chef des Anabaptistes, tenaillé, brulé

céte tiédeur vient en partie de la peur qu'ils ont de leurs adverſaires, c'eſt-à-dire, de ceux, qui ſont contens des anciennes. en partie de l'incredulité des hommes, qui n'ont jamais bonne opinion des nouveaux établiſſemens, qu'aprés en avoir fait une longue expérience. D'où il arive, que toutes les fois que ceux qui ſont ennemis, ont ocaſion de remuer, ils le ſont chaudement: & que (*) les autres ne réſiſtent qu'avec tiédeur. De ſorte que le Prince eſt de part & d'autre en danger. C'eſt pour quoi il eſt beſoin, pour bien entendre (†) ce point, de voir, ſi ces Législateurs ſe ſoutiennent d'eux mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui, c'eſt-à-dire, ſi pour conduire leur entrepriſe, il faut qu'ils prient, & en ce cas les échoüent toujours: ou s'ils peuvent ſe faire obéir par force, & pour lors ils ne manquent preſque jamais de réüſſir. De là vient, que tous les Princes, que j'ai nommés, ont vaincu aiant les armes à la main, & ont peri

(*) *Au lieu que*
(†) *Diſcuter*

brulé, & pendu dans une cage de fer à Munſter? Si Cromwel a été heureux, ſon fils n'a-t-il pas été détrôné? n'a-t-il pas vû porter au gibet le corps exhumé de ſon pere? Trois ou quatre Juifs, qui ſe ſont dits Meſſies depuis la deſtruction de Jeruſalem, n'ont-ils pas peri dans les ſupplices? & le dernier n'a-t-il pas fini par être valet de cuiſine chez le Grand-Seigneur, après s'être fait Muſulman? Si Pepin détrôna ſon Roi avec l'approbation du Pape, Guiſe *le Balafré*, qui vouloit détrôner le ſien avec la même approbation, n'a-t-il pas été aſſaſſiné? Ne compte-t-on pas plus de trente Chefs de Secte, & plus de mille autres Ambitieux qui ont fini par des morts violentes?

Il me ſemble d'ailleurs que Machiavel place aſſez inconſidérément

Péri étant désarmés. Car, outre les raisons déduites l'esprit des peuples est changeant. Il est aisé de leur persuader une chose, mais il est dificile de les entretenir dans céte persuasion. Il faut donc metre si bon ordre, que lors qu'ils ne croient plus, on leur puisse faire croire par force. Moïse 1, Cirus, Tésee & Romulus, n'eussent jamais pû faire observer longtems leurs Loix, s'ils eussent été désarmés, ainsi qu'il est arivé de notre tems au Jacobin Jérome Savonarole, qui se perdit, faute d'avoir la force de faire per-

1. Quiconque lira la Bible de sens rassis, dit Machiavel, (au 30. Chapitre du Livre 3. de ses Discours) verra, que Moïse, pour rendre ses loix inviolables, fut forcé de faire mourir une infinité d'hommes, qui par envie s'oposoient à ses desseins. Moïse aiant assemblé les Israëlites, il leur dit ces paroles. *Hæc dicit Dominus, Deus Israël. Ponat vir gladium super femur suum: Ite, & redite de porta usque ad portam per medium Castrorum, & occidat unusquisque fratrem & Amicum, & proximum suum. Feceruntque filii Levi juxta sermonem Moysi, cecideruntque in die illa quasi viginti tria millia hominum.* (Exodi 32.)

Moïse avec Romulus, Cyrus & Thesée. Moïse étoit inspiré; s'il ne l'avoit pas été, on ne pourroit le regarder alors que comme un Imposteur qui se servoit de Dieu, à peu près comme les Poëtes emploient leurs Dieux pour servir de machines quand il leur manque un dénoüement. Moïse, regardé comme un instrument unique de la Providence, ainsi qu'il l'étoit, n'a rien de commun avec les Législateurs qui n'ont eu que la sagesse humaine en partage; mais Moïse, envisagé seulement comme homme, n'est pas comparable aux Cyrus, aux Thésées, aux Hercules. Il ne conduisit son Peuple que dans un Désert, il ne bâtit point de ville, il ne fonda point de grand Empire, il n'institua point de commerce, il ne fit point naître les Arts, il ne rendit point sa Nation floris-

persévérer dans leur Créance ceux qui avoient cru ses paroles, & de les faire croire aux Incrédules 2. Ces sortes de gens rencontrent d'abord de grans obstacles, & même de grans dangers sur leur route, & il leur faut un grand courage pour les surmonter. Mais aussi quand ils l'ont fait, & qu'ils commencent d'être en vénération par la mort de leurs envieux, ils deviennent puissans, hureux & respectés.

A ces grans exemples, j'en veux ajouter un moindre, mais qui aura quelque raport aux précédens, & tiendra lieu de divers autres. C'est celui d'Hiéron, qui de Particulier devint Prince de Siracuse, sans en devoir autre chose à la Fortune que l'ocasion, en ce que ceux de Siracuse étant oprimés, ils le firent leur Capitaine. Par

2. Machivel dit, qu'il avoit persuadé au peuple de Florence, qu'il parloit avec Dieu. (Disc. lib. 1. cap. xi.) *Nardi* dit, que ceux du parti de Savonarole étoient apellés à Florence, *Piagnoni*, c'est-à-dire, les Pleureux, ou les Hipocrites: Et ses ennemis, *Arrabiati*, c'est-à-dire, les Enragés, ou les Indisciplinables. (Histor. Fior. lib. 2.)

florissante; il faut adorer en lui la Providence, & examiner la prudence des autres.

J'avoüe en général & sans prévention, qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adresse pour égaler les Thésées, les Cyrus, les Romulus, les Mahomets; mais je ne sais si l'épithete de vertueux leur convient. La valeur & l'adresse se trouvent également chez les Voleurs de grandchemin & chez les Héros: la différence qui est entre eux, c'est que le Conquerant est un Voleur illustre, & que l'autre est obscur; l'un reçoit des lauriers & de l'encens pour prix de ses violences, & l'autre la corde.

Quiconque veut assujettir ses égaux, est toujours sanguinaire & fourbe. Les Chefs des Fanatiques des Cévennes se disoient inspirés de l'E-

Par où il se rendit depuis digne de devenir leur Prince. Et les Ecrivains, qui ont parlé de lui, disent, que, dans sa fortune privée, il ne lui manquoit rien pour regner qu'un Roiaume. Il cassa l'ancienne Milice, il en crea une nouvelle. Il quitta ses anciens amis, en fit de nouveaux, & aprés qu'il se fut fait des amis & des soldats entiérement dévoués à lui, il lui fut aisé de bâtir sur ces fondemens. Si bien qu'il eut beaucoup de peine à aquérir, mais peu à conserver.

sprit Saint, & faisoient massacrer sur l'heure ceux que *l'Esprit* avoit condamnés. Ces Scélerats, qui dans leurs montagnes se joüoient ainsi de Dieu & des hommes, étoient très valeureux; ils eussent été regardés comme des Dieux du tems de Fohé & de Zoroastre.

Lorsque les hommes étoient sauvages, un *Roland*, un *Cavalier*, un *Jéan de Leyde* auroient été des *Alcides*, & des *Oziris*; aujourd'hui un *Oziris*, un *Alcide* ne trouveroient pas à se signaler dans le monde.

Il me reste à faire quelques réflexions sur l'exemple d'Hiéron de Siracuse, que Machiavel propose à ceux qui s'éleveront par le secours de leurs amis & de leurs troupes.

Hiéron se défit de ses amis & de ses soldats qui l'avoient aidé à l'exécution de ses desseins; il lia de nouvelles amitiés, & il leva d'autres troupes. Je soutiens en dépit de Machiavel & des Ingrats, que la politique d'Hiéron étoit très mauvaise, & qu'il y a beaucoup plus de prudence à se fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, & à des amis dont on a éprouvé la fidélité, qu'à des inconnus, desquels l'on n'est point assuré.

Je dois cependant avertir de faire attention aux sens différens que Machiavel assigne aux mots. Qu'on ne s'y trompe pas, lorsqu'il dit, *sans l'occasion la vertu s'anéantit.* Cela signifie chez lui que sans des circonstances favorables, les Fourbes & les Téméraires ne sauroient faire usage de leurs talens; c'est le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obscurités de cet Auteur. Les Italiens appellent la Musique, la Peinture, la Géometrie, la *virtu*; mais la *virtu* chez Machiavel, c'est la perfidie.

Il me semble en général pour conclure ce Chapitre; que la seule occasion où un Particulier peut sans crimes s'élever à la Roïauté, c'est lorsqu'il est né dans un Roïaume électif, ou lorsqu'il délivre sa patrie. Sobieski en Pologne, Gustave Vaza en Suéde, les Antonins à Rome, voilà les Héros de ces deux espèces. Que César Borgia soit le modèle des Machiavelistes, le mien est Marc-Aurele.

CHAPITRE VII.

Du Gouvernement d'un Etat nouvellement acquis.

Comme ceux, qui de Particuliers deviennent Princes seulement par bonheur, ont peu de peine à le devenir, ils en ont beaucoup à se maintenir. Ils ne trouvent point d'achopement en chemin, parce qu'ils volent au Trône plûtôt qu'ils n'y vont: Mais quand ils y sont assis, c'est alors qu'ils voient éclorre

Comparez le *Prince* de Fenelon avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un de la bonté, de l'équité, toutes les vertus. Il semble que ce soit une de ces Intelligences pures, dont on dit que la sagesse est préposée

clorre toutes les dificultés. Or ces Princes sont ceux, à qui un Etat est donné, ou pour de l'argent, ou en pure grace, tels qu'étoient ceux, que fit Darius pour sa sûreté, & pour sa gloire, en divers endroits de la Gréce, & de l'Hellespont; & ces Empereurs, qui de Particuliers parvenoient à l'Empire par la faveur des soldats corrompus. Ceux-ci ne se maintiennent que par la volonté & la fortune de ceux, qui les ont agrandis. Or ce sont deux choses très-sujétes à changement. Et d'ailleurs, ils ne savent, ni ne peuvent conserver ce rang. Car si ce n'est pas un homme de grand esprit, comment saura-t-il commander, aiant toujours vécu dans une fortune privée? Et quand il sauroit commander, comment le pouroit-il, n'aiant point de Milice, qui lui doive être amie, ni fidéle? De plus, il en est des Etats, qui naissent tout à coup, comme de toutes les autres choses, qui naissent, & qui croissent subitement. Ils ne peuvent avoir de si fortes racines, ni de si bonnes correspondances, que la premiére adversité sée pour veiller au Gouvernement du Monde; vous verrez dans l'autre la scéleratesse, la perfidie, & tous les crimes.

Il semble que notre nature se rapproche de celle des Anges, en lisant le *Télemaque* de Fenelon; il paroît qu'elle s'approche des Démons de l'Enfer lorsqu'on lit le *Prince* de Machiavel.

César Borgia, ou le Duc de Valentinois, est le modéle sur lequel l'Auteur forme son *Prince*, & qu'il a l'impudence de proposer pour exemple à ceux qui s'élevent dans le monde par le secours de leurs amis, ou de leurs armes.

Il est donc très nécessaire de connoître quel étoit César Borgia, afin de se former une idee du Héros, & de l'Auteur qui le célebre. Borgia fit assassiner son frere, son Rival de gloire & d'amour, chez sa propre sœur; il

sité fit

fité ne les ruine, si ceux, qui sont devenus subitement Princes, de la maniére que j'ai dit, ne sont assés habiles, pour ttouver d'abord les moiens de conserver ce que la fortune leur a mis entre les mains, & faire dés qu'ils sont devenus Princes les fondemens, que les autres ont faits avant que de l'être. Je veux raporter deux exemples de mon tems sur les deux maniéres de devenir Prince, par mérite, ou par bonheur. L'un de François Sforce, qui d'homme privé devint Duc de Milan par sa grande habileté, & conserva sans peine, ce qui lui en avoit tant couté à aquerir. L'autre est de Cesar Borgia, apellé communement le Duc de Valentinois, qui aquit un Etat par la fortune de son Pére, & le perdit aussi tôt que son Pére fut mort, quoiqu'il eût fait tout ce qu'un homme habile & prudent devoit faire, pour s'enraciner dans un Etat, qu'il tenoit de la fortune d'autrui. Car celui, qui n'a pas jeté les fondemens, avant que d'être Prince, y peut supléer par une grande adresse, aprés l'être devenu, com-

fit massacrer les Suisses du Pape, par vengeance contre quelques Suisses qui avoient offense sa mere; il dépouilla plusieurs Cardinaux pour assouvir sa cupidité; il enleva la Romagne au Duc d'Urbin son possesseur; il fit mettre à mort le cruel d'Orco, son sous-Tyran; il fit perir, par la plus exécrable trahison, à Sinigaglia quelques Princes dont il croioit la vie contraire à ses intérêts; il fit noïer une Dame Venitienne dont il avoit abusé. Mais que de cruauté sne se commirent point par ses ordres, & qui pourroit compter tous ses crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel préfere à tous les grands Génies de son tems, & aux Héros de l'Antiquité, & dont il trouve la Vie, digne de servir d'exemple à ceux qu'éleve la fortune. Mais je dois combattre Machia-

comme je l'ai dit: Mais l'Architecte & l'Edifice courent toujours grand risque. Si l'on considére tous les progrés du Valentinois, on verra, qu'il avoit préparé de grans fondemens à sa future puissance. Et je crois, qu'il n'est pas superflu d'en parler, ne trouvant point de meilleur exemple à proposer à un Prince nouveau, que le sien. Car si les mesures, qu'il avoit prises, ne lui réüssirent pas, ce ne fut point par sa faute, mais par une extraordinaire Malignité de la Fortune. Son Pere rencontra force dificultés à le faire grand. 1. Il voioit, qu'il ne lui pouvoit donner aucun Etat, qui ne fût à l'Eglise, & que s'il en démembroit quelques Villes, le Duc de Milan, & les Vénitiens, qui tenoient déja Faience & Rimini sous leur protection, ne le soufriroient pas. 2. Que les Armes d'Italie, dont il eût pû se servir, étoient entre les mains de ceux, qui devoient craindre l'agrandissement du Pape, savoir, les Ursins & les Colonnes, avec leurs Adhérans, & qu'ainsi il ne s'y pouvoit pas fier. Il faloit donc rompre ces obstacles

Machiavel, dans un plus grand détail, afin que ceux qui pensent comme lui, ne trouvent plus de subterfuges. César Borgia fonda le dessein de sa grandeur sur la destruction des Princes d'Italie. Pour usurper les biens de mes Voisins, il faut les affoiblir, & pour les affoiblir, il faut les brouiller; telle est la Logique des Scélerats.

Borgia vouloit s'assûrer d'un appui, il fallut donc qu'Alexandre VI. accordât dispense de mariage à Louïs XII. pour en recevoir du secours. C'est ainsi que ceux qui doivent édifier le monde, n'ont fait servir souvent l'interêt du Ciel que de voile à leur propre interêt. Si le mariage de Louïs XII., étoit de nature à être rompu, le Pape l'auroit dû rompre, supposé qu'il en eût le pouvoir; si ce mariage n'étoit pas de nature à être rom-

ſtacles, & déconcerter les Etats d'Italie, pour en pouvoir ſûrement uſurper une partie. Et cela lui fut aiſé à cauſe des Vénitiens, qui, pour d'autres raiſons, invitoient les François à repaſſer en Italie. Ce qu'il facilita lui même, en caſſant le premier Mariage du Roi Louis. Ce Roi étant donc venu en Italie à la priére des Vénitiens, & du conſentement d'Aléxandre VI. il fut à peine à Milan, que, pour ſa réputation, il entra dans les deſſeins du Pape, & lui donna du Monde, pour envahir la Romagne, dont le Valentinois s'empara en efet, malgré les Colonnes. Mais à la conſerver, & à paſſer plus avant il trouvoit deux obſtacles, l'un de la part des Urſins, de qui il s'étoit ſervi, craignant, qu'ils ne lui manquaſſent au beſoin, & non ſeulement qu'ils ne l'empêchaſſent d'aquerir, mais encore qu'ils ne lui ôtaſſent ce qu'il avoit aquis. L'autre de la part de la France, de qui il apréhendoit auſſi d'être abandonné. Car quant aux Urſins, il avoit reconnu, qu'aprés la priſe de Fayence, ils s'étoient comportes

rompu, rien n'aurois dû y déterminer le Chef de l'Egliſe Romaine.

Il falloit que Borgia ſe fît des Créatures auſſi corrumpit-il les Factions des Urbins par des préſens; mais ne cherchons point des crimes à Borgia, & paſſons-lui ſes corruptions, ne fût-ce que parce qu'elles ont du moins quelque fauſſe reſſemblance avec les bienfaits. Borgia vouloit ſe défaire de quelques Princes de la Maiſon d'Urbin de Vitetotzo, d'Oliviero di Fermo, &c. & Machiavel dit qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigaglia, où il les fit périr par trahiſon. Abuſer de la foi des hommes, uſer de ruſes infames, ſe parjurer, aſſaſſiner, voilà ce que le Docteur de la ſcéleratеſſe appelle prudence; mais je demande s'il y a de la prudence à montrer comme on peut ſe parjurer

tés mollement au Siége de Bologne. Et comme aprés s'étre emparé du Duché d'Urbin, le Roi le fit désister de l'invasion de la Toscane, il jugea si bien des intentions de la France, qu'il résolut de ne plus dépendre de la Fortune, ni des armes d'autrui. Et la premiére chose qu'il fit, fut d'afoiblir les Ursins & les Colonnes, en atirant à son service ceux de leurs Adhérans, qui étoient Gentils-hommes, auxquels il donna de gros apointemens, des emplois, & des Gouvernemens selon leur qualité. De sorte qu'en peu de mois ils tournerent vers lui toute l'afection qu'ils portoient au parti contraire. Aprés cela, aiant dispersé les Colonnes, il atendit l'ocasion de perdre les Ursins, laquelle lui vint bien à point, & fut par lui hureusement ménagée. C'est que les Ursins s'étant aperçus trop tard, que la grandeur du Duc & du Pontificat, faisoit leur ruine, ils tinrent une Diéte à *La Magione* dans le Territoire de Pérouse. Céte Diéte produisit la révolte d'Urbin, & les troubles de la Romagne, & exposa le Duc à mille dangers

rer? Si vous renversez la bonne foi & le serment, quels seront les garants que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahison, craignez d'être trahi; en donnez-vous d'assassinat, craignez la main de vos disciples. Borgia établit le cruel d'Orco, Gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques desordres. Borgia punir avec barbarie dans d'autres de moindres vices que les siens! le plus violent des Usurpateurs, le plus faux des Parjures, le plus cruel des Assassins, le plus lâche des Empoisonneurs, condamner aux plus affreux supplices quelques Filous, quelques Esprits remuans qui copioient le caractère de leur nouveau Maître en mignature & selon leur petite capacité! Ce Roi de Pologne, dont la mort vient de cau-

gers, d'où il sortit hureusement avec l'aide des François. Mais après qu'il eut rétabli ses Afaires, bien loin de se fier, ni à eux, ni aux autres étrangers, à la discrétion de qui il ne vouloit plus être, il mit tout son esprit à les tromper. Ce qui lui réüssit si bien auprès des Ursins, qu'ils se réconciliérent avec lui, par l'entremise du Seigneur Paul, qu'il gagna à force de presens, & furent assés fous que de se métre entre ses mains à Sinigaille. Aiant donc extermine ces Chefs, & fait leurs Adhérans ses Amis (*), sa puissances avoit des fondemens d'autant meilleurs, qu'il tenoit toute la Romagne & le Duché d'Urbin, & que ces peuples se trouvoient bien de lui. Or comme il mérite d'étre imité en ce point, j'en veux dire quelque chose. Quand il eut pris la Romagne, considérant qu'elle avoit eu des Seigneurs avares, qui avoient plûtôt dépoüillé que policé leurs Sujets, & que le Vol, les factions, les meurtres

(*) *Ou, ces Chefs étant donc morts, & leurs Partisans devenus amis du Duc, &c.*

causer tant de troubles en Europe, agissoit bien plus conséquemment & plus noblement envers ses Sujets Saxons.

Les Loix de Saxe condamnoient tout Adultère à avoir la tête tranchée. Je n'approfondis point l'origine de cette Loi barbare, qui paraît plus convenable à la jalousie Italienne qu'à la patience Allemande. Un malheureux Transgresseur de cette Loi est condamné, Auguste devoit signer l'arrêt de mort; mais Auguste étoit sensible à l'amour & à l'humanité, il donna sa grace au Criminel, & il abrogea une Loi qui le condamnoit tacitement lui-même. La conduite de ce Roi étoit d'un homme sensible & humain; César Borgia ne punissoit qu'en Tyran feroce. Borgia fait mettre ensuite en piéces le cruel d'Orco qui avoit si parfaitement rempli ses inten-

tres régnoient dans la Province, il jugea, que, pour la pacifier, & la rendre obéissante au Bras-Roial, il y faloit établir un bon Gouvernement. Il choisit pour cela un *Remiro d'Orco*, homme cruel, & actif, & à qui il donna tout pouvoir. En peu de tems, ce Gouverneur remit tout en bon état, & s'aquit une trés-grande réputation. Mais depuis, le Duc craignant, qu'une autorité si excessive ne devint odieuse 1, il érigea, au milieu de la Province, une Chambre Civile, ou chaque Ville avoit son Avocat. Et comme il voioit, que les rigueurs du passé lui avoient atiré de la haine, il s'avisa, un Matin, de faire pourfendre *Remiro*, & de faire exposer sur la Place de Cesene les piéces de son Corps, plantées sur un pieu, avec un coutau ensanglanté à côté, pour montrer au peuple, que les Cruautés commises ne venoient point de lui, mais du naturel violent de son Ministre, afin de se rendre agréable, en punissant l'Instrument de sa barbarie Le poids de la tyrannie ne s'appesantit jamais davantage que lorsque le Tyran veut revêtir les déhors de l'innocence, & que l'oppression se fait à l'ombre des Loix. Borgia, poussant la prévoiance jusqu'à-prés la mort du Pape son pere, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit dépouillés de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne s'en pût servir contre lui. Voiez la cascade du crime: pour fournir aux dépenses, il faut avoir des biens; pour en avoir, il faut en dépouiller les possesseurs; & pour en joüir avec sûreté, il faut les exterminer. Raisonnement des Voleurs de grand-chemin.

Borgia, pour empoisonner quelques Cardinaux, les fait prier à souper avec son pere. Le Pape

1. *Nec unquam satis fida potentia, ubi nimia est*, dit Tacite, (Hist. 2.)

Miniſtre 2. Ce qui en éfet ſurprit, & contenta tout enſemble les Eſprits. Mais retournons à notre ſujet. Le Duc ſe voiant trés-puiſſant, & preſque à couvert de tous les dangers préſens, pour s'être armé à ſa mode, & s'être défait de la pluſpart de ceux, qui lui pouvoient nuire de prés, n'avoit plus à craindre que du côté de la France, ſachant bien que ce Roi, qui s'étoit aperçu trop tard de ſa faute, ne ſoufriroit pas, qu'il s'agrandît davantage. C'eſt pourquoi, il commença de chercher de nouveaux Amis, & de biaiſer avec les François, lors qu'ils entrerent dans le Roiaume de Naples, pour chaſſer les Eſpagnols, qui aſſiégeoient Caiéte. Et la reſolution, qu'il avoit priſe de s'aſſurer d'eux, lui eût bien tôt reüſſi, ſi ſon Pere eût vécu encore quelque tems. Et

2. C'eſt l'ordinaire des Princes de ſacrifier, tôt ou tard, les inſtrumens de leur cruauté. *Scelerum Miniſtros*, dit Tacite de Tibére, *ut perverti ab aliis nolebat: ita plerumque ſatiatus, veteres & prægraves adflixit.* (Ann. 4.) *Levi poſt admiſſum ſcelus gratia, dein graviore odio.* (Ann. 13.)

pe & lui prennent par mégarde du breuvage empoiſonné; Alexandre VI. en meurt, Borgia en rechappe pour trainer une vie malheureuſe, digne ſalaire d'Empoiſonneurs & d'Aſſaſſins.

Voilà la prudence, l'habileté & les vertus que Machiavel ne ſauroit ſe laſſer de loüer. Boſſuet, Flechier, Pline nauroient pas mieux dit pour leurs Héros, que Machiavel pour Céſar Borgia. Si l'éloge qu'il en fait, n'étoit qu'une Ode, ou une figure de Réthorique, on pourroit loüer ſa ſubtilité en déteſtant ſon choix: mais c'eſt tout le contraire, c'eſt un Traité de politique qui doit paſſer à la Poſtérité; c'eſt un Ouvrage très ſérieux, dans lequel Machiavel eſt ſi impudent que d'accorder des loüanges au Monſtre le plus abominable que l'Enfer ait vomi ſur la terre. C'eſt s'ex-

Et telle fut sa conduite à l'égard des Afaires présentes. Mais quant à celles de l'avenir, comme il avoit à craindre, qu'un nouveau Pape ne voulût lui ôter cequ'Aléxandre lui avoit doné, il tâcha d'y obvier par quatre moiens; 1. en exterminant toute la race des Seigneurs, qu'il avoit dépoüillés 3, pour ôter au Pape toute ocasion de les rétablir; 2. en se conciliant tous les Gentils-hommes Romains, pour pouvoir tenir le Pape en bride par leur moien; 3. en se faisant le plus de Créatures, qu'il pouvoit dans le Sacré-Colége; 4. en se rendant si grand Seigneur, avant que le Pape mourût, qu'il pût de lui méme resister à un premier assaut. De ces quatre choses, il en avoit éxécuté trois, avant la mort d'Aléxandre, & la quatriéme étoit presque faite. Car des Seigneurs dépoüillés, il lui en échapa très-peu, toute la Noblesse Romaine étoit dans ses intérêts, & la pluspart des Cardinaux dans sa dépendance. Quant à l'acroissement de son Etat, il pensoit à se rendre Maître de la Toscane, où il possédoit déja Pérouse & Piombin, outre Pise, qui s'étoit mise sous sa protection, & qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'envahir, comme n'aiant plus à ménager les François, chassés du Roiaume de Naples par les Espagnols, & d'ailleurs les uns & les autres aiant besoin de son amitié. Aprés quoi Luques & Sienne faisoient joug, soit en haine des Florentins, ou par crainte. Et les Florentins n'y pouvoient remédier. Et si cela eût réüssi, comme il fût arivé sans doute l'Année même qu'Alexandre mourut, il devenoit si puissant & si acrédité, qu'il eût pû

3. Mucien, Premier-Ministre de Vespasien, fit mourir le fils de Vitellius, pour étoufer disoit-il, toutes les semences de guerre. *Mucianus Vitellii filium interfici jubet, mansuram discordiam obtendens, ni semina belli restinxisset.* (Hist. 4.) Il y a du danger à laisser la vie à ceux, que l'on a dépouillés. *Periculum ex misericordia..... Ubi Vespasianus Imperium invaserit, non ipsi, non amicis ejus, non exercitibus securitatem, nisi extincto æmulatu rediturum.* (Hist. 3.)

poser de sang froid à la haine du genre humain.

(*) *Achevé.*

pû se soutenir lui même, sans dépendre nullement d'autrui. Mais cinq ans aprés, qu'il avoit commencé de tirer l'épée, Aléxandre le laissa malade à mourir, environné de deux grans Rois ennemis, & n'aiant point d'autre Etat éfectif, que la Romagne, & tout le reste en l'air. Or il étoit si brave, & si habile à connoitre, quand il faloit gagner, ou ruiner les hommes: & les fondemens, qu'il avoit jetés en si peu de tems, étoient si bons, que, s'il eût été en santé, ou qu'il n'eût pas eu deux puissantes Armées à dos, il eût surmonté toutes les dificultés. Et ce qui montre, que ses fondemens étoient bons, c'est que la Romagne l'atendit plus d'un mois, & que bien que les Baglioni, les Vitelli & les Ursins fussent venus à Rome, ils n'y purent rien faire contre lui, tout moribond qu'il étoit. Et s'il ne put pas faire élire Pape celui qu'il vouloit, du moins il fit exclure ceux qu'il ne vouloit pas. Mais tout lui étoit aisé, s'il n'eût pas été malade, quand Aléxandre mourut. Et dans le tems que Jules II. fut élu, il me dit, qu'il avoit pensé à tout ce qui pouvoit ariver aprés la mort d'Aléxandre, & mis remede à tout, mais qu'il n'avoit pas deviné, qu'il dût être en danger de mort au tems même que mourroit son Pére. Tout cela bien considéré, je ne sai que reprendre dans la conduite du Duc. Au contraire, il me semble le devoir proposer à imiter à tous ceux, qui sont montés au Trône par la fortune, & par les Armes d'autrui, dautant qu'aiant un grand courage, & de grans desseins, il ne se pouvoit pas gouverner autrement. Car ses projets n'ont échoüé, que par sa Maladie, & par la briéveté du Pontificat d'Aléxandre. C'est pourquoi, le Nouveau Prince, qui veut s'assurer de ses ennemis, se faire des Amis, vaincre par la force, ou par la ruse, être aimé & craint des peuples, respecté & obéi des soldats, se défaire de ceux, qui peuvent, ou qui doivent lui nuire, introduire de nouveaux Usages, être grave & sevére, Magnanime & libéral, détruire une Milice infidéle, & en faire une à sa mode, entretenir l'amitié &

l'Estime des Princes, afin qu'ils lui fassent du bien, ou du moins qu'ils craignent de lui faire du mal. Celui-là, dis-je, ne sauroit trouver des exemples plus récens, que les Actions du Valentinois. Tout ce qu'on lui peut reprocher est le mauvais choix qu'il fit (*) en la personne de Jules II. Car s'il ne pouvoit pas faire un Pape à sa mode, il étoit maitre de l'exclusion de tous ceux, qu'il ne vouloit point. Or il ne devoit jamais consentir à l'éxaltation des Cardinaux, qu'il avoit ofensés, ou qui, devenant Papes, avoient lieu de le craindre. Car les hommes nous ofensent, ou par crainte 4, ou par haine. Il avoit ofensé les Cardinaux Saint-Pierre-aux-Liens 5, Colonne (**), Saint-George (†), & Ascagne (‡). Tous les autres, excepté le Cardinal de Roüen, & les sujets Espagnols, qui étoient liés d'intérêt, ou de parenté avec lui, venant à être Papes, le devoient apréhender. Ainsi, la prudence vouloit, qu'il essaiât premiérement de faire élire un Espagnol, & ne le pouvant pas, qu'il acceptât le Cardinal de Roüen, & non Saint-Pierre-aux-Liens, qui fut cause de sa ruine. Tant se trompent ceux, qui croient, que les bienfaits nouveaux font oublier aux Grans les anciennes ofenses. 6.

(*) *Est d'avoir fait un mauvais choix en la*

4. Néron déposa 4. Tribuns, seulement parce qu'il les craignoit. *Exuti Tribunatu, quasi Principem non quidem odissent, sed tamen extimerentur.* (Ann. 15.) Il fit mourir Ostorius, parce qu'il avoit peur de sa force de corps, & de sa réputation. *Caussa festinandi* (*cædem*) *ex eo oriebatur, quod Ostorius ingenti corporis robore, armorumque scientia, metum Neroni fecerat, ne invaderet pavidum semper.* (Ann. 16.) Car *satis clarus est apud timentem, quisquis timetur.* (Hist. 2.)

5. *Alexandro Pontifice, qui cum veteres & privatas simultates habebat, perpetuis decem annis urbe absfuit.* (Onuphr. in Vita Julii 2.)

(**) *Jean Colonne.*

(†) *Rafaël Riari, Camerlingue.*

(‡) *Ascagne Sforce, fils de Galéas, Duc de Milan.*

6. *Quarum apud præpotentes in longum memoria est.* (Tac. Ann. 5.) Joint que les bien faits ne pénétrent jamais si avant que les injures, parce que la reconnoissance se fait à nos dépens, & la vangeance aux dépens de ceux que nous haïssons. *Tanto proclivius est injuriæ, quam beneficio vicem exsolvere, quia gratia oneri, ultio in quæstu habetur.* (Hist. 4.)

CHA-

CHAPITRE VIII.

De ceux qui ſont devenus Princes par des crimes.

Comme un Particulier peut encore devenir Prince en deux maniéres, ſans que cela ſe puiſſe atribuer entiérement à la Fortune, ni à la Valeur, il me ſemble à propos d'en traiter. L'une eſt, quand on monte au Trône par quelque ſcélérateſſe. L'autre, quand un Citoien particulier devient Prince de ſa Patrie par la faveur de ſes Concitoiens. Quant à la premiére ſans entrer autrement dans le mérite de la Cauſe, j'aléguerai deux éxemples, l'un Ancien, & l'autre Moderne, qui, à mon avis, ſufiront à ceux, qui auroient beſoin de les imiter. Agatoclés, Sicilien, de fils d'un miſérable Potier de terre devint Roi de Siracuſe. Il fut ſcélérat dans tous les divers Etats de ſa fortune, mais toujours homme de cœur & d'eſprit. Etant parvenu par les degrés de la Milice à la dignité de Préteur de Siracuſe, il forma le deſſein de s'en rendre Prince, & de tenir indépendamment d'autrui ce qu'on lui avoit

JE ne me ſers que des propres paroles de Machiavel pour le confondre. Que pourrois-je dire de lui de plus atroce, ſinon qu'il donne ici des régles pour ceux que leurs crimes élevent à la grandeur ſuprême? C'eſt le titre de ce Chapitre. Si Machiavel enſeignoit le crime dans un Séminaire de Scélerats, s'il dogmatiſoit la perfidie dans une Univerſité de Traitres, il ne ſeroit pas étonnant qu'il traitât des matiéres de cette nature; mais il parle à tous les hommes, & s'adreſſe principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puiſqu'ils ſont deſtinés à gouverner les autres. Qu'y a-t-il de plus infame, de plus inſolent que de leur enſeigner la perfidie & le meurtre? Il ſeroit

avoit àcordé de plein gré. Aprés en avoir conferé avec Hamilcar, qui commandoit l'Armée des Cartaginois en Sicile, un Matin, il assembla le peuple & le Sénat de Siracuse, comme pour déliberer des afaires publiques, & donnant un signal à ses soldats, il fit tuer tous les Senateurs, & les plus riches Citoiens, puis s'empara, sans peine, de la Principauté de la Ville. Et quoique les Cartaginois l'eussent défait deux fois, & puis l'eussent assiégé, non seulement, il put défendre sa Ville, mais y aiant laissé une partie de ses gens, pour la garder, il assaillit l'Afrique avec l'autre, & en peu de tems fit lever le siége de Siracuse, & mit les Cartaginois si bas, qu'ils furent contraints de s'acorder avec lui, en lui laissant la Sicile. Quiconque considérera tout cela, n'y verra rien, ou du moins peu de chose, qui se puisse atribuer à la Fortune, atendu qu'il parvint à la Principauté, non par la faveur d'autrui, mais par sa Valeur Militaire, & qu'il se maintint depuis par des conseils également généreux & perilleux.

seroit plûtôt à souhaiter pour le bien de l'Univers, que des exemples, pareils à ceux d'Agatoclès & d'Oliviero di Fermo que Machiavel se fait un plaisir de citer, fussent à jamais ignorés. La vie d'un Agatoclès, ou d'un Olivier di Fermo sont capables de développer dans un homme que son instinct porte à la scéleratesse, ce germe dangereux qu'il renferme en soi, sans le bien connoître. Combien de jeunes gens se sont gâté l'esprit par la lecture des Romans, qui ne voioient & ne pensoient plus que comme Gandalin, ou Medor? Il y a quelque chose d'épidemique dans la façon de penser, qui se communique d'un esprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce Roi, dont toutes les vertus outrées dégéneroient en vices, Charles XII. en un mot, portoit avec lui dès sa

plus

leux. Véritablement, on ne peut pas dire, que ce soit vertu de tuer ses Citoiens, de trahir ses Amis, d'être sans foi, sans Religion, sans humanité; moiens, qui peuvent bien faire aquérir un Empire, mais non une vraie gloire. Mais si je considére l'intrépidité d'Agatoclés dans les dangers, & sa constance invincible dans les adversités, je ne vois pas, qu'il doive être estimé inférieur à pas-un des plus grans Capitaines, quoique d'ailleurs il ne mérite pas de tenir rang parmi les grans hommes, vû ses cruautés horribles, & mille autres crimes. On ne peut pas donc atribuer à la Fortune, ni à la Vertu des choses, qu'il a faites sans l'une & sans l'autre.

De nôtre tems, *Oliverotto de Fermo* étant demeuré Orfelin dés son enfance, Jean *Eogliani*, * son Oncle Maternel, l'éleva, puis le donna tout jeune à Paul Vitelli, pour aprendre le Métier de la Guerre. Paul étant mort depuis, il servit sous *Vitellozzo*, son frére & comme il étoit spirituel, adroit

* *Guichardin l'appelle Frangiani.*

plus tendre enfance la Vie d'Alexandre le Grand, & bien des personnes, qui ont connu particuliérement cet Alexandre du Nord, assûrent que c'étoit Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint Roi d'après Abdolomine, & que la bataille d'Arbelle occasionna la défaite de Pultawa. Mais plût au Ciel que Machiavel n'eût cité que des Alexandres! Il donne Agatoclès & Fermo pour des modèles de prudence & de bonheur. Ils se sont soutenus dans leurs petits Etats, si on l'en croit, parce qu'ils ont commis des cruautés à propos. Etre prudemment barbare, & exercer la tyrannie conséquemment, signifie, selon ce Politique, exécuter tout d'un coup toutes les violences & tous les crimes que l'on juge utiles à ses intérêts. Faites assassiner ceux qui vous

droit, & alerte (*), il ne mit guére à devenir un des premiers hommes de guerre. Mais dautant qu'il lui sembloit lâche de rester comme les autres, il résolut, avec l'apui des *Vitelli*, de se saisir de *Fermo*, par le moien de quelques Citoiens, qui aimoient mieux voir leur Patrie en servitude, qu'en liberté. Il écrivit donc à son Oncle, qu'aprés avoir été plusieurs Années hors de la Maison, il desiroit de revoir sa Patrie, & de reconnoitre un peu son Patrimoine, ne s'étant encore mêlé d'autre chose, que d'aquérir de la réputation: & que, pour montrer à ses Compatriotes qu'il n'avoit pas perdu son tems, il vouloit entrer avec pompe, acompagné de cent de ses Amis, ou serviteurs, à cheval. Qu'à cet éfet, il le prioit de disposer les habitans à le recevoir honorablement; honneur, qui rejaliroit sur lui même, qui avoit pris soin de son éducation. L'Oncle fit tout ce que l'autre desiroit. *Oliverotto* fut reçu en cérémonie dans la Ville, où il

(*) *Ou, vigourex de corps & d'esprit.*

vous sont suspects & ceux qui se déclarent vos ennemis; mais ne faites point trainer vôtre vengeance. Machiavel aprouve des actions, semblables aux Vêpres Siciliennes, à l'affreux massacre de la St. Barthelémi, où se commirent des cruautés qui font frémir l'humanité. Il ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvû qu'on les commette d'une manière qui effraïe au moment qu'ils sont récens, & il donne pour raison que les idées s'en évanoüissent plus facilement dans le Public, que celles des cruautés successives & continuées, comme s'il n'étoit pas également mauvais de faire périr mille personnes en un jour, ou de les faire assassiner par intervalles. Ce n'est pas tout que de confondre l'affreuse Morale de Machiavel, il faut le convaincre de fausseté & de

il fut quelques jours à concerter ce qui étoit nécessaire pour la réüssite de son méchant dessein. Il fit un festin solennel, où il invita *Fogliani*, & tous les premiers de la Ville, puis à la fin du repas, & des réjoüissances ordinaires en ces rencontres, il ouvrit à dessein un entretien sérieux de la grandeur du Pape Alexandre, & des exploits de son fils: Et quand il vit son Oncle, & les autres conviés, entrer en raisonnement, il se leva en sursaut, disant, qu'il faloit un lieu plus secret, pour parler de telles afaires: & entra, avec eux, dans une Chambre, où étoient cachés, des soldats, qui les égorgérent tous, dés qu'ils furent assis. Aprés quoi *Oliverotto* monta à cheval, & ala assiéger le Palais du Magistrat, qui fut enfin contraint de le reconnoitre pour Prince. Dignité, où il fût si bien se maintenir, soit en ôtant la vie à tous ceux, qui, étant mécontens, lui pouvoient nuire, soit en faisant de nouvelles Loix Civiles & Militaires, qu'il étoit non seulement en sûreté dans sa Ville, mais même redoutable à tous

de mauvaise foi. Il est premiérement faux qu'Agaoclès ait joüi en paix du fruit de ses crimes: il a été présque toujours en guerre contre les Carthaginois; il fut même obligé d'abandonner en Afrique son armée, qui massacra ses enfans après son départ, & il mourut lui-même d'un breuvage empoisonné que son petit-fils lui fit prendre. Oliviero di Fermo périt par la perfidie de Borgia, une année après son élevation; ainsi un Scélerat en punit un autre, & prévint par sa haine particulière ce que préparoit à Oliviero la haine publique. Quand même le crime pourroit se commettre avec sécurité, quand même le Tyran ne craindroit point une mort tragique, il sera également malheureux de se voir l'opprobre du genre humain. Il ne pourra point étouffer ce témoignage inte-

à tous ses Voisins: & qu'il eût été aussi dificile de le détrôner, qu'Agatoclés, si au bout d'un an il ne se fût pas laissé tromper par le Valentinois, qui le prit avec les Ursins à Sinigaille, où il fut étranglé avec *Vitelloz-zo*, son Maître de guerre & de scélératesse. On pourroit s'étonner, comment Agatoclés, & d'autres de même trempe, aprés mille trahisons & cruautés, ont vécu si long-tems dans leur Patrie, sans voir jamais aucune conspiration contre eux: & ont pû se défendre des ennemis du dehors: atendu que plusieurs autres, à cause de leur cruauté n'ont pas pû conserver leur Etat, même en tems de paix, bien loin de tenir bon en tems de guerre. Je crois, que cela vient du bon, ou mauvais usage, que l'on fait de la cruauté. On la peut apeller bien emploiée, s'il est jamais permis de dire, qn'un mal est un bien, quand elle ne se fait qu'une fois, & encore par nécessité de se métre en sûreté: & qu'elle tourne enfin au bien des sujets. Elle est mal exercée, quand on l'augmente dans la intérieur de sa conscience qui dépose contre lui; supplice réel, supplice insupportable, qu'il porte toujours dans le fonds de son cœur. Non, il n'est point dans la nature de notre être qu'un Scélerat soit heureux. Qu'on lise la Vie d'un Denys, d'un Tibére, d'un Néron, d'un Louïs XI. d'un Jean Basilowitz, & l'on verra que ces hommes méchans finirent de la manière du monde la plus malheureuse. L'homme cruel est d'un tempérament misantrope & atrabilaire: si de son jeune âge il ne combat pas cette malheureuse disposition de son corps, il ne sauroit manquer de devenir aussi furieux qu'insensé. Quand même donc il n'y auroit point de Justice sur la Terre, & point de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fussent vertueux, puisque la vertu seule

la suite du tems, au lieu de la faire entérement cesser. Ceux, qui feront le premier usage, peuvent avec l'Aide de Dieu, & des hommes, trouver quelque reméde à leurs afaires, comme fit Agatoclés. Pour les autres, il est impossible, qu'ils se maintiennent. D'où je conclus, que l'Usurpateur d'un Etat doit faire toutes ses cruautés à la fois, pour n'avoir pas à les recommencer tous les jours, & pouvoir r'assurer & gagner les Esprits par des bienfaits 1. Le Prince, qui fait autrement, par timidité, ou par mauvais conseil, est forcé de tenir toujours le conteau en main, & ne sauroit jamais se fier à ses sujets, dautant que les ofenses continuelles, qu'il leur fait, les empêchent de se fier à lui. Ainsi, le mal se doit faire tout à la fois, afin que ceux, à qui on le fait, n'aient pas le tems de le savourer. Au contraire, les bienfaits se doivent faire peu à peu, afin qu'on les savoure mieux. Enfin, le Prince doit vivre de telle sorte avec ses Sujets, que nul Accident, bon ou mauvais, ne le puisse faire varier. Car quand la nécessité te presse, tu n'es plus à tems de te vanger, & le bien, que tu fais, ne te sert de rien, parceque l'on ne t'en sait point de gré, persuadé que l'on est, que tu y es forcé. 2.

seule les unit, & leur est absolument nécessaire pour leur conservation, & que le crime ne peut que les rendre infortunés & les détruire.

1. Comme fit Auguste, qui *posito Triumviri nomine, militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* (Ann. 1.) &, *quæ Triumviratu gesserat, abolevit.* (Ann. 3.)

2. C'est pour cela qu'Oton disoit à son Neveu, que Vitellius ne seroit pas assés méchant, pour ôter la vie, ni les biens, au Neveu d'un Empereur, qui lui avoit conservé toute sa famille, & qui lui quitoit l'Empire, quoiqu'il le pût garder longtems, & que toute son Armée brulât d'envie de donner bataille à celle de Vitellius. *An Vitellium tam immitis animi fore, ut pro incolumi tota domo, ne hanc quidem sibi gratiam redderet? Non enim ultima desperatione, sed poscente prælium exercitu remisisse Reip. novissimum casum.* Aprés avoir dit aux soldats, *quanto plus spei ostenditis, si vivere*

vere placeret, tanto pulchrior mors erit. Plus vous montrés de zele à me servir, & à mourir tous pour moi, & plus il m'eſt glorieux de mourir, pour ne pas expoſer tant de braves gens à de nouveaux dangers. (Hiſt. I.)

CHAPITRE IX.

De la Principauté civile.

MAis lors qu'un Citoien devient Prince de ſa Patrie, non par un crime, ni par aucune violence, mais par la faveur de ſes Concitoiens, (ce qui ſe peut apeller Principauté Civile) pour y parvenir, il ne lui faut, ni un mérite, ni un bonheur extraordinaire, mais ſeulement une fineſſe hureuſe. Or il y parvient ou par la bienveillance du peuple, ou par la faveur des Grans. Car toutes les Villes ſont partagées en ces deux factions, qui naiſſent de ce que le peuple craint d'être oprimé par les Grans, & que ceux-ci le veulent oprimer 1. Contrariété, qui fait toujours éclorre, ou la Principauté, ou la Liberté, ou la Li-

1. Car, au dire de Tacite, l'Avarice & l'Inſolence, ſont les vices ordinaires des Grans. *Avaritiam & Arrogantiam præcipua Validiorum vitia.* (Hiſt. I.)

IL n'y a point de ſentiment plus inſéparable de notre être, que celui de la liberté. Depuis l'homme le plus policé, juſqu'au plus barbare, tous en ſont pénétrés également ; car comme nous naiſſons ſans chaînes, nous prétendons vivre ſans contrainte. C'eſt cet eſprit d'indépendance & de fierté qui a produit tant de grands hommes dans le Monde, & qui a donné lieu aux Gouvernemens Républicains, leſquels établiſſent une eſpèce d'égalité entre les hommes, & les rapprochent de l'état naturel.

Machiavel donne en ce Chapitre de bonnes maxi-

Licence. 2 La Principauté eſt introduite par le peuple, ou par les Grans, ſelon que l'un ou l'autre parti en trouve l'ocaſion. Car lors que les Grans ſe voient hors d'état de réſiſter au peuple ils commencent de jeter les yeux ſur un d'entre eux,& le ſont Prince,pour pouvoir mieux éxercer leurs animoſités ſous ſon nom 3. De même, quand le peuple voit, qu'il ne ſauroit réſiſter aux Grans, il céde ſon autorité à un ſeul, & le ſait Prince, pour en être déſendu. Celui, qui

2. *Poſtquam exui æqualitas, & pro modeſtia ac pudore ambitio & vis incedebat, provenere dominationes.* Voiſa la Principauté. *Poſtquam Regum pertæſum, Leges maluerunt.* Voilà la liberté. *Tribunis reddita licentia, quoquò vellent populum agitandi .... Exin continua per viginti annos diſcordia, non mos, non jus, deterrima quæque impune.* Voilà la licence, qui entraine toujours après ſoi la confuſion. *Inter Patres plebemque certamina exarſere. Modò turbulenti Tribuni, modò Conſules prævalidi.* (Hiſt- 2.)

3. Comme firent ceux d'Héraclée, qui pour ſe vanger du peuple, qui étoit le plus fort, rapellerent Cléarque de ſon exil, & le firent leur Prince, malgré le peuple (Machiavel au Chap. 16. du livre I. de ſes Diſcours.)

maximes de politique à ceux qui s'élevent à la puiſſance ſuprême,par le conſentement libre des Chefs d'une République. Voilà preſque le ſeul cas, où il permette d'être honnête homme; mais malheureuſement ce cas n'arrive jamais. L'eſprit Républicain, jaloux à l'excès de ſa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, & ſe révolte contre la ſeule idée d'un Maître. On connoît dans l'Europe des peuples qui ont ſecoüé le joug de leurs Tyrans pour joüir de l'indépendance ; mais on n'en connoît point qui de libres qu'ils étoient, ſe ſoient aſſujettis à un eſclavage volontaire.

Pluſieurs Républiques ſont retombées par la ſuite des tems ſous le Deſpotiſme, il paraît même que ce ſoit un malheur inévitable qui les attend toutes;

qui monte à la Principauté par la faveur des Grans, a plus de peine à se maintenir, que celui, qui est fait Prince par le peuple, dautant qu'il a à ses côtés beaucoup de gens, qui croient être autant que lui, & à qui par conséquent il ne sauroit commander à sa mode 4: Au lieu que celui, que le peuple éleve à la Principauté, commande seul, & ne trouve personne, qui ne soit prêt de lui obeir, 5 ou du moins très-peu de gens. De plus, on ne peut pas honnêtement, ni sans faire tort à autrui, contenter les Grans, mais

4. Ce qui força Clearque de les exterminer tous, pour se délivrer de leur insolence, & contenter en partie le peuple d'Héraclée, en le vangeant de ceux, qui lui avoient ôté sa liberté. Machiavel au même endroit, où il conclut, que de quelque manière qu'on soit devenu Prince, tôt ou tard il faut toujours gagner l'afection du peuple, sans laquelle on ne sauroit être en sureté; Joint que plus le Prince est cruel envers la Multitude, & plus il devient foible.

5. Cosme de Medicis l'emportoit sur le parti des Nobles de Florence, parceque, dit le Nardi (au livre 1. de son Histoire) ces Nobles étant tous égaux, ils ne s'acordoient

tes; car comment une République résisteroit-elle éternellement à toutes les causes qui minent sa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des Grands qu'elle nourrit dans son sein? Comment à la longue veiller sur les séductions, les sourdes pratiques de ses Voisins, & sur la corruption de ses Membres, tant que l'intérêt sera tout puissant chez les hommes? Comment peut-elle esperer de sortir toujours heureusement des guerres qu'elle aura à soutenir? Comment prévenir ces conjonctures fâcheuses pour la liberté, ces momens critiques, ces hazards qui favorisent les Corrompus & les Audacieux? Si ses troupes sont commandées par des Chefs lâches & timides, elle deviéndra la proie de ses ennemis; & si elles ont à leur tête des hommes

mais bien le peuple, qui eſt plus raiſonable que les Grans; Ceux-ci le voulant oprimer, & lui ne le voulant pas ſoufrir. Ajoutés encore à cela, que le Prince ne ſe ſauroit jamais aſſurer d'un peuple ennemi, aiant afaire à trop de têtes, au-lieu qu'y aiant peu de Grans il eſt facile d'en venir à bout. Tout le pis qu'un Prince puiſſe atendre d'un peuple ennemi, eſt d'en être abandonné. Mais il n'a pas ſeulement cela à craindre des Grans, les aiant pour ennemis, mais, encore qu'ils ne viennent fondre ſur lui, dautant qu'aiant plus de pénétration d'eſprit, ils anticipent toujours, pour ſe mètre en ſûreté, & cherchent à gagner l'afection de celui, qu'ils eſpérent qui vaincra. Enfin, c'eſt une néceſſité, que le Prince vive toujours avec le même peuple, mais non pas avec les mêmes Grans, leſquels

il

doient pas ſi bien enſemble, que les Partiſans de Coſme, qui, éblouïs de la ſplendeur & de la reputation de ſa Maiſon, ne tenoient point à deshonneur de dépendre de lui, ni de lui obéïr.

mes vaillans & hardis, ils ſeront dangereux dans la paix, après avoir ſervi dans la guerre. Les Républiques ſe ſont preſque toutes élevées de l'abyme de la ſervitude au comble de la liberté, & elles ſont preſque toutes retombées de cette liberté dans l'eſclavage. Ces mêmes Athéniens, qui du tems de Démoſthene outragoient Philippe de Macedoine, ramperent devant Aléxandre; ces mêmes Romains qui abhorroient la Roiauté, après l'expulſion des Rois, ſouffrirent patiemment, après la révolution de quelques ſiécles, toutes les cruautés de leurs Empereurs; & ces mêmes Anglais, qui mirent à mort Charles I. parce qu'il avoit uſurpé quelques faibles droits, plierent la roideur de leur courage ſous la tyrannie fiére & adroite de leur Protecteur. Ce ne

ſont

il peut acréditer, ou décréditer, conserver ou détruire, quand il lui plaît. Pour mieux débroüiller cete Matiére, il faut considérer la conduite, que tiennent les Grans. Ceux, qui s'atachent entiérement à la Fortune du Prince, doivent être honorés & aimés, pourvu qu'ils ne soient point gens de rapine. Ceux, qui ne s'obligent pas au Prince, le font manque de courage, ou par finesse. Si c'est par crainte, c'est alors que tu te dois servir d'eux, & sur tout de ceux, qui sont de bon conseil, parceque tu t'en fais honneur dans la prospérité, & que tu n'as rien à craindre d'eux dans l'adversité. Mais si c'est par ménagement, & par ambition, c'est signe, qu'ils pensent plus à eux, qu'à toi, & par conséquent tu t'en dois autant garder, que s'ils étoient tes ennemis déclarés 6, atendu que si tu tombes dans

6. Un Valerius Flaccus Festus, qui parloit en faveur de Vitellius dans ses létres, & donnoit à Vespasien des Avis secrets de ce qui se passoit, pour se faire un mérite auprès de l'un & de l'autre, & avoir tou-

sont donc point ces Républiques qui se sont données des Maîtres par leur choix, ce sont des hommes entrepenans, qui, aidés de quelques conjonctures favorables, les ont soumises contre leur volonté. De même que les hommes naissent, vivent un tems, & meurent par maladies, ou par l'âge; de même les Républiques se forment, fleurissent quelques siécles, & périssent enfin par l'audace d'un Citoien, ou par les armes de leurs ennemis. Tout a son période, les plus grandes Monarchies même n'ont qu'un tems. Les Républiques sentent toutes que ce tems arrivera, & elles regardent toute famille trop puissante, comme le germe de la maladie qui doit lui donner le coup de la mort. On ne persuadera jamais à des Républicains, vraiment libres, de se donner un

dans l'adversité, ils aideront toujours à te ruiner. Celui donc, qui devient Prince par la faveur du peuple, se le doit conserver Ami, & cela est facile, le peuple ne demandant rien, si non de n'être pas oprimé. Mais celui, qui, malgré le peuple, est fait Prince par les Grans, doit, avant toutes choses, essaier de le gagner, ce qui lui sera aisé, s'il le prend en sa protection. Et comme les hommes, quand ils reçoivent du bien de celui, de qui ils n'atendoient que du mal, en deviennent plus obligés à leur Bienfaiteur, le Prince devient plus agréable au peuple, que s'il tenoit de lui sa Principauté. Or la bienveillance du peuple se peut gagner par divers moiens, dont je ne parlerai point, comme n'en pouvant pas donner de règle certaine, à cause de la nécessité d'en changer selon les tems. Je dirai seulement, qu'un Prince a besoin de l'Amitié (*) du peuple, faute de quoi il n'a point de ressource dans l'adversité. Quand Nabis, Prince de Sparte fut ataqué de toute la Grece & de l'Armée Victorieuse des

un Maître; je dis le meilleur Maître: car ils vous diront toujours. „Il vaut „ mieux dépendre des „ Loix que du caprice „ d'un seul homme. Les „ Loix sont justes de leur „ nature, & l'homme est „ né injuste; elles sont le „ remède à nos maux, & „ ce remède peut trop „ aisément se tourner en „ poison mortel entre les „ mains de celui qui n'a „ qu'à vouloir. Enfin la „ liberté est un bien „ qu'on apporte en naissant, par quelles raisons, diront les Republicains, nous dépouillerons-nous de notre „ bien? Autant donc „ qu'il est criminel de se „ révolter contre un „ Souverain établi par „ les Loix, autant l'est-il „ de vouloir asservir une „ République. „

E Ro-

toujours pour Ami celui qui resteroit Empereur, devint justement suspect à tous les deux (Tacite Hist. 2.)

(*) *Affettioni.*

Romains, il lui sufit de s'assurer de quelques Nobles, pour se tirer de danger. Ce qui ne lui eût pas sufi, s'il eût été haï du peuple. Et que l'on ne m'objecte point le commun Proverbe, qui dit, que *de faire fond sur le peuple, c'est bâtir sur la boüe.* Car cela n'est vrai, qu'à l'égard du Citoien particulier, qui s'atend, que le peuple le tirera des mains (*) de ses ennemis, ou des Magistrats. En quoi il pouroit souvent se trouver deçu, comme il ariva aux Gracques 7 à Rome, & à George *Scali* 8 à Florence. Mais lors que c'est un Prince, qui sait commander, & qui ne manque point de cœur dans l'Adversité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'esprit du peuple, il ne se trouvera jamais mal d'avoir fait fond sur son afection. D'ordinaire, les Principautés Civiles périclitent, quand il s'agit d'établir une Domination absolüe. Car ces Princes commandent par eux mêmes, ou par des Magistrats. Si c'est par autrui, le danger est plus grand, dautant qu'ils dépendent de la volonté des Citoiens, qui sont en charge, les quels, au premier remüement qui arive, leur peuvent trés-facilement ôter leur Etat, soit en ne voulant pas leur obéir, ou en se soulevant contre eux. Et alors le Prince n'est plus à tems de se rendre Maitre absolu, parce-qu'il ne sait à qui se fier, & que les Sujets, qui ont accoutumé d'obéir aux Magistrats, ne lui veulent point obéir. Joint qu'il ne sauroit se régler sur ce qu'il voit, lors qu'il est en paix, & que les Citoiens ont besoin de l'Etat. Car alors un chacun veut mourir pour lui, parce que la Mort est éloignée. Mais lors que l'Etat a besoin des Citoiens, il s'en trouve peu, qui servent 9. Et l'expérience est d'autant-plus dangereuse, qu'on ne

(*) *Ou, le protégera contre l'opression de ses &c.*

7. Tiberius Gracchus fut assailli & tué par le peuple, sur ce seul mot de Scipio Nasica, *Qui salvam vellent Remp. se sequerentur.* (Paterc. Hist. 2.) Et Cajus, son frere, fut tué ensuite.

8. Décapité, dit Machiavel (au 3. liv. de son Hist.) devant un peuple, qui peu auparavant l'adoroit. L'afection du peuple, ajoute-t-il, se perd aussi aisément qu'elle se gagne.

9. *Prosperis Vitellii rebus certaturi ad obsequium, adversam* ejus

ne la peut faire qu'une fois. Ainſi, un Prince ſage doit faire en ſorte, que ſes ſujets aient beſoin de lui en tout tems, moiennant quoi ils lui ſeront toujours fidèles.

ejus fortunam ex æquo detrecta-bant, dit Tacite (Hiſt. 2.) *Languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.* (Hiſt. 1.)

CHAPITRE X.

Des forces des Etats.

MAintenant il eſt bon d'éxaminer la qualité du Prince, c'eſt-à-dire, s'il a un ſi grand état, qu'il puiſſe de lui même ſe ſoutenir dans le beſoin, ou bien, s'il ne ſauroit ſe paſſer de l'aſſiſtence d'autrui. Pour débroüiller ce Point, je dis, que comme, à mon avis, ceux-là peuvent ſe ſoutenir d'eux mêmes, qui ont aſſés d'hommes, ou d'argent, pour métre une bonne Armée ſus pié, & donner bataille à qui que ce ſoit qui les vienne aſſaillir: Au contraire, ceux-là ont toujours beſoin d'autrui, qui ſont contraints de ſe tenir enfermés dans leurs Villes, faute de pouvoir paroître en Campagne. Nous avons diſcouru du premier cas, & nous en dirons encore dans la

DEpuis que Machiavel écrivit ſon *Prince politique*, le monde eſt ſi changé, qu'il neſt preſque plus reconnoiſſable. Si quelque habile Capitaine de Louis XII. reparoiſſoit de nos jours, il ſeroit entiérement deſorienté. Il verroit qu'on fait la guerre avec des troupes innombrables, entretenues en paix comme en guerre; au lieu que de ſon tems, pour frapper les grands coups, & pour executer les grandes entrepriſes, une poignée de monde ſuffiſoit, & les troupes étoient congédiées après la guerre finie. Au lieu de ces

la suite ce qui viendra à point. Quant au second, il sufit d'avertir les Princes, de munir & fortifier la Ville de leur résidence, sans se métre nullement en peine du reste. Car quand le Prince aura bien fortifié sa Ville, & qu'il se sera menagé envers ses autres sujets, comme je l'ai dit ci-dessus, & le dirai ci-dessous, il ne sera jamais ataqué de gayeté de cœur 1, les hommes craignant toujours de s'embarquer dans les entreprises dificiles 2. Or il ne fait jamais

1. C'est pour cela que Tacite reprend Bardanés de s'être embarassé au Siége d'une Ville forte, & pourvüe de toutes sortes de munitions. Où il entra, dit-il, plus de passion de se vanger, que de prudence. *Solis Seleucensibus Dominationem ejus abnuentibus, in quos, ut Patris sui quoque defectores, ira magis quàm ex usu præsenti accensus, implicatur obsidione Urbis validæ, Muroque & Commeatibus firmatæ.* (Ann. XI.)

2. *Omnes, qui magnarum rerum consilia suscipiunt, æstimare debent, an quod inchoatur promptum effectu, aut certè non arduum sit.* (Hist. 2.) Ceux, qui font une grande entreprise, dit Tacite, doivent sérieusement examiner, si l'éxécution en sera aisée, ou dificile.

ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à roüet, il trouveroit des habits d'ordonnance, des fusils avec de bayonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bâtaille, & surtout l'art de faire subsister des troupes, aussi nécessaire que celui de battre l'ennemi. Mais que ne diroit pas Machiavel lui-même, s'il pouvoit voir la nouvelle forme du Corps politique de l'Europe, tant de grands Princes qui figurent à présent dans le monde, qui n'y étoient pour rien alors, la puissance des Rois solidement établie, la manière de négocier des Souverains, & cette balance qu'établit en Europe l'alliance de quelques Princes considérables pour s'opposer aux Ambitieux, & qui n'a pour but que le repos du monde?

Tou-

mais bon à ataquer un Prince, qui tient ſa place en état de ſe bien défendre, & qui n'eſt point haï du peuple. Les Villes d'Alemagne ſont treslibres; ont peu de Territoire, & n'obéiſſent qu'à leur mode à l'Empereur, qu'elles ne craignent point, ni pas-un autre voiſin puiſſant. Car comme elles ont toutes de fortes murailles, de grans foſſés, & autant d'artillerie qu'il leur en faut: & qu'il y a toujours dans leurs Magazins des proviſions de vivres & de bois pour un An, un chacun voit, que les ſiéges de ces Villes ſeroient longs & pénibles. Joint que pour nourrir le menu-peuple, ſans qu'il ſoit à charge au Public, elles ont toujours de quoi lui donner à travailler pour un an à ces ſortes d'ouvrages, qui ſont les Nerfs & le ſoutien de la Ville. Outre cela, elles tiennent la Diſcipline & les exercices Militaires en vigueur. Ainſi donc, un Prince, qui a une Ville forte, & qui n'y eſt pas haï, ne peut pas être aſſailli, & ceux qui l'ataqueroient, en ſortiroient à leur deshonneur, parceque

Toutes ces choſes ont produit un changement ſi général & ſi univerſel, qu'elles rendent la plûpart des maximes de Machiavel inappliquables à notre politique moderne; c'eſt ce que fait voir principalement ce Chapitre, je dois en rapporter quelques exemples. Machiavel ſuppoſe qu'un Prince, dont le Païs eſt étendu, qui avec cela a beaucoup d'argent & des troupes, peut ſe ſoutenir par ſes propres forces, ſans l'aſſiſtance d'aucun Allié, contre les ataques de ſes ennemis.

C'eſt ce que j'ôſe contredire. Je dis même plus, & j'avance qu'un Prince, quelque redouté qu'il ſoit, ne ſauroit lui ſeul réſiſter à des ennemis puiſſans, & qu'il lui faut néceſſairement le ſecours de quelques Alliés. Si le plus formidable, le plus puiſſant Prince de l'Europe, ſi Louïs XIV. fut

que les choſes du Monde ſont ſi ſujétes au changement, qu'il eſt presque impoſſible de tenir, un an durant, le ſiége devant une Place. Mais, me dira quelqu'un, ſi le peuple a ſes biens au dehors, & voit ſacager ſes Terres, il perdra patience, & l'amour propre, outre les incommodités d'un long ſiége, lui fera abandonner le Prince. Je répons, qu'un Prince puiſſant & courageux ſurmontera toujours ces dificultés, ſoit en faiſant eſperér au peuple, que le mal ne durera pas; ſoit en lui faiſant peur de la cruauté de l'ennemi, ou en s'aſſurant finement de ceux, qui lui paroitront trop rémuans. Ajoutés à cela, que comme d'ordinaire l'ennemi fait le dégât d'abord qu'il entre parceque c'eſt le tems, que les eſprits ſont boüillans, & mieux réſolus à la défenſe: le Prince en doit tenir plus ferme: Vu qu'aprés que la premiere chaleur eſt paſſée, ſes ſujets conſiderant, que tout le mal eſt déja fait, & qu'il n'y a plus de reméde, ils s'uniſſent d'autant plus étroitement avec lui, qu'ils ſe le croient plus fût ſur le point de ſuccomber dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne,&que faute d'Alliances il ne put preſque plus réſiſter à la Ligue de tant de Rois & de Princes, prête à l'accabler; à plus forte raiſon tout Souverain qui lui eſt inferieur, ne peut-il, ſans hazarder beaucoup,demeurer iſolé & privé de fortes Alliances.

On dit, & cela ſe repete ſans beaucoup de réflexions, que les Traités ſont inutiles, puiſqu'on n'en remplit preſque jamais tous les points, & qu'on n'eſt pas plus ſcrupuleux dans notre ſiécle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui penſent ainſi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, & même très récens, dePrinces qui n'ont pas rempli exactement leurs engagemens; mais cependant il eſt toujours très

plus obligé, étant pour l'amour de lui, que leurs Terres ont été sacagées. Car c'est la coutume des hommes d'aimer autant pour le bien qu'ils font, que pour celui, qu'ils reçoivent. Tout cela bien considéré, il ne sera pas dificile à un Prince prudent de résoudre la Bourgeoisie à soutenir un long siége, pourvu que la Ville ait de quoi vivre, & de quoi se defendre. 3.

3. Conforme à ce que Tacite dit, qu'Agricola renouvelloit tous les ans les garnisons & les Munitions des Places, afin qu'elles pussent soutenir un long Siége. (In Agricola.)

très avantageux de faire des Traités. Les Alliés que vous vous faites, seront autant d'ennemis que vous aurez de moins, & s'ils ne vous sont d'aucun secours, vous les réduirez à observer au moins quelque tems la neutralité.

Machiavel parle ensuite de *Princhipini*, de ces Souverains en mignature, qui, naiant que de petits Etats, ne peuvent mettre d'armée en campagne. L'Auteur appuie beaucoup sur ce qu'ils doivent fortifier leur Capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en tems de guerre. Les Princes dont parle Machiavel, ne sont proprement que des Hermaphrodites de Souverain & de Particulier; ils ne jouënt le rôle de Souverain que sur un trop petit théatre. S'ils ne sont entourés que de Princes aussi foibles qu'eux, ils ont raison de fortifier leurs petites places; deux bastions, & deux cens soldats sont pour eux & pour leurs Voisins, ce que sont de vraies forteresses & cent mille hommes pour des grands Rois.

Mais si ces Seigneurs sont dans la situation où étoient les Barons de France ou d'Angleterre, si ce sont des Seigneurs de l'Empire, je crois que des troupes & des forteresses peuvent les ruiner, & ne peu-

peuvent les agrandir. Le faste de la Souveraineté est dangereux quand le pouvoir de la Souveraineté manque : on ruine souvent sa Maison pour en soutenir trop la grandeur ; plus dun Prince apanagé en a fait la triste expérience. Avoir une espéce d'armée quand on ne doit avoir qu'une foible garde, entretenir un garde, quand on doit s'en tenir à des domestiques, ce n'est point là de l'ambition, ce n'est que de la vanité, & cette vanité conduit bientôt à l'indigence.

Pourquoi auroient-ils des places ? Ils ne sont pas dans le cas de pouvoir être assiégés par leurs semblables, puisque des Voisins, plus puissans qu'eux, se mêlent d'abord de leurs démêlés & leur offrent une Médiation qu'il ne dêpend pas d'eux de refuser ; ainsi, au lieu de sang répandu, deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur serviroient leurs forteresses ? Quand même elles seroient en état de soutenir un siége de la longueur de celui de Troïe, contre leurs petits ennemis, elles n'en soutiendroient pas un, comme celui de Jerico, devant les armées dun Monarque puissant. Si d'ailleurs de grandes guerres se font dans le voisinage, il ne dépend point d'eux de rester neutres ; ou ils sont totalement ruinés. Et s'ils embrassent le parti d'une des Puissances belligérantes, leur Capitale devient la place de guerre de ce Prince.

L'idée que Machiavel nous donne des Villes Impériales d'Allemagne, est toute différente de ce qu'elles sont à présent. Un petard suffiroit, & au défaut de cela, un Mandement de l'Empereur, pour le rendre maître de ces Villes. Elles sont toutes mal

for-

fortifiées, la plûpart avec d'anciennes murailles, flanquées en quelques endroits par de grosses tours, & entourées de fossés, que des terres écroulées ont presque entiérement refermés. Elles ont peu de troupes, & celles qu'elles entretiennent, sont mal disciplinées; leurs Officiers sont pour la plûpart des Vieillards hors d'état de servir. Quelques-unes des Villes Impériales ont une assez bonne artillerie; mais cela ne suffiroit point pour s'opposer à l'Empereur, qui a coutume de leur faire sentir assez souvent leur foiblesse. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des forteresses, est uniquement l'affaire des grands Princes, & ceux qui veulent les imiter sans en avoir la puissance, ressemblent à celui qui contrefaisoit le bruit du tonnerre, & se croioit Jupiter.

CHAPITRE XI.

Des Etats Ecclésiastiques.

Il ne me reste plus à parler, que des Principautés Ecclésiastiques, qui sont dificiles à aquerir, mais faciles à conserver, parcequ'elles sont apuiées sur de vieilles Coutumes de Religion, qui sont toutes si puissantes, que de quelque maniére qu'on se gouverne, l'on s'y maintient toujours. Il n'y a que ces Princes, qui ont un Etat, & qui ne le défendent point; qui ont des sujets, &

Je ne vois guères dans l'Antiquité de Prêtres devenus Souverains. Il me semble que de tous les peuples dont il nous est resté quelque faible connoissance, il n'y a que les Juifs qui aient eu une suite de Pontifes despotiques; mais par-tout ailleurs il paraît que les Chefs de la Religion ne se

& qui ne les gouvernent point. Il n'y a qu'eux, qui ne sont point dépoüillés de leurs Etats, quoiqu'ils les laissent sans défense, & qui ont des sujets, qui n'ont ni la pensée, ni le pouvoir de s'aliéner d'eux. Ce sont donc là les seules Principautés assurées & hureuses. Mais comme elles sont régies & soutenües par des Causes supérieures, où l'esprit humain ne sauroit ateindre, ce seroit présomption & témérité à moi d'en discourir. Néanmoins, si quelqu'un me demande, d'où vient que l'Eglise est devenüe si puissante dans le Temporel, qu'un Roi de France en tremble aujourd'hui, & qu'elle l'a pu chasser de l'Italie, & ruiner les Venitiens: au lieu qu'avant le Pontificat d'Aléxandre, non seulement les Potentats d'Italie, mais même les moindres Barons & Seigneurs Italiens la craignoient peu à l'égard du Temporel; il ne me paroit pas inutile de le remémorer en partie, bien que cela soit asses connu. Avant que Charles, Roi de France, passât en Italie, céte Province étoit sous l'Empire

se mêloient que de leurs fonctions. Ils sacrifioient, ils recevoient un salaire, ils avoient des prérogatives; mais ils instruisoient rarement, & ne gouvernoient jamais: & c'est, je crois, parce qu'ils n'avoient ni dogmes qui peuvent diviser les peuples, ni autorité dont on peut abuser, qu'il n'y eut jamais chez les Anciens de guerre de Religion.

Lorsque l'Europe dans la décadence de l'Empire Romain fut une Anarchie de Barbares, tout fut divisé en mille petites Souverainetés; beaucoup d'Evéques se firent Princes, & ce fut l'Evêque de Rome qui donna l'exemple. Il semble que sous ces Gouvernemens Ecclésiastiques les peuples dussent vivre assez heureux; car des Princes électifs, dont les Etats sont très bornés, tels que ceux des Ecclésiastiques, doivent ménager leurs

Su-

pire du Pape, des Venitiens, du Roi de Naples, du Duc de Milan, & des Florentins. Ces Potentats avoient deux principaux soucis, l'un d'empêcher, que les Armes Etrangéres n'entrassent en Italie; l'autre, que pas un d'eux ne s'agrandit davantage. Ceux, de qui l'on prenoit le plus d'ombrage, étoient le Pape & les Venitiens. Pour contenir ceux-ci, il faloit une ligue de tous les autres, comme l'on avoit fait pour la défense de Ferrare. Pour humilier le Pape, l'on se servoit des Barons Romains, qui étant partagés en deux factions, les Ursins & les Colonnes, avoient toujours les Armes à la main, pour vanger leurs querèles, jusque sous les yeux du Pape. Ce qui énervoit le Pontificat. Et bien qu'il vinst quelquefois un Pape courageux, tel que fut Sixte IV. si est-ce qu'il ne pouvoit jamais se tirer d'embaras, à cause de la courte durée du Pontificat. Car une dixaine d'années, que vivoit un Pape, suffisoit à peine, pour abaisser l'une des factions. Et si, (*) par exem-

(*) *Ou, & s'il arivoit, qu'un Pape*

Sujets, si non par Religion, au moins par politique.

Il est certain cependant qu'aucun Païs ne fourmille plus de Mandians que ceux des Ecclésiastiques. C'est-là qu'on peut voir un tableau de toutes les misères humaines, non pas de ces Pauvres que la liberalité & les aumônes des Souverains y attirent, de ces Insectes qui s'attachent aux Riches & qui rampent à la suite de l'opulence; mais de ces Faméliques, privés du nécessaire & des moïens de se le procurer. On diroit que les peuples de ces Païs vivent sous les Loix de Sparte qui défendoient l'or & l'argent; il n'y a guères que leurs Souverains exceptés de la Loi.

La raison génerale en est, que parvenus tard au Gouvernement, aiant peu d'années à joüir, & des héritiers à enrichir, ils ont rarement la volonté,

exemple, celle des Colonnes étoit preſque éteinte ſous un Pape, elle reſuſcitoit ſous un autre, qui en vouloit aux Urſins. Et cela faiſoit, que les forces temporelles du Pape étoient mépriſées en Italie. Il vint enfin un Aléxandre VI. qui montra mieux, que tous ſes Prédéceſſeurs ce qu'un Pape eſt capable de faire avec de l'argent & des Armes. Témoin tout ce que j'ai dit, qu'il fit par le moien du Duc de Valentinois, & des François. Et quoique ſon intention ne fût pas d'agrandir l'egliſe, mais ſon fils, néanmoins, aprés ſa mort, & celle de ce Duc, Elle profita de toutes leurs aquiſitions. Jules, Succeſſeur d'Aléxandre, trouvant l'Etat Eccléſiaſtique acru de toute la Romagne, les factions des Barons Romains éteintes par les riguers de ſon Prédéceſſeur, & avec cela, un chemin ouvert aux moiens de téſauriſer (de quoi nul Pape ne s'étoit encore aviſé avant Aléxandre) non ſeu-

Pape eût preſque éteint les Colonnes, un autre reſuſcitoit en perſecutant les Urſins.

té, & jamais le tems d'exécuter des entrepriſes longues & utiles. Les grands établiſſemens, le Commerce, tout ce qui exige des commencemens lents & penibles, ne ſont point faits pour eux; ils ſe regardent comme des Paſſagers reçus dans une maiſon d'emprunt. Leur Trône leur eſt étranger, ils ne l'ont point reçu de leurs Peres, ils ne le laiſſent point à leur Poſtérité. Ils ne peuvent avoir ni les ſentimens d'un Roi, Pere de famille, qui travaille pour les ſiens, ni d'un Républicain qui immole tout à ſa Patrie; ou ſi quelqu'un d'eux penſe en Pere du peuple, il meurt avant de fertiliſer le champ que ſes prédéceſſeurs ont laiſſé couvrir de ronces & d'épines.

Voilà pourquoi on a murmuré long-tems contre quelques Souverains Eccléſiaſtiques, qui engrais-

ſeulement il ſuivit ces traces, mais enchériſſant même par deſſus, il ſe mit en tête d'aquérir Bologne, de ruiner les Vénitiens, & de chaſſer les François de l'Italie. Ce qui lui réüſſit avec d'autant plus de gloire, qu'il fit tout cela, pour agrandir l'Egliſe, & non pour avançer les ſiens. Il laiſſa les Urſins & les Colonnes au même état qu'il les trouva, & bien qu'il y eût quelque ſujet d'altération entre eux, néanmoins deux choſes les retinrent dans le devoir, l'une la grandeur de l'Egliſe, qui les abaiſſoit, l'autre de n'avoir point de Cardinaux de leur Maiſon *. D'où ſont venües toutes leurs diſſenſions & queréles, qui ne ceſſeront jamais, tant qu'elles auront des Cardinaux, dautant que ces ſujets fomentent au dedans & au dehors des queréles, que les Seigneurs de l'une & de l'autre faction ſont contraints d'épouſer. De ſorte que graiſſoient de la ſubſtance des peuples leurs maîtreſſes, leurs neveux, ou leurs bâtards.

L'hiſtoire des Chefs de l'Egliſe ne devroit fournir que des monumens de vertu. On ſait ce qu'on y trouve, on ſait combien ce qui devroit être ſi pur, a été quelquefois corrompu.

Ceux qui refléchiſſent peu, s'étonnent que les peuples aient ſouffert avec tant de patience l'oppreſſion de cette eſpéce de Souverains; qu'ils aient enduré d'un front proſterné à l'Autel, ce qu'ils ne ſouffriroient point d'un front couronné de lauriers.

Machiavel attribuera cette docilité du peuple à la grande habileté de ſes Maîtres qui étoient à la fois ſages & méchans; pour moi, je penſe que la Religion a beaucoup contribué à retenir les peu-

* *Les Urſins & les Colonnes furent encore abaiſſés par la création, que Sixte V. fit de pluſieurs Ducs & Princes, qui étant devenus leurs égaux, par ce nouveau titre, devinrent auſſi leurs ennemis par la pretenſion de la preſſéance.*

que la discorde, qui est entre les Barons, vient de l'ambition des Prélats. Ainsi, Léon X. a trouvé le Pontificat à un tres-haut degré de puissance : Et il y a lieu d'espérer, que comme Aléxandre & Jules l'ont agrandi par les Armes, il le rendra encore plus grand, & plus vénérable par sa bonté, & par mille autres aonnes qualités, dont il est doüe.

peuples sous le joug. Un mauvais Pape étoit haï, mais son caractére étoit révéré; le respect, attaché à sa place, alloit jusques à sa personne? Il est venu cent fois dans l'esprit des nouveaux Romains de changer de Maître; mais il portoit entre ses mains une arme sacrée qui les arrêtoit. On s'est révolté quelquefois contre les Papes; mais il n'y a jamais eu dans Rome, soumise à la Tiare, la centiéme partie des révolutions de Rome Païenne; tant les mœurs des hommes peuvent changer!

L'Auteur remarque ce qui contribua le plus à l'élevation du St. Siége. Il en attribue la raison principale à l'habile conduite d'Alexandre VI. de ce Pontife qui poussoit la cruauté & l'ambition à un excès énorme, & qui ne connoissoit de justice que son interêt.

Or, s'il est vrai qu'un des plus méchans hommes qui ait jamais porté la Tiare, soit celui qui ait le plus affermi la puissance Papale, que doit-on naturellement en conclure?

L'éloge de Léon X. fait la conclusion de ce Chapitre. Il avoit des talens, mais je ne sais s'il avoit des vertus; ses débauches, son irréligion, sa mauvaise foi, ses caprices sont assez connus. Machiavel ne le loüe pas précisément par ces qualités-là; mais il lui fait sa cour, & de tels Princes méritoient de tels Courtisans.

Ma-

Machiavel loüe Léon X. & refuse des éloges à Louïs XII. le Pere de son peuple.

CHAPITRE XII.

Des Milices.

Aiant traité un détail de toutes les sortes de Principautés, & montré les moiens, par où plusieurs les ont acquises & conservées; &, à peu près, les dificultés qu'il y a à les aquérir, ou à s'y maintenir. Il ne me reste plus, qu'à discourir en général de ce qui concerne l'ofensive, ou la defensive. Nous avons dit, que le Prince a besoin de jeter de bons fondemens, autrement, qu'il faut, qu'il périsse. Les principaux fondemens, qu'aient les Etats nouveaux, anciens, ou mixtes, sont les bonnes Loix, & les bonnes Armes. 1 Or comme les bonnes Loix ne peuvent rien, où il n'y a pas de bonnes Armes: & qu'où il y a de bonnes

1. *Imperatoriam Majestatem*, dit Justinien dans la Préface de ses Instituts, *non solùm armis decoratam, sed etiam legibus oportet esse armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis recte possit gubernari.*

Tout est varié dans l'Univers; les tempéramens des hommes sont différens, & la Nature établit la même variété, si j'ôse m'exprimer ainsi, dans les tempéramens des Etats. J'entends en général par le tempérament d'un Etat, sa situation, son étendue, le nombre, le génie de ses peuples, son commerce, ses coutumes, ses loix, son fort, son foible, ses richesses & ses ressources. Cette différence de Gouvernement est très sensible; elle est infinie, lorsqu'on veut descendre jusques dans les détails: & de même que les Médecins ne possédent aucun secret qui convienne à toutes les maladies & à toutes les complexions, de

nes Armes, il faut qu'il y ait de bonnes Loix, je ne parlerai que des Armes. Je dis donc, que les Armes, avec les quelles un Prince défend son Etat, sont Propres, ou Mercenaires. Auxiliaires, ou Mixtes. Les Mercenaires & les Auxiliaires sont inutiles & dangereuses: & le Prince, qui fera fond sur les Soldats Mercenaires, ne sera jamais en sûreté, dautant qu'ils sont désunis, ambitieux, & sans Discipline, infidéles, braves parmi les amis, lâches parmi les ennemis, & qu'ils n'ont ni crainte de Dieu, ni bonne foi envers les hommes. Si bien que la ruine ne se diffère, qu'autant que se diffère l'assaut. Ils te depoüillent durant la Paix; au lieu que les ennemis ne le font que durant la Guerre. Car ils n'ont point d'autre Amour, ni d'autre motif, que les lie à ton service, que leur paie, qui d'ailleurs n'est pas sufisante, pour leur donner envie de mourir pour toi. Ils veulent bien être tes soldats, tant que tu ne fais point la Guerre: mais aussi tôt qu'elle vient, ils s'enfuient, ou veulent s'en aler.

de même les Politiques ne sauroient prescrire des régles générales dont l'application soit à l'usage de toutes les formes de Gouvernement. Cette réflexion me conduit à examiner le sentiment de Machiavel sur les troupes étrangéres & mercénaires. L'Auteur en rejette entiérement l'usage, s'appuiant sur des exemples, par lesquels il prétend que ces troupes ont été plus dangereuses que secourables aux Etats qui s'en sont servis.

Il est sûr, & l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un Etat sont les nationales. On pourroit appuier ce sentiment par les exemples de la valeureuse résistance de Léonidas aux Termopilles, & surtout par ces progrès étonnans de l'Empire Romain & des Arabes.

Cette

ner. Et je n'aurois pas de peine à prouver cela, puisque la ruine de l'Italie ne vient aujourd'hui, que de s'être reposée si long-tems sur les soldats Mercenaires, qui d'abord ont fait quelque progrés, (*) & sembloient entre eux être de braves gens; mais qui ont montré ce qu'ils sont, quand les Etrangers ont paru. En sorte que Charles, Roi de France prit l'Italie avec de la Craie. (†) Et ceux, qui disoient, que nos péchés en étoient la cause, disoient vrai, bien que ce ne fussent pas les péchés qu'ils croioient, mais ceux que j'ai racontés (‡), c'est-à-dire, l'ambition & la cupidité des Princes, qui aussi en ont porté la peine. 2 Mais, pour ren-

(*) Ou, *firent quelque progrés &c. mais qui montrerent ce qu'ils étoient, quand les Etrangers parurent.*

(†) *Mot d'Alexandre VI. qui comparoit Charles à un Maréchal des Logis, qui passe par tout, & ne reste nulle-part.*

(‡) *Au Chapitre 3.*

2. Guichardin (au Livre 1. de son Histoire d'Italie) dit, que Pierre de Medicis disant à Louis Sforce, ce,

Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les Païs, assez riches d'habitans pour qu'ils puissent fournir un nombre suffisant de soldats. Je suis persuadé, comme l'Auteur, qu'un Etat est mal servi par des Mercénaires, & que les Compatriotes sentent redoubler leur courage par les liens qui les attachent.

Il est principalement dangereux de laisser languir dans l'inaction ses Sujets, dans les tems que les fatigues de la guerre & les combats aguérissent ses Voisins.

On a remarqué plus d'une fois que les Etats qui sortoient des guerres civiles, ont été très supérieurs à leurs ennemis; car tout est soldat dans une guerre civile. Le génie s'y distingue indépendamment de la faveur, & quiconque mérite de joüer un rôle, & le

 veut,

rentrer dans mon ſujet. Les Capitaines Mercenaires ſont d'excellens hommes, ou non.

ce, Duc de Milan, qu'il avoit été au devant de lui, mais en vain, parceque Louis avoit manqué le droit chemin; Le Duc lui répondit en ces termes, *il eſt vrai qu'un de nous deux a manqué le chemin, mais c'eſt peut-être vous.* Pour lui reprocher obliquement de s'être engagé ſi mal à propos avec la France. Mais, la ſuite a bien montré, ajoute Guichardin, qu'ils avoient tous deux manqué leur chemin, & principalement le Duc, qui ſe piquoit d'être le Guide de tous les autres, par ſon habileté & par ſa prudence. A raiſon de quoi ſes flateurs n'avoient pas honte de dire, ni lui de leur entendre dire, qu'il n'y avoit que Jeſus-Chriſt au Ciel, & Louis le More au Monde, qui ſuſſent où ſe termineroit la Guerre de France. (Nardi au livre 3me. de ſon Hiſtoire de Florence.) Où il ajoute, que ce Duc raillant un jour avec un Gentilhomme Florentin, & lui montrant un grand Tableau de l'Italie, où étoit repréſenté un More, qui ſembloit en chaſſer, avec un balai à la main, beaucoup de Coqs & de petits pouſſins de toutes les ſortes, il lui demanda, *que dites vous ce deſſein? Que vôtre More, voulant balaier & nétoier l'Italie, ſe remplit lui même de pouſſiére & d'ordure*, répondit le Florentin. Par où il lui prédiſoit ce qui lui ariva bientôt aprés.

veut, en vient à bout. Il ſe forme des hommes en tout genre, & ces hommes raniment la Nation; triſte, mais ſûre manière de s'aguerrir! Un Roi ſage entretient autrement l'eſprit guerrier de ſon peuple, tantôt en ſecourant ſes Alliés, tantôt par des marches & des revûes fréquentes.

Ce n'eſt que dans un Etat menacé & preſque dépeuplé, qu'on doit abſolument prendre à ſa ſolde des troupes étrangères.

On trouve alors des expédiens qui corrigent ce qu'il y a de vicieux dans cette eſpéce de Milice; on mêle ſoigneuſement les Etrangers avec les Nationaux pour les empêcher de faire bande à part; on les façonne à la même diſcipline; on leur inſpire peu à peu la même fidélité; l'on porte ſa principale attention ſur ce que

non. Si ce ſont de braves-gens, tu ne ſaurois t'y fier. Car ils tendent toujours à leur propre grandeur, ſoit en t'oprimant, toi, qui es leur Maître; ou en oprimant les autres contre ton intention. S'ils ne le ſont pas, d'ordinaire ils perdent tes afaires. Et ſi l'on me répond, que tout autre Capitaine, qui aura les armes à la main, fera de même, je répliquerai, que c'eſt un Prince, ou une République, qui a à prendre les Armes. Le Prince doit faire lui même la charge de Capitaine. La République la doit donner à quelqu'un de ſes Citoiens. Et s'il arive, que celui-là n'y ſoit pas propre, elle le doit changer: & s'il eſt bon pour cet emploi, le tenir ſi dépendant, qu'il ne puiſſe contrevenir aux Loix. Et l'expérience montre, que les Princes tout ſeuls, & les Républiques armées font de grans progrés, & que la Milice Mercenaire ne fait jamais que du domage. Joint qu'une République, armée de ſes propres Armes, ſe garantit mieux de l'opresſion de ſon Citoien, que ne fait une, qui ſe ſert d'Armes

que le nombre d'Etrangers n'approche pas du nombre des Nationaux. Il y a un Roi du Nord, dont l'armée eſt compoſée de cette ſorte de mixtes, & qui n'en eſt pas moins puiſſant, ni moins formidable.

La plûpart des troupes Européannes ſont composées de Nationaux & de Mercénaires. Ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moïennant une certaine taxe qu'ils païent pour l'entretien des troupes qui doivent es défendre, ne vont plus à la guerre. Les ſoldats ne ſont composés que de la plus vile partie du peuple, de Fainéans qui aiment mieux l'oiſiveté que le travail de Débauchés qui cherchent la licence & l'impunité dans les troupes, de jeunes Ecervelés indociles à leurs Parens, qui s'enrôlent par légéreté. Tous

 ceux-

mes étrangéres. Rome & Sparte se sont maintenües libres plusieurs siécles avec leurs Armes: & les Suisses, avec les leurs, sont aujourd'hui trés-libres. Pour éxemples de l'Ancienne Milice Mercenaire nous avons les Cartaginois, qui, quoiqu'ils eussent leurs propres Citoiens pour Capitaines, faillirent d'être oprimés des Armes Mercenaires, au sortir de la premiére Guerre qu'ils eurent contre les Romains. Filippe de Macédoine, devenu Capitaine des Thébains, aprés la mort d'Epaminondas, leur ôta la liberté, aprés qu'il eut vaincu leurs ennemis. Sforce abandonna tout-à coup Jeanne II. Reine de Naples, qu'il servoit. Ce qui la contraignit de se jeter entre le bras du Roi d'Aragon, * pour sauver son Etat. François Sforce, son fils, aiant batu les Vénitiens à Caravas, s'unit avec eux, pour oprimer les Milanois, qui l'avoient fait leur Capitaine, aprés la mort de leur Duc Filippe. Et si l'on me dit, que ceux-là ont aussi peu d'inclination & d'attachement pour leur Maître, que les Etrangers.

Que ces troupes sont différentes des Romains qui conquirent le Monde! Ces désertions, si fréquentes de nos jours dans toutes les armées, étoient quelque chose d'inconnu chez les Romains. Ces hommes, qui combattoient pour leurs familles, pour leurs Penates, pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne pensoient pas à trahir tant d'intérêts à la fois par une lâche désertion. Ce qui fait la sûreté des grands Princes de l'Europe c'est que leurs troupes sont à peu près toutes semblables, & qu'ils n'ont de ce côté aucuns avantages les uns sur les autres. Il n'y a que les troupes Suédoises, qui sont bourgeois, paisans & soldats en même tems; mais lors-

* *Alfonse qu'elle adopta, & puis rejeta pour adopter Louis d'Anjou.*

que les Vénitiens & les Florentins n'ont acru leur Empire que par céte Milice, & que leurs Capitaines ne sont pourtant jamais devenus leurs Princes, mais au contraire les ont bien défendus: Je répons, que les Florentins ont eu beaucoup de bonheur, dautant que de divers Capitaines, de qui ils avoient à craindre, les uns n'ont point vaincu, les autres ont rencontré des obstacles, ou ont porté leur Ambition ailleurs. Jean d'Acut * fut celui, qui ne vainquit point, & de qui par conséquent on ne pût pas reconnoitre la fidélite. Mais un chacun m'avoüera, que, s'il eût vaincu, les Florentins restoient à sa discretion. Sforce eut toujours les Braces à dos, & ils se servoient réciproquement de surveillans. Son fils tourna son ambition contre la Lombardie †, Brace contre l'Etat Ecléfiastique ‡ & le Roiaume

Capitaine Anglois, qui commandoit quatre mille Anglois au secours des Gibelins de la Toscane. Mach. liv. I. de son Histoire.

† *Et devint Duc de Milan.*

‡ *Où il s'empara de Pérouse, & de Montone.*

qu'ils vont à la guerre, presque personne ne reste dans l'intérieur du Païs pour labourer la terre: ainsi, ils ne peuvent rien à la longue, sans se ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voilà pour les Mercénaires. Quant à la manière dont un grand Prince doit faire la guerre, je me range entiérement du sentiment de Machiavel.

Effectivement un grand Prince doit prendre sur lui la conduite de ses troupes. Son armée est sa résidence; son intérêt, son devoir, sa gloire, tout l'y engage. Comme il est Chef de la Justice distributive, il est également défenseur de ses peuples; c'est un des objets les plus importans de son ministère, il ne doit par cette raison le confier qu'à lui-même.

Sa présence met fin d'ailleurs à la mesintelligence

me de Naples *. Mais venons à ce que nous avons vu de nos jours. Les Florentins ont pris pour Capitaine Paul Vitelli, personage tres-prudent, & qui d'une fortune privée, étoit venu à une tres-haute réputation. S'il eût pris Pise, il faloit que les Florentins lui obeissent. Car ils étoient perdus, s'il fût passé au service de leurs ennemis. Si l'on considére les progrés des Vénitiens, on verra qu'ils ont fait des merveilles, lors qu'ils ont fait eux-mêmes la guerre, je veux dire, lors qu'ils se sont contentés de combatre en Mer: & qu'ils n'ont perdu leur valeur, que depuis qu'ils ont commencé de combatre par Terre, & de prendre les Coutumes & les Mœurs Italiennes. Dans les commencemens de leur établissement en Terre-Ferme, ils n'avoient pas lieu de craindre beaucoup leurs Capitaines, parce qu'ils n'y possédoient pas un grand Etat, & que d'ailleurs ils étoient encore dans une haute réputation. Mais ils s'aper-

* *Contre la Reine Jeanne II.*

gence des Généraux, si funeste aux armées, & si préjudicable aux intérêts du Maître; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magazins, les munitions & les provisions de guerre, sans lesquelles un César, à la tête de cent mille combattans, ne fera jamais rien. Comme c'est le Prince qui fait livrer les batailles, il semble que ce seroit aussi à lui d'en diriger l'exécution, & de communiquer par sa présence l'esprit de valeur & d'assûrance à ses troupes; il n'est à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais, dira-t-on, tout le monde n'est pas né soldat, & beaucoup de Princes n'ont ni l'esprit, ni l'expérience, ni le courage nécessaire pour commander une armée. Cela est vrai, je l'avoüe; mais ne se trouve-t-il pas toujours des Généraux enten-

perçurent de leur faute, quand ils se furent étendus, & qu'ils eurent batu le Duc de Milan, sous la conduite de Carmignole. Car voiant d'un côté, que c'étoit un très-brave homme, & de l'autre, qu'il commençoit d'aler lentement, pour faire durer la Guerre (*), ils jugérent bien, qu'ils ne devoient plus s'atendre à vaincre, puis que ce Général ne le vouloit pas: comme aussi, qu'ils ne le pouvoient pas licentier sans perdre ce qu'il leur avoit aquis. Ainsi, pour s'en assurer ils furent contraints de lui ôter la vie. Ils eurent depuis pour Capitaine Bartelemi Coléoné *, Robert de Saint-Severin, le Comte de Pétillane, & d'autres, de qui ils n'avoient pas à craindre les victoires, mais les pertes, ainsi qu'il leur ariva depuis à Vaïla, où ils perdirent, dans une Bataille, tout ce qu'ils avoient aquis avec tant de peines en 800 ans. Parceque ces sortes de gens ne font que de foibles & de lentes

(*) *Ou. qu'il vouloit faire durer &c.*

* *Bergamasque.*

tendus dans une armée? Le Prince n'a qu'à suivre leurs conseils, la guerre s'en fera toujours mieux que lorsque le Général est sous la tutelle du Ministère, qui, n'étant point à l'armée, est hors de portée de juger des choses, & qui met souvent le plus habile Général hors d'état de donner des marques de sa capacité. Je finirai ce Chapitre, après avoir relevé une phrase de Machiavel, qui m'a paru très singulière. *Les Vénitiens*, dit-il, *se défiant du Duc de Carmagnole qui commandoit leurs troupes, furent obligés de le faire sortir de ce Monde.* Je n'entends point, je l'avoüe, ce que c'est que d'être *obligé de faire sortir quelqu'un de ce Monde*, à moins que ce ne soit l'empoisonner, l'assassiner. C'est ainsi que le Docteur du crime croit rendre innocentes les actions les plus noires & les

lentes aquiſitions, mais de prontes & prodigieuſes pertes. Or puiſque ces exemples m'ont mis en train de parler de l'Italie, qui ſe ſert depuis longtems d'Armes Mercenaires, il eſt bon de remonter juſqu'à l'origine de ces Armes, & d'en voir le progrés. Il eſt à ſavoir qu'auſſi tôt que l'Empire eut commencé de n'avoir plus de pouvoir en Italie, & le Pontificat d'y être en plus grande réputation, l'Italie ſe diviſa en pluſieurs Etats. La pluſpart des grandes Villes prirent les Armes contre la Nobleſſe, qui, apuiée de la faveur de l'Empereur, les tenoit dans la ſervitude: Et le Pape les ſeconda, pour devenir puiſſant dans le Temporel. Quelques autres tombérent ſous la domination de leurs Citoiens (*). Par où l'Italie devint preſque toute ſujette de l'Egliſe, & de quelques Républiques. Si bien que les uns étant des Ecléſiaſtiques, & les autres des Bourgeois, qui ne ſavoient pas manier les Armes, ils commencérent de ſe ſervir des Etrangers. Le premier, qui mit céte Milice en crédit, fut un Albéric da Conio, Gentil homme de la Romagne *, de qui furent éleves Brace & Sforce. qui, en leur tems, furent les Arbitres de l'Italie. A ceux-ci ont ſuccédé tous les autres, qui ont commandé les Armes en Italie juſqu'à nos jours. Et tout ce qu'ils

les plus coupables, en adouciſſant les termes.

Les Grecs avoient coutume de ſe ſervir de périphraſes lorſqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas ſoutenir, ſans une ſecrete horreur, tout ce que le trépas a d'épouvantable, & Machiavel périphraſe les crimes, parce que ſon cœur, révolté contre ſon eſprit, ne ſauroit digérer toute crue l'exécrable morale qu'il enſeigne.

(*) *Ou, furent oprimées par leurs &c.*

* *Un Autre* da Conio, *que Machiavel apelle Louis, remit la Milice Italienne en credit, en instituant une Compagnie de Soldats Italiens, apellée* la Ligue de S. Georges. *Hiſt. liv. I.*

qu'ils y ont fait s'eſt terminé à la voir envahir par Charles VIII. ravager par Loüis XII. oprimer par Ferdinand, & insulter par les Suiſſes. L'ordre qu'ils tinrent, fut premiérement d'ôter la réputation à l'Infanterie, pour ſe metre eux-mêmes en crédit. Car n'aiant point d'Etats, & ne ſubſiſtant, que de leur induſtrie, ils ne pouvoient pas aquérir de l'autorité avec un petit nombre de Fantaſſins, ni auſſi en nourrir beaucoup. De ſorte qu'ils trouvoient mieux leur compte à la Cavalérie, dont un nombre médiocre les faiſoit vivre avec honneur. Et les choſes étoient réduites à ce point, que, dans une Armée de 20000. hommes, il y avoit à peine 2000. Fantaſſins. Outre cela, ils avoient trouvé le ſecrét de s'éxemter de toute fatigue, eux & leurs ſoldats, & de les guérir de toute peur, en introduiſant l'Uſage de ne point tuer dans les eſcarmouches, mais ſeulement de faire des priſonniers, & de les renvoier ſans rançon. Ils ne tiroient point la nuit ſur les Terres, ni pareillement les habitans de ces Terres ſur leurs tentes. Ils ne faiſoient point de retranchemens dans leur Camp (*). Ils ne campoient jamais l'hiver. Diſcipline inventée, pour éviter, comme j'ai dit, & le travail & les dangers, & qui rendit l'Italie eſclave & mépriſable.

(*) *On, ils ne ſavoient ce que c'étoit de Cloture de Camp, ni de fortification.*

CHAPITRE XIII.

Des Troupes auxiliaires.

LEs autres Armes inutiles ſont les Auxiliaires, c'eſt-à-dire, celles, que tu apelles, pour te ſecourir, & te defendre, comme fit, il y a quelques années, le Pape Jules II. qui aiant fait une mal-

Machiavel pouſſe l'hyperbole à un point extrême, en ſoutenant qu'un Prince prudent aimeroit mieux périr avec ſes propres trou-

malheureuſe experience des Armes Mercenaires dans l'Entrepriſe de Ferrare, en emploia d'Auxiliaires, que Ferdinand, Roi d'Eſpagne, lui envoia. Céte Milice peut être utile à celui qui l'envoie, mais elle eſt toujours pernicieuſe à celui, qui s'en ſert 1. Car ſi elle a du pire, tu reſtes défait, & ſi elle a l'avantage, tu deviens ſon priſonnier. Les Anciennes Hiſtoires ſont pleines de ces éxemples. Mais je veux m'arêter à celui de Jules II. qui voulant avoir Ferrare, ne pouvoit faire pis, que de ſe métre entre les mains d'un Etranger. Mais ſa bonne Fortune fit naitre un Accident, qui fut cauſe, qu'il ne porta pas la peine de ſon mauvais choix. C'eſt que ſes Troupes Auxiliaires aiant été défaites à Ravenne, vinrent les Suiſſes, qui, par un bonheur, au quel ni lui, ni les ſiens ne s'atendoient pas, mirent en fuite les Vainqueurs. De ſorte qu'il ne reſta priſonnier, ni de ſes ennemis, parcequ'ils s'étoient enfuis; ni de ſes ſoldats troupes, que de vaincre avec des ſecours étrangers.

Je penſe qu'un homme en danger de ſe noïer, ne prêteroit pas l'oreille aux diſcours de ceux qui lui diroient qu'il ſeroit indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, & qu'il devroit plûtôt périr que d'embraſſer la corde qu'on lui tend pour le ſauver.

En approfondiſſant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'eſt qu'une jalouſie traveſtie qu'il s'efforce d'inſpirer aux Princes. Il veut qu'ils ſe défient de leurs Sujets, à plus forte raiſon de leurs Généraux, & des troupes auxiliaires. Cette défiance a été ſouvent bien funeſte, & plus d'un Prince a perdu des batailles pour n'en avoir pas voulu partager la gloire

1. *Ambiguus Auxiliorum animus*, dit Tacite (Hiſt. 4.)

dats Auxiliaires, dautant qu'ils n'avoient vaincu, que par les Armes d'autrui. Les Florentins, étant entiérement ſans Armes, apellérent dix mille François à leur ſervice, pour réduire la Ville de Piſe. Faute, qui leur atira plus de maux, qu'il ne leur étoit jamais arivé. L'Empereur de Conſtantinople, pour s'opoſer à ſes Voiſins, fit entrer en Gréce dix mille Turcs, qui n'en voulurent pas ſortir la Guerre finie *. Par où commença la ſervitude de la Gréce ſous les Infidéles. Celui donc, qui a réſolu de ne jamais vaincre, n'a qu'à ſe ſervir de ſes Armes, qui ſont bien plus dangereuſes que les Mercenaires, comme étant toutes unies, & toutes ſous l'obéiſſance d'un autre que toi: au lieu qu'il faut plus de tems, & plus de précautions aux Troupes Mercenaires, pour l'ofenſer, aprés qu'elles ne ſont pas un Corps, & que c'eſt toi, qui les a levées, & qui les

* *Andronic Paleologue fut contraint de laiſſer Trebiſonde aux Turcs, qu'il avoit apellés à la défenſe de Conſtantinople.*

gloire avec des Alliés.

Un Prince ne doit pas ſans doute faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, & ſe mettre en état de donner autant de ſecours qu'il en reçoit. Voilà ce que dicte la prudence, *Mets-toi en état de ne craindre ni tes ennemis, ni tes amis;* mais quand on a fait un Traité, il faut y être fidèle. Tant que l'Empire, l'Angleterre & la Hollande ont été de concert contre Louïs XIV. tant que le Prince Eugene & Marlbouroug ont été bien unis, ils ont été vainqueurs. L'Angleterre a abandonné les Alliés, & Louïs XIV. s'eſt relévé dans l'inſtant. Les Puiſſances qui peuvent ſe paſſer de troupes mixtes, ou d'auxiliaires, font bien de les exclure de leurs

les paies. De sorte qu'un troisiéme, que tu en fais Chef, ne peut se rendre tout-à-coup si puissant, qu'il lui soit aisé de t'ofenser. Enfin tu as à craindre également (*) la lâcheté des Mercenaires, & la Valeur des Auxiliaires. C'est pourquoi, un Prince sage se passera toujours des uns & des autres : Aimant mieux être vaincu en combatant avec ses propres Armes, que de vaincre par celles d'autrui, & d'autant plus, que ce n'est pas une vraie victoire, que celle qu'on gagne par d'autres Armes que les siennes. Je ne me lasserai jamais de proposer l'éxemple de César Borgia. Il prit Imola & Furli avec des Troupes Auxiliaires toutes Françoises, mais depuis n'y trouvant pas de sûreté, il emploia de Mercenaires, qu'il jugeoit être moins dangereuses, savoir, celles des Ur-

Et Jean Paleologue I. perdit toute la Thrace, qu'Amurat I. voulut avoir pour récompense du secours qu'il lui avoit fourni contre les Serviens.

(*) *Ou, tu as à te défier des Mercenaires, à cause de leur lâcheté, & des Auxiliaires, à cause de leur bravoure.*

leurs armées ; mais comme peu de Princes de l'Europe sont dans une pareille situation, Je crois qu'ils ne risquent rien avec les auxiliaires, tant que le nombre des Nationaux leur est supérieur.

Machiavel n'écrivoit que pour de petits Princes, & j'avoüe que je ne vois guéres que de petites idées dans lui ; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'est pas honnêtte homme.

Qui ne fait la guerre que par autrui, n'est que faible ; qui la fait conjointement avec autrui, est très fort.

L'entreprise, par laquelle trois Rois du Nord dépouillerent Charles XII. d'une partie de ses Etats d'Allemagne, fut exécutée pareillement avec des troupes de différens Maîtres, réunis par des Alliances ; & la guerre de l'année 1734 que

Urfins & des Vitelli, puis y aiant reconnu de l'infidélité, il s'en défit, & ne se servit plus que de ses propres soldats. Or pour connoitre la diference, qu'il y a entre l'une & l'autre Milice, il n'y a qu'à voir, combien la réputation du Duc, pendant qu'il fut entre les mains des François, ou celles des Urfins, & des Vitelli, fut diférente de celle, qu'il aquit, quand il combatit indépendamment d'autrui. Car on ne connut jamais ce qu'il valoit, que lors qu'il fut le Maitre absolu de ses Armes. Je voulois m'en tenir aux exemples modernes d'Italie, mais je ne dois pas ométre celui d'Hieron de Siracuse de qui j'ai déja parlé. Aussi tôt que sa Ville lui eut donné le commandement de son Armée, il reconnut l'inutilité de la Milice Mercenaire, dont les Chefs se gouvernoient dés lors, comme font aujourd'hui nos Italiens. Mais voiant, qu'il ne la pouvoit ni garder, ni laisser, il la fit toute tailler en piéces, puis il fit la Guerre avec ses propres Armes, toute seules.

Je veux encore rappeller en que la France commença, fut faite par les François & les Espagnols, joints aux Savoyards. Que reste-t-il à Machiavel après tant d'exemples, & à quoi se réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refusa à cause de leur pesanteur, lorsqu'il devoit combattre Goliath?

Comparaison n'est pas preuve. J'avoüe que les Auxiliaires incommodent quelquefois les Princes; mais je demande si l'on ne s'incommode pas volontiers, lorsqu'on y gagne des villes & des Provinces?

A l'occasion de ces Auxiliaires, Machiavel parle des Suisses qui sont au service de France. Il est indubitable que les Français ont gagné plus d'une bataille par leur secours, & que si la France congédioit

en mémoire une figure du Vieux Testament qui fait à mon sujet. David, ofrant à Saül d'aler combatre Goliat, ce redoutable Filistin, Saul, pour l'encourager, l'arma de sa Cuirasse, de son Casque, & de son Epée. Mais David lui dit, qu'il ne se pouvoit manier avec ces Armes, & qu'il ne vouloit combatre son Ennemi, qu'avec sa fronde & son 2 bâton *. Enfin, il arive toujours, que les Armes d'autrui, ou te pésent, ou te servent, ou te manquent au besoin †. Charles VII. Roi de France, aprés avoir chassé dioit les Suisses & les Allemands qui servent dans son Infanterie, ses armées en seroient affaiblies.

Voilà pour les erreurs de jugement; voions à présent celle de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propose aux Princes, sont de ces mechancetés que la saine politique & la morale réprouvent également. Il allegue Hiéron, qui, considérant que les troupes auxiliaires étoient également dangereuses à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en pièces. Je ne voudrois pas garantir l'Histoire de ces tems reculés; mais si ce qu'on raconte d'Hiéron II. de Siracuse est vrai, je ne conseillerois à personne de l'imiter. On prétend que dans une bataille contre les Mamertins il partagea son armée

2. *Induit Saül David vestimentis suis, & imposuit galeam æream super caput ejus, & vestivit eum lorica. Ac cinctus ergo David gladio ejus super vestem suam, cœpit tentare, si armatus posset incedere, dixitque ad Saül, Non possum sic incedere, quia non usum habeo. Et deposuit ea. Et tulit baculum suum, & elegit sibi quinque limpidissimos lapides, & fundam manu tulit.* (1. Reg. 17.)

* *Machiavel dit son Couteau. Mais l'Ecriture dit, qu'il n'en porta point, & qu'il prit celui de Goliat, pour lui couper la tête.*

† *L'Auteur dit*, te tombent des épaules. *Ce qui n'a ni grace, ni sens, en notre Langue.*

ſé les Anglois, connoiſſant la néceſſité de s'armer de ſes propres Armes, établit par tout le Roiaume des Compagnies d'Ordonnance de Cavalerie & d'Infanterie. Louis XI. ſon Fils caſſa depuis les Compagnies d'Infanterie, en la place deſquelles, il prit les Suiſſes. Et céte faute, que firent auſſi ſes Succeſſeurs, eſt la ſource de tous les maux de ce Roiaume, ainſi qu'il ſe voit bien aujourd'hui. Car ces Rois, en acréditant les Suiſſes, ont avili leurs propres Sujets, qui acoutumés qu'ils ſont d'avoir les Suiſſes pour Compagnons d'Armes, ne croient pas pouvoir vaincre ſans eux. Ce qui fait, que les François ne ſufiſent pas, pour tenir tête aux Suiſſes, &, ſans eux, ne font rien qui vaille contre les autres. Les Armées de France ſont donc partie mercenaires, partie propres: Et ces Armes, toutes enſemble, ſont bien meilleures, que les ſimples Mercenaires, ou les ſimples Auxiliaires, mais auſſi de beaucoup inférieures aux Armes propres, comme je l'ai montré ‡. Et la France ſeroit invincible, ſi l'on y eût gardé l'ordre établi par Charles VII. Mais c'eſt un éfet du manque de prudence des hommes de commencer une choſe, parce qu'ils y trouvent un avantage préſent, qui les empéche de voir le mal caché deſſous, comme je l'ai dit ci-deſſus de la Fiévre Etique. Ainſi, le Prince, qui ne connoit les maux, que lors qu'ils ſont nés, n'eſt pas vraiment ſage. Mais il arive à très-peu

en deux Corps, l'un des auxiliaires, l'autre des troupes nationales; il laiſſa exterminer les premiéres, pour remporter la victoire avec les autres. Je ſuppoſe que dans la derniére guerre de 1701. l'Empereur eût ſacrifié ainſi les Anglais, auroit-ce été un moïen bien aſſûré de vaincre la France? Se couper le bras gauche pour mieux combattre avec le droit, eſt, ce me ſemble, une folie bien cruelle, ou bien dangereuſe.

‡ *Par l'exemple du Valentinois.*

peu de gens de les prévoir & de les détourner. Et si l'on cherche la première origine de la décadence de l'Empire Romain, on trouvera; que ç'a été d'avoir apellé les Gots. Ce qui commença d'énerver les forces des Romains, & de transmétre leur valeur aux Gots *. Je conclus donc, que tout Prince, qui n'a point d'Armes propres, n'est point en sûreté, qu'au contraire il est à la merci de la Fortune, faute d'avoir de quoi se défendre dans l'Adversité. Et ç'a toujours été le sentiment des Sages, qu'il n'y a rien de si foible, ni de si fragile, que la puissance, qui n'est pas apuiée sur ses propres fondemens 3. Or la Milice propre est celle, qui est composée de tes Sujets, des tes Citoiens, ou de tes Créatures. Toutes les autres Armes sont Mercenaires, ou Auxiliaires. Et il sera aisé de métre sus pié une Milice Domestique, si l'on se sert des moiens, que j'ai marqués, & sur tout de ceux, que Filippe, Pére d'Alexandre le Grand, & plusieurs autres Princes, & Républiques, ont emploiés, aux quels je me remets entiérement.

* *Oui. Car dès lors les forces de l'Empire commencérent de s'enerver, & celles des Gots de s'augmenter.*

3. *Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quàm fama potentiæ, non sua vi nixa.* (Tac. Ann. 13.)

CHAPITRE XIV.

S'il faut ne s'appliquer qu'à la guerre.

Digression sur la Chasse.

LE Prince doit apliquer tout son esprit, & toute son étude au Métier de la Guerre, qui est le seul, qu'il lui importe d'aprendre 1. Car

1. Un Roi de Thrace disoit, qu'il

UN Prince ne remplit que la moitié de sa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre. Il est évidement faux qu'il ne doit

Car c'eſt par céte ſcience, que ſe maintiennent ceux, qui ſont nés Princes 2, & que ſouvent même les Particuliers le deviennent. Au contraire, il ſe voit, que les Princes, qui ſe ſont plus adonnés au repos, qu'aux Armes, ont perdu leur Etat. Et véritablement, la premiére choſe, qui te le fait perdre, c'eſt de négliger cet Art; comme de le profeſſer, c'eſt le meilleur moien de parvenir à la Domination. François Sforce, de Particulier, devint Duc de Milan, parce qu'il étoit armé: & ſes enfans, pour avoir renoncé aux Armes, de

qu'il ne diféroit en rien de ſon Palfrenier, lorſqu'il ne faiſoit pas la Guerre. Néron, faiſant le Plan de ſon Regne futur, dit, qu'il ne ſe mêleroit d'autre choſe, que de commander les Armées. (Tac. Ann. 13.)

2. Tiridate, Roi d'Arménie, dit que les Etats ne ſe maintiennent pas par la lâcheté, mais par les Armes. Que les Particuliers n'ont pour but, que de conſerver leur bien: au lieu que les Princes ſont vanité de conquérir celui d'autrui. *Non ignavia magna imperia contineri: Et ſua retinere, privatæ domus: de alienis certare, Regiam laudem eſſe.* (Tac. Ann. 15.)

doit être que ſoldat, & l'on peut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ſur l'origine des Princes au premier Chapitre de cet Ouvrage; ils ſont Juges & Généraux. Le *Prince* de Machiavel eſt comme les Dieux d'Homere, que l'on dépeignoit robuſtes & puiſſans; mais jamais équitables. Louïs Sforce avoit raiſon de n'être que Guerrier, parce qu'il n'étoit qu'un Uſurpateur.

Machiavel, ailleurs violent, me paroît ici fort faible. Quelle eſt ſa raiſon de recommander la Chaſſe aux Princes? Il eſt dans l'opinion que les Princes apprendront par ce moïen à connoître les ſituations & les paſſages de leurs Païs. Si un Roi de France, ſi un Empereur prétendoit acquérir de cette maniére la connoiſſance de ſes

de Ducs devinrent des Particuliers. Car un des maux, qui t'arivent d'être desarmé, c'est que tu deviens méprisable 3; qui est une des infamies, qu'un Prince doit éviter comme je le dirai ciaprés. Car il n'y a point de proportion entre un qui est armé, & un, qui est desarmé: Et la raison ne veut pas, que celui, qui est arme obeïsse volontiers à celui, qui est désarmé: ni que le Seigneur desarmé soit en sûreté parmi des serviteurs armés 4. Car il est impossible,

3. Tacite en donne deux exemples en la personne de Tibére. L'un d'un Gouverneur de Province, qui osa bien lui écrire des létres de menaces de se soulever, si on lui donnoit un Successeur. *Quia res Tiberii, magis Famâ, quàm vi stabant.* dit Tacite. (Ann. 6.) L'autre, d'un Roi des Parthes, qui eut l'audace de lui envoier des Ambassadeurs, pour lui faire des demandes insolentes, & le menacer de Guerre, s'il ne les acordoit. Et la raison, que Tacite en rend, est, que ce Roi méprisoit la Vieillesse de Tibére, & la Vie voluptueuse qu'il menoit alors. Par où il étoit incapable de penser à la Guerre. *Senectutem Tiberii ut inermem despiciens.* (Ibid.)

4. *Inter impotentes & validos falsò*

Etats, il leur faudroit autant de tems dans le cours de leur Chasse, qu'en emploie l'Univers dans la grande révolution des Astres.

Qu'on me permette d'entrer en un plus grand détail sur cette Matiére; ce sera comme une espèce de digression à l'occasion de la Chasse: & puisque ce plaisir est la passion presque générale des Nobles, des grands Seigneurs & des Rois, surtout en Allemagne, il me semble qu'elle mérite quelque discussion.

La Chasse est un de ces plaisirs sensuels qui agitent beaucoup le corps, & qui laissent l'esprit sans culture. Les Chasseurs me diront d'abord que la Chasse est le plaisir le plus noble & le plus ancien des hommes; que des Héros ont été Chasseurs. Cela peut être, & je ne con-

ſible, que ceux-là s'entendent bien enſemble, dont l'un a du mépris, & l'autre du ſoupçon. Et par conſéquent, un Prince, qui ne ſait point l'Art Militaire, ne peut jamais être eſtimé de ſes ſoldats, ni ſe fier à eux. C'eſt donc une néceſſité au Prince de ſe donner tout entier aux exercices de la Guerre: Et il y doit même être plus aſſidu en tems de paix, que durant la Guerre 5. Ce qu'il peut faire en deux manieres. L'une, par les actions, l'autre, par l'eſprit. Quant à la premiére, il doit, outre le ſoin de tenir ſes gens en haleine, s'éxercer ordinairement à la Chaſſe, pour ſe

falsò quieſcas. Ubi manu agitur, modeſtia ac probitas nomina Superioris ſunt. (Tac. in Germ.) Ceux, qui ſont les plus forts, ſont toujours les plus eſtimés.

5. Comme faiſoit ce Caſſius, Gouverneur de Sirie, qui quoique l'on fût en paix, ne laiſſoit pas d'éxercer ſes Legions, & de rétablir l'ancienne Diſcipline, avec autant de ſoin, que s'il eût été en pleine guerre. *Quantum ſine bello dabatur, revocare priſcum morem, exercitare Legiones, cura, proviſu, perinde agere, ac ſi hoſtis ingrueret.* (Ann. 12.)

condamne que l'excès; ce qui fait aujourd'hui un plaiſir de quelques heures, étoit une occupation ſérieuſe de tous les jours dans les tems barbares.

Nos Ancêtres ne ſavoient pas s'occuper, ils promenoient leurs ennuis à la Chaſſe, ils perdoient dans les Bois à la pourſuite des bêtes, les momens qu'ils n'avoient ni la capacité, ni l'eſprit de paſſer en compagnie de perſonnes raiſonnables. Je demande ſi ce ſont des exemples à imiter, ſi la groſſiéreté doit inſtruire la politeſſe, ou ſi ce n'eſt pas plûtôt aux ſiécles éclairés à ſervir de modèle aux autres?

Si quelque choſe devoit nous donner de l'avantage ſur les animaux que nous pourſuivons, c'eſt aſſurément notre raiſon; mais ceux qui ſont leur profeſſion unique

se faire à la fatigue, & d'ailleurs, pour connoitre l'Assiéte des Lieux, la pente des Montagnes, les entrées & les issües des Valées, la largeur des plaines, la Nature des Fleuves & des Marais 6. Ce qui sert à deux choses: (1.) à connoitre son Païs, & comment on le peut défendre: (2.) à comprendre plus que de la Chasse, ont souvent la tête trop remplie de chevaux, de chiens & de toutes sortes d'animaux. Ils sont quelquefois grossiers, & il est à craindre qu'ils deviennent aussi inhumains envers les hommes, qu'ils le sont à l'égard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire souffrir avec indifference, ne les rende moins compatissans aux malheurs de leurs semblables.

Est-ce là ce plaisir dont on nous vante tant la noblesse? Est-ce là cette occupation si digne d'un Etre pensant?

On m'objectera que la Chasse est salutaire à la santé; que l'expérience a fait voir que ceux qui chassent, deviennent vieux; que c'est un plaisir innocent, & qui convient aux grands Seigneurs, puisqu'il étale

6. Céte conneissance, (dit Machiavel au chap. 39. de son 3. livre des Discours) s'aquert mieux par la Chasse, que par tout autre exercice. Et outre céte connoissance la Chasse t'enseigne mille choses, qu'il faut savoir à la Guerre. Et Cirus, au raport de Xénofon, alant à la Guerre contre le Roi d'Arménie, disoit à ses Gens, que céte entreprise n'étoit rien autre chose, qu'une de ces Chasses, où il les avoit déja menés tant de fois. Comparant ceux qu'il métoit en embuscade sur les Montagnes à ceux qui tendoient les rets, & ceux qui batoient le plat-païs, à ceux, qui faisoient sortir les Bétes-fauves de leur giste, pour les enveloper dans ses filets. Ce qui montre, ainsi que Xénofon en convient, que la Chasse est une representation de la Guerre. A raison de quoi l'on dit communément, que l'homme de Guerre doit avoir l'assaut du Lévrier, la fuite du Loup (qui se retire en montrant les dents) & la defense du Sanglier.

plus facilement, comment ſont faits les autres lieux, que l'on a beſoin de connoître. Car les Collines, les Valées & les Plaines, les Riviéres & les Marécages, qui, par exemple, ſont en Toſcane, ont une certaine reſſemblance avec les autres. De ſorte que de la connoiſſance de l'aſſiéte d'une Province l'on peut venir aiſément à la conoiſſance des autres. Et quand céte partie manque au Prince, il manque de la premiére condition requiſe à un Capitaine. Car c'eſt celle, qui lui aprend à trouver l'ennemi, à ſe bien camper (*), à conduire les Armées 7, à donner les batailles, à aſſiéger les Villes. Filopémen, Prince d'Acaie, eſt loüé par les Anciens Ecrivains de ce qu'en tems de paix

(*) *Ou, à bien prendre l'aſſiéte de ſon Camp.*

7. Qui ſont les qualités, que Tacite atribüe à ſon Beaupére. *Loca Caſtris ipſe capere, Æſtuaria ac Silvas ipſe prætentare; diſjectos coërcere.* Et une page aprés. *Adnotabant periti, non alium Ducem opportunitates locorum ſapientiùs legiſſe.* (In Agricola.)

tale leur magnificence, qu'il diſſipé leurs chagrins, & qu'en tems de paix il leur préſente les images de la guerre. Je ſuis loin de condamner un exercice modéré; mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intempérans. Il n'y a point de Prince qui ait vécu plus que le Cardinal de Fleuri, le Cardinal de Ximenès, le préſent Pape *; cependant ces trois hommes n'étoient pas Chaſſeurs.

De plus, importe-t-il tant qu'un homme traine juſqu'à l'âge de Methuſalem, le fil indolent & inutile de ſes jours? Plus il aura refléchi; plus il aura fait d'actions belles & utiles, & plus il aura vécu.

La Chaſſe, il eſt vrai, a un air de magnificence, & il en faut aux Princes; mais en com-

* *Cela étoit écrit en 1737.*

 bien

paix il penſoit toujours à la guerre, & que, dans les voiages qu'il faiſoit avec ſes amis, il s'arrêtoit ſouvent, pour leur demander, ſi les ennemis étoient ſur cette colline, & que nôtre Armée fût ici, qui auroit l'avantage? Comment pourions nous alèr à eux, & les ataquer dans les formes? Et ſi nous voulions nous retirer, comment ferions nous? Et s'ils ſe retiroient, comment les pourſuivrions nous? Et leur propoſant ainſi tous les cas, qui peuvent arriver à la Guerre, il écoutoit leurs avis, puis leur diſoit le ſien, & ſes raiſons. Si bien que lors qu'il étoit à la Guerre, il ne lui arivoit jamais rien qu'il n'eût prévu. Mais quant à l'exercice de l'eſprit, le Prince doit lire les Hiſtoires, pour y conſidérer les Actions des Grans-Capitaines, & les cauſes de leurs Victoires ou de leur défaite. Mais ſur tout il doit faire ce qu'ont fait quelques excellens hommes, qui ont pris à tâche d'en imiter quelque autre dont la Vie avoit été glorieuſe, ainſi qu'il eſt raconté qu'Aléxandre-le Grand imi-

bien de manières plus utiles peuvent-ils faire voir leur grandeur?

S'il ſe trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les gens de la campagne, le ſoin de détruire les animaux pourroit très bien ſe commettre aux Chaſſeurs, païés pour cela. Les Princes ne devroient proprement être occupés que du ſoin de s'inſtruire & de gouverner, afin d'acquérir d'autant plus de connoiſſances, & de pouvoir d'autant plus combiner d'idées. Leur profeſſion eſt de penſer bien, & d'agir en conſéquence.

Je dois ſur-tout répondre à Machiavel qu'il n'eſt point néceſſaire d'être Chaſſeur, pour être grand Capitaine. Guſtave-Adolphe, Turenne, Marlbouroug, Eugene, à qui on ne diſputera pas la qualité d'hommes illu-

imitoit Achilles, César Aléxandre, & Scipion Cirus. Car quiconque lira la Vie de Cirus, écrite par Xénofon, verra (*), que Scipion a pratiqué 8 de point en point toutes les Vertus, que cet Historien atribüe à Cirus *. Voilà comme un Prince sage doit gouverner, sans jamais se tenir oisif en tems de paix, afin que si la Fortune vient à changer, il soit toujours prest de lui resister.

lustres & d'habiles Géneraux, n'ont point été Chasseurs. Nous ne lisons point que César, Alexandre, Scipion l'aient été.

On peut, en se promenant, faire des réflexions plus judicieuses & plus solides sur les différentes situations d'un Païs rélativement à l'art de la guerre, que lorsque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, toutes sortes d'animaux, & l'ardeur de la Chasse vous distraient.

Un grand Prince, qui a fait sa seconde Campagne en Hongrie, a risqué d'être fait prisonnier des Turcs, pour s'être égaré à la Chasse. On devroit même défendre la Chasse dans les armées; car elle a cause beaucoup de desordre dans les Marches.

Je conclus donc qu'il est très pardonnable aux Princes d'aller à la Chasse, pourvû que ce ne soit que rarement, & pour les distraire de

(*) *Ou, lira la Vie de Scipion reconnoitra, qu'il a pris pour modèle celle de Cirus, composée par Xénofon.*

8. Tous les Princes ont à imiter Scipion l'Africain, qui, au témoignage de Paterculus partageoit tout son tems entre les éxercices de la paix & de la Guerre, toujours parmi les Armes, ou parmi les Livres, toujours ocupé de corps ou d'esprit. *Neque quisquam hoc Scipione elegantius intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli, aut pacis serviit Artibus: semper inter Arma ac Studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit.* (Hist. 1.)

* *Dont Scipion avoit toujours la Vie entre les mains.*

leurs occupations ſerieuſes, & quelquefois fort triſtes. Je ne veux interdire encore une fois, aucun plaiſir honnête: mais le ſoin de bien gouverner, de rendre ſon Etat floriſſant, de proteger, de voir le ſuccès de tous les Arts, eſt ſans doute le plus grand plaiſir; & malheureux l'homme, à qui il en faut d'autres!

CHAPITRE XV.

Ce qui fait loüer, ou blâmer les hommes, & ſurtout les Princes.

IL nous reſte maintenant de voir comment un Prince doit ſe gouverner envers ſes ſujets & ſes Amis. Et comme je ſai, que pluſieurs ont traite cete matiére, je crains de paſſer pour un préſomtueux, ſi je la traite autrement qu'eux. Mais mon deſſein etant d'écrire pour ceux, qui ſavent ce que c'eſt, il vaut mieux, à mon avis, parler ſelon la verité de la choſe, que ſelon ce que le vulgaire s'en imagine. Pluſieurs ſe ſont figuré des Republiques, & des Principautés, qui n'ont jamais été, & qui ne ſeront jamais 1. Mais il y a ſi loin

1. *Cunctas Nationes & Urbes*

LEs Peintres & les Hiſtoriens ont cela de commun entre eux, qu'ils doivent copier la Nature: les premiers peignent les traits & le coloris des hommes; les ſeconds, leurs caractéres & leurs actions.

Il ſe trouve des Peintres ſinguliers, qui n'ont peint que des Monſtres & des Diables; Machiavel eſt un Peintre de ce genre. Il repréſente l'Univers comme un Enfer, & tous les hommes comme des Démons; on diroit que ce Poli-

ſoin de la maniére, dont on vit à celle dont on devroit vivre, que celui, qui laiſſe ce qui ſe fait pour ce qui ſe devroit faire, cherche à ſe perdre plutôt qu'à ſe conſerver. Et par conſequent, il faut qu'un homme, qui veut faire profeſſion d'être tout-à-fait bon, parmi tant d'autres, qui ne le ſont pas, périſſe tôt ou tard. Il eſt donc de néceſſité abſolüe, que le Prince, qui veut ſe maintenir, aprenne à pouvoir n'être pas bon, pour en faire uſage ſelon le beſoin de ſes Afaires. Ainſi, laiſſant à part les choſes, qui ne ſont qu'en imagination, & ne m'arrêtant qu'à celles, qui ſont vraies & réelles, je dis, que tous les hommes, & particuliérement les Princes, de qui l'on parle davantage, parce que leur haute élévation les met plus en vüe, ont tous quelque ſurnom de louange, ou de blâme. L'un eſt appellé libéral, l'autre ména-

Populus, aut Primores, aut ſinguli regunt. Delecta ex his & conſtituta Reip. forma, laudari facilius, quam evenire; Vel, ſi evenit, haud diuturna eſſe poteſt. (Tac. Ann. 4.)

Politique a voulu calomnier le genre humain par haine pour l'eſpéce entiére, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, pour rendre tous les habitans de ce Continent ſes ſemblables.

Machiavel avance qu'il n'eſt pas poſſible d'être tout-à-fait bon dans un monde, auſſi ſcélerat & auſſi corrompu, ſans qu'on périſſe. Et moi, je dis que pour ne pas périr, il faut être bon & prudent; alors les Scélerats vous craindront & vous reſpecteront.

Les hommes & les Rois, comme les autres, ne ſont d'ordinaire ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchans; mais & méchans, & bons, & médiocres s'accorderont tous à ménager un Prince puiſſant, juſte, & habile. J'aimerois mieux faire la

ménager * ; l'un grand-donneur, l'autre grand-voleur ; l'un cruel, l'autre clément ; l'un homme de parole, l'autre, sans foi ; l'un éféminé & imbécille, l'autre, hardi & courageux ; l'un humain & afable, l'autre superbe ; l'un lascif, l'autre chaste ; l'un homme droit, l'autre fourbe ; l'un rude & revêche, l'autre facile ; l'un grave, l'autre étourdi ; l'un Religieux, l'autre impie. Un chacun me dira, que ce seroit un tresor, qu'un Prince, qui, de toutes les qualités, que je viens de nommer, n'en auroit que les bonnes. Mais dautant qu'on ne les peut pas avoir toutes, ni les metre toutes en usage, la condition humaine ne le soufrant pas 2, le Prince a be-

* *Machiavel use du mot*, Misero, *qui est un Mot Florentin, parceque, dit il*, avaro *en nostre langue, signifie aussi un homme, qui s'enrichit de rapines, au lieu que nous apellons* Misero, *celui qui épargne trop le sien. Parentese qui rompt le fil du discours, & que pour cela j'ai trouvé mieux de metre à la Marge.*

2. *Adhuc nemo extitit, dit le* Jeune-Pline dans son paneg. *cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur.*

guerre à un Tyran qu'à un bon Roi, à un Louïs XI. qu'à un Louïs XII., à un Domitien qu'à un Trajan ; car le bon Roi sera bien servi, & les Sujets du Tyran se joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre VI. la moitié de l'Italie sera pour moi ; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent II. toute l'Italie se soulevera pour me faire perir.

Jamais Roi bon & sage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes armées, & tous leurs mauvais Rois ont succombé sous des Compétiteurs qui n'avoient pas commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes réglées.

Ne sois dont point méchant avec les Méchans, mais sois vertu-

eux

besoin d'être si prudent, qu'il sache éviter l'infamie des vices, qui lui feroient perdre son Etat, & de se preserver des autres, si cela est possible: mais s'il ne le peut pas, il ne s'en doit pas trop embarasser, ni même se soucier d'encourir l'infamie de ces vices, sans qui il est dificile de sauver son Etat. Car tout bien considéré, (*) telle chose, qui paroît une vertu, le ruineroit s'il la pratiquoit: & telle autre, qui paroit un vice, se trouvera être cause de sa félicité 3.

eux & intrépide avec eux: tu rendras ton peuple vertueux comme toi: tes Voisins voudront t'imiter, & les Méchans trembleront.

(*) *Ou, il se trouvera, que ce qui paroissoit une vertu, l'eût perdu, s'il s'en fût servi: au lieu qu'une autre, qui sembloit être un Vice, est la cause de tout son bonheur.*

3. Il y a des vices, qui n'empêchent point de bien régner, ni que le Prince, qui les a, ne soit un bon Prince. Salomon étoit sujet aux Femmes, Trajan au vin, & aux garçons &c. Il faut distinguer dans les Princes la vie domestique d'avec la Vie publique, les vertus Roiales d'avec les Vertus particulieres. Et c'est comme Tacite l'entend, quand il dit, *Palam laudares, secretà malè audiebant.* (Hist.1.) est toujours loüable de bien faire, mais il n'y fait pas toujours bon. Telle chose est conforme à la Raison, qui ne l'est pas à l'Expérience, & par conséquent il faut que le Prince, pour faire sa fonction s'acommode au besoin des Afaires, & fasse à cause de son Etat ce qu'il ne feroit pas, ou ne devroit pas faire, s'il n'étoit que Particulier. *Morem accommodari, prout conducat.* (Ann. 12.) Il sufit, qu'il soit Vertueux, quand il faut nécessairement l'être. *Quoties expedierat, magnæ virtutes.* (Hist. 1.) Il faut qu'il sache tout le bien, mais il n'est pas toujours à propos qu'il le fasse. *Omnia scire, non omnia exequi.* (In Agricola.)

CHAPITRE XVI.

De la libéralité & de l'œconomie.

COmmençant par ses deux premiéres qualités,

DEux Sculpteurs fameux, Phidias & Alca-

tés, je dis, qu'il est bon d'être cru liberal, mais que si tu éxerces ta libéralité de façon que tu sois craint, tu t'en trouves mal. Car si tu n'es libéral, que comme il le faut être *, ta libéralité ne sera point connüe, & l'on t'acusera du vice contraire. Si bien que pour avoir le renom de liberal, il ne faut éviter aucune sorte de dépense. D'où il arive, que le Prince venant à s'épuiser, il est enfin contraint (s'il veut conserver ce renom) de charger extraordinairement son peuple 1, & de recourir aux Confiscations, & à tous les autres moiens d'avoir de l'argent. Par où il commence de devenir odieux à ses Sujets, & de perdre l'estime d'un chacun, à cause de sa pauvreté. Ce qui fait, qu'au premier revers de Fortune, il est en danger de périr, sa libéralité

* *C'est-à dire avec choix & mesure.*

1. Si nous épuisons le Tresor public, dit Tibére chés Tacite, il faudra le remplir par des moiens injustes. *Si Ærarium ambitione exhauserimus, per scelera supplendum erit.* (Ann. 2.)

Alcaméne, firent chacun une Statuë de Minerve, dont les Athéniens devoient choisir la plus belle, pour être placée sur le haut d'une colonne. On les présenta toutes les deux au Public: celle d'Alcaméne remporta les suffrages; l'autre, disoit-on, étoit trop grossiérement travaillée. Phidias ne se déconcerta point par le jugement du Vulgaire, & demanda que les Statuës aiant été faites pour être placées sur une colonne, on les y élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix. Phidias devoit son succès à l'Etude de l'Optique & des proportions.

Le luxe qui naît de l'abondance, & qui fait circuler les richesses par toutes les veines d'un Etat, fait fleurir un grand Roïaume. C'est lui

lité lui aiant fait beaucoup d'ennemis, & peu d'amis 2. Aprés quoi, s'il veut changer de conduite, il encourt aussi tôt le reproche d'avaricieux. Puisque donc un Prince ne sauroit faire connoitre sa libéralité; sans se faire tort, (*) il ne doit pas, s'il est prudent, se soucier

2. Cicéron dit, que le Prince Libéral perd plus de cœurs, qu'il n'en gagne, & que la haine de ceux, à qui il ôte, est bien plus grande, que la reconnoissance de ceux, à qui il donne. *Nec tanta Studia assequuntur eorum, quibus dederunt, quanta odia eorum, quibus ademerunt.* (Off. lib. 2.) Que le Prince, dit le Jeune-Pline, ne donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien. *Nihil largiatur Princeps, dum nihil auferat.* (Paneg.) Tacite, en parlant d'Oton, dit un beau mot, *perdere iste sciet, donare nesciet.* (Hist. 1.) Il ne donnera pas, il dissipera. *Falluntur*, ajoute-t-il, *quibus luxuria specie liberalitatis imponit.* Ceux-là se trompent fort, qui prennent la prodigalité pour la liberalité. Le Jeune-Pline ne veut point qu'on apelle libéraux ceux, qui ôtent à l'un pour donner à l'autre, & dit, que c'est aquerir le renom de libéralité par une véritable Avarice. *Qui quod huic donant, auferunt illi, Famam liberalitatis avaritia petunt.* (Ep. 30. lib. 9.)

(*) *Ou, qu'à son dommage.*

lui qui entretient l'industrie, c'est lui qui multiplie les besoins des Riches, pour les lier par ces mêmes besoins avec les Pauvres.

Si quelque Politique mal-habile s'avisoit de bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en langueur; le luxe tout au contraire feroit périr un petit Etat. L'argent, sortant en plus grande abondance du Païs, qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce Corps délicat en consomption, & il ne manqueroit pas de mourir Etique. C'est donc une régle indispensable à tout Politique de ne jamais confondre les petits Etats avec les grands, & c'est en quoi Machiavel péche grievement en ce Chapitre.

La premiére faute que je dois lui reprocher,

cier d'être apellé riche. Car lors qu'on verra dans la suite, que ses revenus lui sufisent, qu'il peut résister aux Armes de ses Ennemis, & faire même des entreprises, sans charger son peuple, il sera tenu libéral de tous ceux, à qui il n'ôte rien, dont le nombre est infini : au lieu que ceux, qui le croient avaricieux, à cause qu'ils ne leur donne pas ce qu'ils demandent, sont très-peu. De notre tems nous n'avons vu faire de grandes choses qu'à ceux, qui ont passé pour Ménagers. Tous les autres ont peri. Jules II. se servit du renom de libéral, pour parvenir au Pontificat, mais il ne se soucia plus de l'être, quand il fut Pape. Sa longue épargne lui a si bien sufi dans toutes ses Guerres, qu'il n'a jamais mis d'impôt extraordinaire. Le Roi d'Espagne d'aujourd'hui * ne fût pas venu à bout de tant d'entreprises, s'il eût été liberal. C'est pourquoi, un Prince, qui ne veut pas devenir pauvre, ni méprisable, ni

* *Il parle de Ferdinand, Roi de Castille & d'Aragon.*

cher, est qu'il prend le mot de *libéralité* dans un sens trop vague; il ne distingue pas assez la libéralité de la prodigalité. Un Prince, dit-il, pour faire de grandes choses, doit passer pour avare : moi, je soutiens qu'il doit passer pour liberal, & qu'il doit l'être; je ne connois point de Héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'est dire aux hommes, *n'attendez rien de moi, je paierai toujours mal vos services*; c'est éteindre l'ardeur que tout Sujet a naturellement de servir son Prince.

Sans doute il n'y a que l'homme œconome qui puisse être liberal; il n'y a que celui qui gouverne prudemment son bien, qui puisse faire du bien aux autres.

On connoit l'exemple de François I. Roi de France, dont les dépenses excessives furent

ni se voir contraint de piller ses Sujets, pour se defendre contre ses Ennemis, se doit peu soucier du reproche d'avarice, ce vice étant un de ceux, qui le font regner. Mais, me dira quelqu'un, c'est par la liberalité, que César est parvenu à l'Empire, & beaucoup d'autres aux plus hautes Dignités. Je repons: ou tu es Prince, ou tu es encore à le devenir. Au premier cas, la liberalité porte dommage 3. Au second, il

3. *Liberalitas, ni adsit modus, in exitium vertitur.* Dit Tacite (Hist. 3.)

Quant à ce que Machiavel dit, que, pour devenir Prince, il faut être libéral, mais cesser de l'être, lors qu'on est Prince éfectif (*Principe fatto*) cela est conforme à ce que Tacite raconte d'Oton, qui, n'étant encore que Particulier, faisoit une dépense, qui eût été même à charge à un Prince. (*Luxuria etiam Principi onerosa.* (Hist. 1.) Et qui toutes les fois, que Galba mangeoit chés lui, distribuoit de l'argent à chaque soldat de la Cohorte, qui étoit de garde, comme pour paier leur dîner. Mais lorsqu'il fut Prince, il devint Ménager à tel point, qu'à sa mort il distribua son argent à ses domestiques, non pas en homme, qui aloit mourir, mais comme

rent en partie la cause de ses malheurs. Ce Roi n'étoit pas liberal, mais prodigue, & sur la fin de sa vie il devint un peu avare. Au lieu d'être bon ménager, il mit des trésors dans ses coffres; mais ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir, c'est un ample revenu, & un trésor.

Tout Particulier & tout Roi qui ne sait qu'entasser, enterrer seulement de l'argent, n'y entend rien; il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Les Médicis n'ont eu la Souveraineté de Florence que parce que le grand Cosme, Pere de la Patrie, simple Marchand, fut habile & libéral. Tout Avare est un petit genie, & je crois que le Cardinal de Retz a raison quand il dit, *que dans les grandes affaires il ne faut jamais*

il est besoin d'être estimé libéral : & César s'étudioit à passer pour tel, comme voulant ariver à la Principauté. Mais si, aprés y être parvenu, il eût vécu plus long-tems, & qu'il n'eût pas moderé sa dépense, il eût ruiné l'Empire. Et si l'on me réplique, que plusieurs Princes trés-libéraux ont fait de grandes choses en Guerre, je répons : ou le Prince dépense le sien, & celui de ses Sujets, ou celui d'autrui. Quant au sien, il en doit être ménager 4. Mais de l'autre, il en doit être prodigue : autrement il ne seroit pas suivi des soldats. Joint qu'il n'y a point d'inconvénient à donner largement ce qui n'est ni à toi, ni à tes Sujets, comme faisoient Cirus, César & Aléxandre. Au contraire cela te rend plus formidable. Rien ne te nuit, que de dépenser le tien : Et à mesure que tu es libéral, tu perds la commodité *mais regarder à l'argent.* Que le Souverain se mette donc en état d'en avoir beaucoup à propos, en favorisant le Commerce & l'industrie de ses Sujets, afin qu'il puisse en dépenser beaucoup à propos ; il sera aimé & estimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra méprisable, voilà ce que pourroit dire un Usurier ; mais est-ce ainsi que doit parler un homme qui se mêle de donner des leçons aux Princes ?

Un Prince, si je l'ose dire, est comme le Ciel qui répand chaque jour ses rosées & ses pluïes, & qui en a toujours un fonds inépuisable, destiné à la fertilité de la terre.

comme s'il eût eu encore longtems à vivre. *Eò progressus est, ut per speciem convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, Cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret.* (Hist. 1.) Voilà Oton, qui veut devenir Empereur. *Pecunias distribuit parcè, nec ut periturus.* (Hist. 2.) Alors il étoit Prince.

4. Tacite loüe Galba d'avoir été ménager de son bien, & avare de celui de Public ; *Pecuniæ suæ parcus, publicæ avarus.* (Hist. 1.) Henri IV. Roi de France étoit de ce caractére.

modité de l'être, & tu deviens ou pauvre, & méprisable; ou, si tu veux te garantir de la pauvreté, voleur, & odieux à un chacun 5. Or entre toutes les choses, dont le Prince se doit garder, l'une est, d'être haï & méprisé. A quoi la liberalité t'expose toujours. Il vaut donc mieux avoir le renom d'être trop Ménager, defaut, qui ne te rend pas odieux; que de tomber, par une afectation de liberalité dans la nécessité de prendre à toutes mains. Ce qui, outre le déshonneur, te fait encore haïr.

5. Comme Néron, qui par son luxe consumoit les richesses de l'Empire, sur l'espérance d'un tresor imaginaire, qui devoit fournir à toutes ses dépenses. Atente, qui fut cause de la Pauvreté publique, & le rendit d'autant plus ridicule à tout le monde, que ses flateurs avoient fait sonner haut la felicité de son Regne. *Nova ubertate provenire terras, & obvias opes deferre Deos..... Gliscebat interim luxuria Spe inani, consumebanturque veteres opes, quasi oblatis, quas multos per annos prodigeret. Quin & inde jam largiebatur: & divitiarum expectatio inter caussas paupertatis publicæ erat.* (Ann. 16.)

CHAPITRE XVII.

De la cruauté & de la clémence, & s'il vaut mieux être craint qu'aimé.

J'Avoüe, que tous les Princes doivent desirer d'avoir le renom de Clémence: mais aussi, ils doivent prendre garde à l'usage, qu'ils font de céte vertu. César Borgia passoit pour cruel, & néanmoins sa Cruauté avoit reüni, pacifié, & réformé toute la Romagne. Et, cela bien considéré, l'on avoüera, qu'il a été beaucoup plus clément, que le peuple

LE dépôt le plus précieux qui soit confié aux Princes, c'est la vie de leurs Sujets: leur charge leur donne le pouvoir de condamner à mort, & de pardonner aux Coupables.

Les bons Princes regardent ce pouvoir sur la

peuple de Florence, qui, pour éviter le reproche de cruel, laissa détruire Pistoie *. Quand il s'agit de contenir ses sujets dans le devoir, le Prince ne se doit point soucier du reproche de cruauté, d'autant qu'à la fin il se trouvera, qu'il aura été plus humain en punissant de mort quelques Broüillons, que ceux, qui, par trop d'indulgence, laissent ariver des désordres, d'où naissent des Massacres & des Sacagemens 1. Car ces la vie de leurs Sujets, comme le poids le plus pesant de leur Couronne. Ils savent qu'ils sont hommes comme ceux qu'ils doivent juger, ils savent que d'autres injustices peuvent se réparer; mais qu'un arrêt de mort précipité est un mal irréparable. Ils ne se portent à la sévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuse qu'ils prévoient, semblables à un homme qui se laisse retrancher un membre cangrené.

Machiavel traite des choses aussi importantes de bagatelles. Chez lui, la vie des hommes n'est comptée pour rien, & l'interêt, ce seul Dieu qu'il adore, est compté pour tout. Il prefere la cruauté à la clémence, il conseille à ceux qui sont nouvellement élevés à la Souveraineté, de mépriser plus que les autres

* *Faute d'avoir voulu exterminer deux familles,* les Panciatiques *&* les Cancelliers, *qui partageoient cete Ville en deux factions, & la métoient toute en combustion par leurs querêles* (Machiavel disc. lib. 3. cap. 27.)

1. Cela revient à ce que Tacite dit de Corbulon, que l'on se trouva mieux de sa sévérité, qui tenoit la Discipline Militaire en vigueur; que de l'indulgence des autres Généraux, qui à force de pardonner aux deserteurs, ruinoient leurs Armées. *Quia duritiem Cœli Militiæque multi abnuebant, deserebantque, remedium severitate quæsitum est..... Idque usu salubre, & misericordia melius apparuit. quippe pauciores illa Castra deseruere quam ea, in quibus ignoscebatur.* (Ann. 13.)

ces tumultes bouleversent toute une Ville: au lieu que les punitions, que le Prince fait, ne tombent que sur quelques Particuliers. Au reste, il est impossible, qu'un Prince Nouveau s'éxemte d'être cruel, toute domination Nouvelle étant pleine de dangers 2, comme Virgile le fait dire à Didon.

Res

2. Tout Prince nouveau étant chancelant, *Novum & mutantem Principem.* (Ann. I.) Tacite dit, que l'on se souléve souvent contre le Prince nouveau, quoi même qu'il n'en donne point de sujet, seulement parceque le changement de Prince donne une plus belle occasion de broüiller, & fait concevoir aux broüillons l'espérance de faire mieux leurs afaires dans une Guerre Civile. *Seditio incessit, nullis novis caussis nisi quod mutatus Princeps licentiam turbarum, & ex Civili bello spem præmiorum ostendebat.* (Ann. I.) C'est pourquoi Louis XI. disoit, que s'il n'eût usé de rigueur au commencement de son Regne, il eût été du nombre des *Nobles Malheureux*, dont il est parlé dans Bocace. Et ce qui fait encore qu'un Prince nouveau a bien de la peine à s'abstenir d'être cruel; c'est que les sujets prennent d'ordinaire trop de liberté parcequ'ils ne le croient pas encore assés fort, pour rien entreprendre. *Usurpata statim libertate,*

tres, la réputation d'être cruels.

Ce sont des Bourreaux qui placent les Héros de Machiavel sur le Trône, & qui les y maintiennent. César Borgia est le refuge de ce Politique lorsqu'il cherche des exemples de cruauté. Machiavel cite encore quelques Vers que Virgile met dans la bouche de Didon: mais cette citation est entiérement déplacée; car Virgile fait parler Didon, comme un Auteur moderne fait parler Jocaste dans Oedipe. Le Poëte fait tenir à ces personnages un langage qui convient à leur caractére; ce n'est donc point l'autorité de Didon, ce n'est donc point l'autorité de Jocaste qu'on doit emprunter dans un Traité de politique, il faut l'exemple des hommes habiles & vertueux:

Le

Res dura, & regni Novitas, me talia cogunt
Moliri, & late fines custode tueri. *

Toutefois, il ne faut pas, qu'il ait peur de son Ombre, mais il doit être lent a croire, à se remuer, & mêler si bien la prudence avec la douceur, que le trop de confiance (*) ne l'empêche pas de se tenir sur ses gardes, ni le trop de fiance d'être traitable. A ce propos il est question de savoir, lequel vaut mieux d'être aimé, ou d'être craint. Je répons, qu'il faudroit être l'un & l'autre, mais d'autant que cela est dificile, & que par conséquent il faut choisir, il est plus sûr d'être craint. Car il est vrài de dire, que tous les hommes sont ingrats, inconstans, dissimulés, timides,

Le Politique recommande sur-tout la rigueur envers les troupes. Il oppose l'indulgence de Scipion à la sévérité d'Hannibal, il préfere le Carthaginois au Romain, & conclut tout de suite que la cruauté est le mobile de l'ordre, de la Discipline, & par conséquent des triomphes d'une armée.

Machiavel n'en agit pas de bonne foi; car il choisit Scipion, le plus mou de tous les Généraux quant à la Discipline, pour l'opposer à Hannibal, & pour favoriser la cruauté.

J'avoüe que l'ordre dans une armée ne peut subsister sans sévérité: car comment contenir dans leur devoir des Libertins, des Débauchés, des Scélerats, des Poltrons, des Téméraires, des Animaux grossiers & méchaniques, si la peur des châtimens ne les

libertate, licentius, ut erga Principem novum. (Hist. 1.) Le Duc de Valentinois disoit que la maxime, *Oderint dùm metuant*, étoit aussi bonne pour ceux, qui ont aquis leur Etat, que dangereuse pour ceux, qui l'ont hérité.

* (*Æneid. 1.*)

(*) *Ou, que le trop de confiance ne le rende pas malavisé, ni le trop de défiance insuportable.*

des, intéreſſés. Tandis que tu leur fais du bien, & que tu n'as pas beſoin d'eux, ils t'ofrent leurs biens, leurs vies, & leurs enfans; & tout eſt à toi: mais quand la Fortune te tournent le dos, ils te le tournent auſſi 3. Et tu peris pour avoir fait fond ſur leurs paroles, & n'avoir pas pris de meilleures aſſurances. Car pour ceux, que l'on gagne à force de bienfaits, & non par une vraie grandeur de courage, l'on merite plûtôt de les avoir pour Amis, qu'on ne les a (*): & par conſequent on ne ſauroit compter ſur eux dans le beſoin 4. Joint que les arrête en partie? Tout ce que je demande ſur ce ſujet à Machiavel, c'eſt de la modération. Si la clémence d'un honnéte homme le porte à la bonté, ſa ſageſſe ne le force pas moins à la rigueur; mais il en eſt de lui comme d'un habile Pilote, on ne lui voit couper les mâts, ni les cordages de ſon Vaiſſeau que lorſqu'il y eſt forcé par l'orage. Il y a des occaſions où il faut être ſévére, mais jamais cruel; & j'aimerois mieux un jour de bataille être aimé, que craint de mes ſoldats.

Mais Machiavel ne s'eſt pas épuiſé encore, j'en ſuis à préſent à ſon argument le plus captieux. Il dit qu'un Prince trouve mieux ſon compte en ſe faiſant craindre, qu'en ſe faiſant aimer, puiſque la plûpart du monde eſt

3. *Proſperis Vitellii rebus certaturi ad obſequium; adverſam ejus fortunam ex æquo detrectabant* (Hiſt. 2.) *languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.* (Hiſt. 1.) *Amicos tempore, fortuna, cupidinibus aliquando, aut erroribus, imminui, transferri, deſinere.* (Hiſt. 4.)

(*) *Ou, Car on ne ſauroit emploier dans le beſoin ceux que l'on a gagnés par des bien-faits, & non par ſon propre mérite, & l'on eſt plutôt digne de les avoir que l'on ne les a en éfet pour amis.*

4. *Amicitias, dum magnitudine Munerum, non conſtantia morum continere putat, meruit magis,*

les hommes craignent moins d'ofenser celui, qui se fait aimer que celui, qui se fait craindre. Parceque l'Amour n'est retenu que par un certain lien de bienseance 5, que les hommes, qui sont tous méchans, rompent toutes les fois, qu'ils trouvent leur Avantage ailleurs 6 : au lieu que la crainte est entretenüe par la peur de la peine, qui ne cesse jamais. Si est-ce que le Prince doit se faire craindre de maniere, que s'il n'est pas aimé, du moins il ne soit pas haï. Car il lui sera aise d'acorder l'un & l'autre ensemble, s'il s'abstient de toucher aux biens & aux femmes de ses Sujets. Et si quelquefois il est contraint d'en faire mourir quelqu'un, ce ne doit étre, qu'aprés en avoir justifié les raisons, & sur tout, sans profiter du bien d'autrui, porté à l'ingratitude, au changement, &c.

Je ne nie point qu'il y ait des Ingrats, je ne nie point que la crainte ne soit dans quelques momens très puissante: mais j'avance que tout Roi, dont la politique n'aura pour but que de se faire craindre, regnera sur de vils Esclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ses Sujets; que tout ce qui s'est fait par crainte, en a toujours porté le caractére; qu'un Prince qui aura le don de se faire aimer, regnera sur les cœurs, puisque ses sujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour Maître, & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Histoire de grandes & de belles actions qui se sont faites par amour & par fidélité. Je dis encore que la

[illegible] dau-gis, *quàm hobuit.* (Hist. 3.) L'Amitié, que l'Intérest a liée, dit un Ancien, l'Intérest la délie.

5. *Infirma vincula Caritatis.* (In Agricola.)

6. *Postquam merces proditionis, fluxa fide.* (Hist. 3.) *Majort ex diverso mercede jus fasque exuunt.* (Hist. 3.)

dautant que les hommes oublient plus volontiers la mort de leur Pére, que la perte de leur Patrimoine. Outre que les raiſons d'ôter les biens ne manquent jamais, & que lors qu'une fois on commence de vivre de rapine, l'on trouve aſſés d'ocaſion de prendre le bien d'autrui: au lieu que celles de verſer le ſang ſont plus rares *. Mais quand le Prince commande une bonne Armée, c'eſt alors qu'il ne doit nullement ſe ſoucier d'être tenu cruel (*), parceque, faute de cela, ſon Armée ne ſera jamais bien unie, ni en état de rien entreprendre. Entre les merveilleuſes Actions d'Hannibal, on raconte, qu'aiant mené en païs étranger une groſſe

* *Quand le Prince n'a pas l'humeur portée à la rapine, ajoute Machiavel Chap. 19. du livre 3. de ſes Diſcours. Car quand il eſt afamé d'argent, il trouve toujours des ocaſions de verſer le ſang, pour avoir en ſuite la confiſcation.*

(*) *Sur tout s'il a une grande réputation, dit Machiavel au Chapitre 21. du livre 3. de ſes Diſcours, d'autant que céte reputation éface toutes les fautes, que ſa rigueur lui fait commétre.*

la mode des révolutions paraît être entiérement finie de nos jours. On ne voit aucun Roïaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre ſujet de craindre ſes peuples, & qu'encore en Angleterre le Roi n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt lui qui ſouleve la tempête. Je conclus donc qu'un Prince cruel s'expoſe plûtôt à être trahi qu'un Prince débonnaire, puiſque la cruauté eſt inſupportable, qu'on eſt bientôt las de craindre, que la bonté eſt toujours aimable, & qu'on ne ſe laſſe point de l'aimer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter pour le bonheur du monde, que les Princes fuſſent bons, ſans être trop indulgens, afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une faibleſſe.

grosse armée composée de mille sortes de gens, il ne s'y éleva jamais le moindre bruit, ni entre eux, ni contre lui, ni dans la bonne, ni dans la mauvaise Fortune †. Ce qui ne se peut atribuer qu'à son extrême rigueur, qui jointe à ses autres vertus, le rendoit vénérable, & formidable à ses soldats, & sans qui tout le reste ne lui sufisoit pas, pour faire cet éfet. Cependant, des Ecrivains, peu judicieux, admirent d'un coté ses Actions, & de l'autre en condannent la principale cause. Et ce qui montre, que ses autres vertus ne lui eussent pas sufi, c'est que les Armées se revoltérent en Espagne contre Scipion, Capitaine si fameux, non seulement de son tems, mais dans la Mémoire de tous les Siécles. Ce qui ne vint, que de sa trop grande douceur ‡, qui avoit donné plus de licence aux soldats, que ne vouloit la Discipline Militaire. A raison de quoi Fabius Maximus l'apella en plein Sénat Corrupteur de la Milice-Romaine. Ceux de Locres aiant été tirannisés par un Lieutenant de Scipion (*), il n'en fit point de chatiment. Tant il étoit indulgent. Et pour l'excuser, un Sénateur § dit, qu'il y avoit beaucoup de gens, qui savoient mieux ne pas faillir, que corriger les fautes d'autrui. Or il est certain, qu'avec le tems Scipion eût flétri sa reputation & sa gloire, s'il eût tenu la même conduite dans la Principauté: au lieu que son défaut, non seulement ne paruit point, mais lui tourna même à gloire, à cause qu'il vivoit sous un Gouvernement de Republique. D'où je conclus, que les hommes aimant à leur fantaisie, & craignant selon que le Prince veut-être craint, un Prince sage doit compter sur ce qui dépend absolument de lui, & non sur ce qui dépend du caprice

† Il dit la mesme chose dans le Chap. 21. du liv. 3.

‡ Qu'il fut depuis contraint d'assaisonner d'un peu de cruauté, dit Machiavel ibid.

(*) Plutarque l'apelle Pleminius. Ce fut à l'occasion des plaintes faites contre ce Lieutenant, qu'on voulut oter le Gouvernement de Sicile à Scipion, & lui faire son procés.

§ Quintus Metellus.

caprice d'autrui 7, mais se ménager si bien, qu'il se garantisse de la haine.

7. Plutarque dit dans la Vie de Licurgus, qu'Eurition, Roi de Sparte, aiant un peu trop relâché l'Autorité Roiale, pour complaire au peuple, le peuple, se sentant la bride lâchée, en devint insolent & licentieux. Ce qui fit, que quelques-uns de ses Successeurs furent haïs à mort, parcequ'ils voulurent reprendre l'Autorité, qu'Eurition avoit laissé aliéner.

CHAPITRE XVIII.

Comme les Princes doivent tenir leur parole.

Un chacun sait, combien il est loüable, dans un Prince, de garder la foi, & de procéder rondement, & sans finesse. Mais l'experience de ces tems-ci montre, qu'il n'est arivé de faire de grandes choses, qu'aux Princes, qui ont fait peu de cas de leur parole, & qui ont sû tromper les autres: au lieu que ceux, qui ont procédé loialement, s'en sont toujours mal-trouvés à la fin. Il est donc à savoir, qu'il y a deux maniéres de combatre, l'une avec les Loix; l'autre avec la force. La premiére est celle des hommes, & la seconde celle des Bêtes. Mais comme très souvent la premiére ne sufit pas, il est besoin de recourir à la seconde. Il est donc

Le Précepteur des Tyrans ôse assûrer que les Princes peuvent abuser le monde par leur dissimulation; c'est par où je dois commencer à le confondre.

On sait jusqu'à quel point le Public est curieux, c'est un animal qui voit tout, qui entend tout, & qui divulgue tout. Si la curiosité de ce Public examine la conduite des Particuliers, c'est pour divertir son oisiveté; mais lorsqu'il juge du caractère des Princes, c'est pour son propre inté-

donc néceſſaire aux Princes de ſavoir bien faire l'homme & la bête. Et c'eſt ce que les Anciens leur enſeignent figurément, quand ils racontent, qu'Achilles, & divers autres Princes furent donnés à élever au Centaure Chiron. Pour ſignifier, que, comme le Précepteur étoit demi-homme & demi-bête, ſes Diſciples devoient tenir (*) des deux Natures, l'une ne pouvant pas durer longtems ſans l'autre. Or le Prince aiant beſoin de ſavoir bien contrefaire la bête, il doit revétir le Renard & le Lion, parceque le Lion ne ſe défend point de filets, ni le Renard des Loups. Il faut donc être Renard, pour connoitre les filets; & Lion, pour faire peur aux Loups. Ceux-là ne l'entendent pas, qui ne contrefont que le Lion. Et par conſéquent un Prince prudent ne doit point tenir ſa parole, quand cela lui tourne à dommage, & que les ocaſions, qui la lui ont fait engager, ne ſont plus. Céte Maxime ne vaudroit

(*) *Ou, avoir l'Uſage des deux Natures, &c.*

intérêt: auſſi les Princes ſont-ils expoſés, plus que tous les autres hommes, aux jugemens du monde; ils ſont comme les Aſtres que les Aſtronomes obſervent. La Cour fait chaque jour ſes remarques, *un coup d'œil, un regard, un geſte les trahit*, & les peuples ſe rapprochent d'eux par des conjectures. En un mot, auſſi peu que le Soleil peut couvrir ſes tâches, auſſi peu les grands Princes peuvent-ils cacher leurs vices.

Quand même le masque de la diſſimulation couvriroit pour un tems la difformité naturelle d'un Prince, il ne peut garder ce masque continuellement. Il le leve quelquefois, ne fût-ce que pour reſpirer; & une occaſion ſeule ſuffit pour contenter les Curieux.

L'artifice habitera donc

droit rien, si tous les hommes étoient bons, mais comme ils sont tous méchans, & qu'ils ne te tiendroient pas leur parole, tu ne dois pas non plus la leur tenir: Et tu ne manqueras jamais de prétextes, pour en colorer l'inobservation. J'en pourois donner mille exemples Modernes, & montrer, combien de promesses, combien de Traités, ont échoué par l'infidélité des Princes, entre qui celui, qui a le mieux sû faire le Renard, a le mieux réussi dans ses Afaires. Mais il faut savoir bien déguiser cet esprit de Renard, il faut être propre à feindre & à dissimuler. Car les hommes sont si simples, & si acoutumés à céder au tems, que celui, qui trompe, en trouvera toujours, qui se laisseront tromper. De tous les exemples récens je n'en saurois oublier un. Le Pape Aléxandre VI. ne fit jamais autre chose que tromper: jamais homme ne fut plus persuasif: jamais personne ne promit rien avec de plus grans sermens, ni ne tint moins sa parole; & néanmoins ses tromperies lui réus-donc en vain sur les lévres de ce Prince. On ne juge pas les hommes sur leurs paroles, mais on compare leurs actions ensemble, puis leurs actions & leurs discours; & c'est contre quoi la fausseté & la dissimulation ne pourront jamais rien. On ne joüe bien que son propre personnage, & il faut avoir effectivement le caractére que l'on veut que le monde vous suppose.

Sixte-Quint, Philippe II., Cromwel passérent dans le monde pour des hommes entreprenans; mais jamais pour vertueux.

Machiavel ne raisonne pas mieux sur les motifs qui doivent porter les Princes à la fourbe & à l'hypocrisie. L'application ingénieuse & fausse de la Fable du Centaure ne conclut rien; car que ce Centaure

réussirent toujours. Tant il savoit bien ce metier, & par où il faloit prendre les hommes. Il n'est donc pas nécessaire qu'un Prince ait toutes les qualités, que j'ai marquées, mais seulement qu'il paroisse les avoir 1 J'ose même avancer, qu'il lui seroit dangereux de les avoir, & de les métre en pratique, au lieu qu'il lui est utile de paroitre les avoir. Tu dois paroitre clément, fidéle, courtois, intégre & Religieux, mais avec cela tu dois étre si bien ton Maitre, qu'au besoin tu saches & tu puisses faire tout le contraire. Et je pose en fait, qu'un Prince, & particuliérement un Prince nouveau, ne peut pas observer toutes les choses, qui font passer les hommes pour bons, parceque les besoins de son Etat l'obligent souvent

1. Maxime, qui veut dire en bon François,

Il faut sembler homme de bien,

Et cependant ne valoir rien.

Charle-quint juroit toujours *à fe de hombre de bien*, & faisoit toujours le contraire de ce qu'il juroit.

taure ait eu moitié la figure humaine, & moitie celle d'un cheval, s'ensuit-il que les Princes doivent étre rusés & féroces? Il faut avoir bien envie de dogmatiser le crime, lorsqu'on emploie des argumens aussi foibles & tirés de si loin.

Ce Politique dit qu'un Prince doit avoir les qualités du lion & du renard, & il conclut, *ce qui fait avoir qu'un Prince n'est pas obligé de garder sa parole.* Voilà une étrange conclusion. Il y a des renards & des loups dans les Forêts, donc il faut qu'un Prince soit fourbe.

Si l'on vouloit prêter la Probité & le bon sens aux pensées embrouillées de Machiavel, voici à peu près peut-être comme on pourroit les tourner. Le Monde est comme une partie de jeu, où il se trouve des

vent de violer la Foi, & d'agir contre la Charité, l'Humanité, & la Religion. De sorte qu'il faut, qu'il tourne & manie son Esprit, selon que souflent les vents de la Fortune, sans s'écarter du bien, tant qu'ils le peut; mais aussi, sans faire scrupule d'entrer dans le mal, quand il le faut. Au reste, le Prince doit s'étudier à ne dire jamais rien, qui ne sente les cinq qualités, que j'ai marquées. En sorte qu'à le voir & à l'entendre, l'on croie, que c'est la bonté même, la fidelité, l'intégrité, la civilité & la Religion. Mais cete derniére qualité est celle, qu'il lui importe davantage d'avoir exterieurement, dautant que les hommes en general jugeat plus par les yeux, que par les mains, un chacun aiant la liberté de voir, mais tres-peu aiant celle de toucher. Un chacun voit ce que tu parois être, mais presque personne connoit ce que tu es, & le petit nombre n'ose pas contredire la multitude, qui a la Majesté de l'Etat pour bouclier. Or dans les Actions de tous les hommes, & sur tout des Joüeurs honnêtes, mais aussi des Fourbes. Pour qu'un Prince qui doit joüer à cette partie, n'y soit pas trompé, il faut qu'il sache de quelle maniére l'on trompe au jeu, non pas afin qu'il pratique jamais de pareilles leçons; mais pour qu'il ne soit pas la dupe des autres.

Retournons aux chutes de notre Politique. *Parce que tous les hommes*, dit-il, *sont des Scélerats, & qu'ils vous manquent à tout moment de parole, vous n'êtes point obligé non plus de leur garder la vôtre.* Voici premiérement une contradiction; car l'Auteur dit un moment après, que les hommes dissimulés trouveront toujours des hommes assez simples pour les abuser. Comment cela s'accorde-t-il? Tous les hommes sont des Scélerats, &



tout des Princes, contre qui il n'y a point de juges à réclamer, on ne regarde qu'à l'issûe qu'elles ont. Un Prince n'a donc qu'à maintenir son Etat, tous les moiens, dont il se sera servi, seront toujours trouvés honnêtes 2, & chacun l'en loüera. Car le Vulgaire ne se prend qu'aux aparences, & ne juge que par les événemens: Et il n'y a presque dans le Monde, que le Vulgaire: & le petit nombre n'a lieu, que lors que la Multitude ne sait à quoi se déterminer,

Un Prince de ce tems-ci, qu'il n'est pas à propos de nommer, ne nous prêche rien que la paix & la bonne foi, mais s'il eût gardé lui méme l'une & l'autre, il eût

2. *Nihil gloriosum, nisi tutum, & omnia retinendæ dominationis honesta.* (Saluste.) Et Tacite dit, qu'Agrippine, Mére de Néron ne trouvoit rien au Monde qu'on ne dût sacrifier pour une Couronne. *Decus, pudorem, corpus, cuncta regno viliora habere.* (Ann. 12.)

& vous trouverez les hommes assez simples pour les abuser?

Il est encore très faux que le Monde ne soit composé que de Scélerats. Il faut être bien Misantrope pour ne point voir que dans toute Société il y a beaucoup d'honnêtes gens, & que le grand nombre n'est ni bon ni mauvais. Mais si Machiavel n'avoit pas supposé le monde scélerat, sur quoi auroit-il fondé son abominable maxime?

Quand même nous supposerions les hommes aussi méchans que le veut Machiavel, il ne s'ensuivroit pourtant point que nous dussions les imiter. Que Cartouche vole, pille, assassine, j'en conclus que Cartouche est un Malheureux qu'on doit punir, & non pas que je dois régler ma conduite sur la sienne. *S'il n'y*

eût perdu bien de fois sa réputation & ses Etats 3.

3. Il veut parler de Ferdinand, Roi de Castille & d'Arragon, qui ne devoit la conquête des Roiaumes de Naples & de Navarre, qu'à sa mauvaise foi, & à sa perfidie.

n'y avoit plus d'honneur & de vertu dans le monde, disoit Charles le Sage, *ce seroit chez les Princes qu'on en devroit retrouver les traces.*

Après que l'Auteur a prouvé la nécessité du crime, il veut encourager ses Disciples par la facilité de le commettre. *Ceux qui entendent bien l'art dissimuler*, dit-il, *trouveront toûjours des hommes assez simples pour être dupés;* ce qui se réduit à ceci, Votre Voisin est un Sot, & vous avez de l'esprit: donc il faut que vous le dupiez parce qu'il est un Sot. Ce sont des syllogismes, pour lesquels des Ecoliers de Machiavel ont été pendus & roüés en Gréve.

Le Politique, non content d'avoir démontré, selon sa façon de raisonner, la facilité du crime, réleve ensuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que César Borgia, le plus grand Scélerat, le plus perfide des hommes, ce César Borgia, le Héros de Machiavel, a été très malheureux. Il se garde bien de parler de lui à cette occasion, il lui falloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du Régître des Procès criminels, ou de l'Histoire des Nérons & de leurs semblables?

Il assûre qu'Alexandre VI. l'homme le plus faux, le plus impie de son tems, réussit toujours dans ses fourberies, puisqu'il connoissoit parfaitement la foiblesse des hommes sur la crédulité.

J'ôse assûrer que ce n'étoit pas tant la crédulité

té des hommes que de certains êvenemens, & de certaines circonſtances qui firent réuſſir quelquefois les deſſeins ce Pape; ce fut le contraſte de l'ambition Françaiſe & Eſpagnole, ce fut la deſunion & la haine des Familles d'Italie, & la faibleſſe de Loüis XII.

La fourberie eſt même un défaut en ſtyle de politique, lorſqu'on la pouſſe trop loin. Je cite l'autorité d'un grand Miniſtre, c'eſt Don Loüis de Haro, qui diſoit du Cardinal Mazarin qu'il avoit un grand défaut en politique; c'eſt qu'il étoit toujours fourbe. Ce même Mazarin voulant emploïer Monſieur de Faber à une négociation ſcabreuſe, le Maréchal de Faber lui dit: *Souffrez, Monſeigneur, que je refuſe de tromper le Duc de Savoye, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on ſait dans le monde que je ſuis honnête-homme, réſervez donc ma probité pour une occaſion où il s'agira du ſalut de la France.*

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté ni de la vertu; mais ne conſidérant ſimplement que l'intérêt des Princes, je dis que c'eſt une très mauvaiſe politique de leur part d'être Fourbes & de duper le monde. Ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les Princes.

On voit quelquefois des Puiſſances déclarer dans un Manifeſte les raiſons de leur conduite, & agir enſuite d'une maniére directement opposée. Des traits, auſſi frappans que ceux là, aliénent entiérement la confiance; car plus la contradiction ſe ſuit de près, & plus elle eſt groſſiére.

L'E-

L'Eglise Romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très sagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des Saints, le Noviciat de cent années après leur mort; moïennant quoi, la mémoire de leurs faiblesses périt avec eux. Les témoins de leur vie, qui pourroient déposer contre eux, ne subsistant plus, rien ne s'oppose à l'apothéose.

J'avoüe d'ailleurs qu'il y a des nécessités fâcheuses, où un Prince ne sauroit s'empêcher de rompre ses Traités & ses Alliances; mais il doit s'en séparer en honnête homme, en avertissant ses Alliés à tems, & sur-tout n'en venir jamais à ces extrémités, sans que le salut de ses peuples & une grande nécessité l'y obligent.

Je finirai ce Chapitre par une seule réflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices se propagent entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un Roi incrédule couronne son incrédulité de l'hypocrisie, il pense que les peuples seront plus touchés de la dévotion d'un Prince, que révoltés des mauvais traitemens qu'ils souffriront de lui. Il y a des personnes qui sont de son sentiment; pour moi, il me semble qu'on doit avoir quelque indulgence pour des erreurs de spéculations, lorsqu'elles n'entrainent point la corruption du cœur à leur suite, & que les peuples aimeront plus un Prince sceptique, mais honnête homme & qui fait leur bonheur, qu'un Orthodoxe scélerat & malfaisant. Ce ne sont pas les pensées des Princes; mais leurs actions qui rendent les hommes heureux.

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut éviter d'être méprisé & haï.

APrés avoir parlé séparément des plus importantes qualités du Prince, je veux, pour être court, comprendre les autres sous ce titre général, que le Prince doit se garder de toutes les choses, qui le peuvent rendre odieux, ou méprisable: moiennant quoi il sera à couvert de tous les dangers. Rien ne le rend plus odieux, comme je l'ai dit, que de prendre le bien & les femmes de ses Sujets: au contraire, ils vivent contens de lui, quand il s'en abstient. Et pour lors il n'a plus à combatre que l'ambition de quelques broüillons, dont il vient facilement à bout. Il devient méprisable, quand il passe pour changeant, leger, éféminé, pusillanime, irrésolu 1. Défauts, dont il se doit garder, comme d'autant d'Ecüeils, s'étudiant à montrer de la grandeur, du cou-

1. *Vitellium subitis offensis, aut intempestivis blanditiis mutabilem contemnebant metuebantque.* (Tac. Hist. 2.

LA rage des systêmes n'a pas été la folie privilégiée des Philosophes, elle l'est aussi devenue des Politiques. Machiavel en est infecté plus que personne, il veut prouver qu'un Prince doit être méchant & fourbe; ce sont-là les paroles sacramentales de sa Religion. Machiavel a toute la méchanceté des Monstres que terrassa Hercule, mais il n'en a pas la force: aussi ne faut-il pas avoir la massue d'Hercule pour l'abattre; car qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel, de plus convenable aux Princes que la justice & la bonté? Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'épuiser en argumens pour le prouver, le Politique est confondu en soutenant

courage, de la force & de la gravité dans ses actions. Quand il prendra connoissance des Afaires particuliéres des ses Sujets, il faut qu'il en juge de maniére, que ce qu'il aura prononcé soit irrévocable, afin que personne n'ose entreprendre, ni espérer de le tromper, ni de le faire changer d'avis. Le Prince, qui se met sur ce pie, est toujours trés-estimé, & cete estime fait, que l'on ne conspire pas facilement contre lui; & que les Etrangers ne risquent pas volontiers de l'ataquer, sur tout s'ils savent qu'il est révéré de ses Sujets. Car un Prince a toujours deux craintes, l'une, du côté de ses Sujets, l'autre, du côté des Etrangers. De ceux-ci, il s'en defend avec de bonnes Armes, & de bons Amis: & quand il aura de bonnes Armes, il aura toujours de bons Amis. Joint que les Afaires du dedans seront toujours tranquilles, à moins que quelque Conspiration ne les broüille, tandis que celles du dehors demeureront paisibles. Et quand même les Etrangers se remüeroient, si le Prince se gouvernant le contraire. Car s'il soutient qu'un Prince, affermi sur le Trône, doit être cruel, fourbe, traitre, &c. il le fera méchant à pure perte: & s'il veut revêtir de tous ces vices un Prince qui s'eleve sur le Trône pour affermir son usurpation, l'Auteur lui donne des conseils qui souleveront tous les Souverains, & toutes les Républiques contre lui. Car comment un Particulier peut-il s'élever à la Souveraineté, si ce n'est en dépossedant un Prince souverain de ses Etats, en usurpant l'autorité d'une République? Ce n'est pas assûrément ainsi que l'entendent les Princes de l'Europe. Si Machiavel avoit composé un Recueil de fourberies à l'usage des Voleurs, il n'auroit pas fait un Ouvrage plus blâmable que celui-ci.

verne, comme j'ai dit, & qu'il ne vienne point à se relâcher, il leur résistera toujours, comme j'ai montré que fit Nabis, Tiran de Sparte. Mais quant aux Sujets, lorsque le dehors ne branle point, comme il est à craindre, qu'ils ne conspirent secretement, le Prince y pourvoit assés, en fuiant ce qui le peut rendre odieux & méprisable. Ce qui est absolument necessaire, ainsi qu'il a été déja dit amplement. Et l'un des meilleurs remedes, que le Prince ait contre les Conjurations, c'est de n'être ni haï, ni méprisé de son peuple. Car d'ordinaire ceux, qui conspirent contre lui, croient, que le peuple sera bien aise de sa mort: au lieu que s'ils croioient qu'il en dût être fâché, ils n'oseroient jamais prendre une résolution si dangereuse. Nous voions, qu'il y a eu beaucoup de Conjurations, mais peu, qui aient eu une bonne issüe. Car celui, qui conspire, ne sauroit être seul: & s'il prend des Compagnons, ce sont toujours des gens, qu'il croit être Mecontens. Or d'abord que tu as découvert ta pensée

Je dois cependant rendre compte de quelque faux raisonnemens qui se trouvent dans ce Chapitre. Machiavel pretend que ce qui rend un Prince odieux, c'est lorsqu'il s'empare injustement du bien de ses Sujets, & qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il est sûr qu'un Prince interessé, injuste, violent cruel sera detesté; il n'en est pas toutefois de même de la galanterie. Jules César, que l'on appelloit à Rome le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris; Louis XIV. qui aimoit beaucoup les femmes; Auguste I. Roi de Pologne, ces Princes ne furent, point haïs à cause de leurs amours. Si César fut assassiné, si la Liberté Romaine enfonça tant de poignards dans son flanc, ce fut parce que César étoit Usur-

ſée à un Mécontent, tu lui donnes de quoi ſe contenter, je veux dire un moien de tirer une groſſe récompenſe 2. Si bien que voiant d'un côté une Fortune toute aquiſe, & de l'autre ſeulement du danger, il faut, ou que ce ſoit un ennemi irréconciliable du Prince, ou un Ami tout extraordinaire, pour vouloir bien te garder

2. Tacite en donne un bel éxemple dans le 15. livre de ſes Annales, ou il parle d'un Voluſius, Proculus qui ala dénoncer à Néron, une femme, qui le ſolicitoit de ſe vanger du Prince, dont elle ſavoit par lui même qu'il étoit tres-mécontent, pour avoir été mal recompenſé du Meurtre d'Agrippine (*). *Is mulieri, dum merita erga Neronem ſua, & quàm in irritum cecidiſſent aperit, adjicitque queſtas, & deſtinationem vindictæ ſi facultas oriretur, ſpem dedit poſſe impelli. Ergò Epicharis omnia ſcelera Principis orditur. Accingeretur modò, navaret operam & militum acerrimos duceret in partes, ac digna pretia exſpectaret..... Proculus, ea quæ audierat ad Neronem detulit.*

(*) *Ou, Témoin ce Voluſius Proculus qui étant mécontent de n'avoir pas été récompenſé du Meurtre d'Agrippine, témoignoit un*

uſurpateur, & non pas à cauſe que Céſar étoit galant.

On m'objectera peut-être, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel, l'expulſion des Rois de Rome, au ſujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucréce. Je réponds que ce n'eſt pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucréce; mais la maniére violente de faire cet amour qui donna lieu au ſoulévement de Rome. Comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences, commiſes par les Tarquins, ils ſongerent alors ſérieuſement à s'en venger, ſi pourtant l'avanture de Lucréce n'eſt pas un Roman.

Je ne dis point ceci pour excuſer la galanterie des Princes, elle peut être moralement mauvaiſe; je ne me ſuis at-

garder le Secret 3. Mais, pour trancher court, je dis, que du côté des Conjurés il n'y a que de l'incertitude, de la jalousie, & de la crainte d'être punis. Ce qui leur ôte tout courage 4: au lieu que attaché à autre chose qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les Souverains. On regarde l'amour dans les bons Princes comme une faiblesse pardonnable, pourvû qu'elle ne soit point accompagnée d'injustices. On peut faire l'amour comme Louïs XIV. comme Charles II. Roi d'Angleterre, comme le Roi Auguste; mais il ne faut ni violer Lucréce, ni tuer Pompée, ni faire périr Urie.

Voici, ce me semble, une contradiction en forme. Le Politique veut qu'un Prince se fasse aimer de ses Sujets pour éviter les conspirations, & dans le Chapitre XVII. il dit qu'un Prince doit songer principalement à se faire craindre, puisqu'il peut compter sur une chose qui dépend de lui, & qu'il n'en est pas de même de l'amour des peuples,

un grand desir de se vanger, & néanmoins ala dénoncer à Néron la Femme, à qui il faisoit auparavant confidence de tous les Sujets de ressentiment, qu'il avoit contre le Prince.

3. Il faut, que l'afection du complice soit bien grande, si le danger, ou il s'expose, ne lui paroit pas encore plus grand, dit Machiavel (Disc. lib. 3. c. 6.)

4. Tacite marque dans le 15. Livre de ses Annales tout ce qui fait avorter une Conspiration. 1. L'esperance de l'impunité, toujours contraire aux grans desseins. *Impunitis cupido, magnis semper conatibus adversa; &, promissa impunitas.* 2. L'espérance & la crainte *spes ac metus.* 3. La lenteur. *Accendere conjuratos, lentitudinis eorum pertæsa.* 4. La crainte d'être trahi. *Metus proditionis.* 5. La jalousie. Car il dit, que Pison refusa de tuer Néron dans sa Maison de Campagne, où Néron venoit souvent, de peur que Silanus ne fût mis sur le Trône, ou que le Consul Vestinus ne voulût rétablir la Liberté, ou faire un Empereur à sa mode. 6. *Proditio.*

que le Prince a de son côté la Majesté de l'Etat, les Loix, ses Amis & ses Alliés. De sorte que s'il a encore l'afe-ction

tio. La Trahison, qui arive souvent sur le point de l'éxécution. *Pridie insidiarum.* 7. *Præmia perfidiæ; immensa pecunia & potentia.* L'éspoir de la recompense, comme aussi la crainte de la laisser aller à un autre, en se laissant prévenir. *Multos adstitisse, qui eadem viderint: nihil profuturum unius silentium. At præmia penes unum fore, qui inditio prævenisset.* Il y a encore une autre sorte de trahison, qui est celle du Visage & de la Contenance, qui découvre quelquefois ce qui est caché dans le cœur d'un Conjuré. *Ipse mæstus, & magnæ cogitationis manifestus erat.* 8. L'imprudence, par exemple, de faire de certains préparatifs devant des Valets, de leur faire éguiser un poignard. *Pugionem asperari saxo, & in mucronem ardescere jussit.* Ce qui leur donne du soupçon, *arreptis suspicionibus de consequentibus.* 9. La vüe des tourmens *tormentorum aspectus ac minæ.* 10. La créance, que l'on a, que quelqu'un de ses Compagnons a tout dit, & qu'il est inutile de garder le silence. *Cuncta jam patefacta credens, nec ullum silentii emolumentum, edidit cæteros.* Ajoutés à cela le hazard, qui domine assés souvent dans ces Afaires. Le Comte de Licestre man-

ples. Lequel des deux est le véritable sentiment de l'Auteur? Il parle le langage des Oracles, on peut l'interpréter comme on le veut; mais ce langage des Oracles, soit dit en passant, & celui des Fourbes.

Je dois dire en général à cette occasion que les conjurations & les assassinats ne se commettent plus guéres dans le monde. Les Princes sont en sûreté de ce côté-là: ces crimes sont usés, ils sont sortis de mode, & les raisons qu'en allegue Machiavel, sont très bonnes; il n'y a tout au plus que le Fanatisme qui puisse faire commettre un crime aussi épouvantable.

Parmi les bonnes choses que Machiavel dit à l'occasion des conspirations, il y en a une très-bonne; mais qui devient mauvaise dans sa

ction du peuple, il est impossible, que personne soit asses téméraire, pour conjurer contre lui. Car au lieu que d'ordinaire les Conjurés ont fort à craindre avant que d'en venir au fait, pour lors ils ont encore plus à craindre après, dautant qu'ils ont le peuple à dos, & par conséquent point de refuge. J'en pourrois donner mille exemples, mais je me contenterai d'un seul, arivé de nôtre tems. Hannibal Bentivole, Aieul de celui d'aujourdhui, lequel étoit Prince de Bologne, aiant été tué par les Cannesques *, le peuple se souleva aussi tôt, & massacra tous les Cannesques. Tant les Bentivoles étoient alors aimés à Bologne. Et comme il n'en restoit aucun, qui pût gouverner l'Etat, le fils qu'Hannibal laissoit étant en mail-

manqua l'entreprise de Leiden, sur ce qu'un des Conjurés aiant été arrêté pour dête, la plûpart des autres s'enfuirent, croiant, que quelqu'un d'entre eux les avoit trahis.

* *Famille rivale des Bentivoles.* (*en 1445.*)

bouche, la voici. „Un „Conjurateur, dit-il, „est troublé par l'appréhension des châtimens qui le menacent, & les Rois sont „soutenus par la majesté de l'Empire & par „l'autorité des Loix.„ Il me semble que l'Auteur politique n'a pas bonne grace à parler des Loix, lui qui n'insinue: que l'intérêt, la cruauté, le despotisme & l'usurpation.

Machiavel conseille donc aux Princes de se faire aimer, de se ménager pour cette raison, & de gagner également la bienveillance des Grands & des peuples. Il a raison de leur conseiller de se décharger sur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux états, & d'établir pour cet effet des Magistrats, Juges entre le peuple & les Grands, il alle-

maillot *, Bologne en envoia demander un, qu'elle avoit apris qui étoit à Florence, & qui jusque-là avoit passé pour le fils d'un Artisan †, & lui donna la direction des Afaires, jusqu'à ce que le fils d'Hannibal fût en âge de gouverner. D'où je conclus, que le Prince se doit peu mêtre en peine des Conjurations, quand le peuple lui est afectionné, mais aussi doit avoir peur de tout, & d'un chacun, quand il est haï. Et ç'a toujours été le principal souci des Princes Sages, & des Etats bien ordonnés, de contenter le peuple, & de ne pas desespérer les Grans. Des Roiaumes bien poli-

Au livre 6. de son Histoire, il dit que cet enfant, qui s'apelloit Jean, avoit six ans.

† *Il étoit fils naturel d'un Hercule Bentivole, cousin d'Hannibal, & s'apelloit Santi, & passoit à Florence pour le fils d'un Agnolo da Cascese, Cardeur.* Machiavel ibid. *où il ajoute, que la conduite de Santi fut si prudente, qu'au lieu que ses Ancêtres avoient tous été tués par leurs ennemis, il vécut en paix, & mourut tres-glorieusement.*

allegue le Gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du despotisme & de l'usurpation d'autorité aprouve la puissance que les Parlemens de France avoient autrefois. Il me semble que s'il y a un Gouvernement dont on pourroit de nos jours proposer la sagesse pour modèle, sans blâmer les autres, c'est celui d'Angleterre. Là le Parlement est l'Arbitre du peuple & du Roi, & le Roi a tout le pouvoir de faire du bien; mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre ensuite dans une grande discussion sur la Vie des Empereurs Romains, depuis Marc-Aurele jusqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cause de ces changemens fréquens à la vénalité de l'Empire; mais ce n'en est pas la seule cause.

 Cali-

policés la France en est un ‡, & de mille excellentes choses, qui s'y trouvent établies pour la Sûreté du Roi, & la Liberté des Sujets, la meilleure est sans doute, l'autorité du Parlement *. Car celui, qui a policé ce Roiaume, connoissant l'ambition & l'insolence des Grans, & par conséquent la necessité de les tenir en bride: mais aussi voulant les défendre contre la haine du peuple fondée sur ce qu'il les redoutoit, il ne trouva pas à propos, que le Roi s'en mêlât, de peur de l'exposer à la haine des Grans, s'il favorisoit les Populaires; ou à celle des Populaires, s'il favorisoit les Grans. Et pour cet éfet il établit un juge tiers, pour réprimer les Grans & défendre les Petits, sans que le Prince fût chargé de l'envie des uns, ni des autres. Ce qui aprend

‡ *Ce Roiaume, dit il, obéit plus aux Loix que pas un autre. Lib. 3. Disc. cap. 1.*

* *Il ne parle, que de celui de Paris, qui donne le branle à tous les autres, & qu'il dit être l'exécuteur inviolable des Loix. Disc. lib. 3. cap. 1.*

Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeste, sans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La vénalité fut enfin une raison de plus pour assassiner les Empereurs; mais le fond véritable de ces révolutions étoit la forme du Gouvernement. Les Gardes Prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les Mamelucs en Egypte, les Janissaires en Turquie, les Strélitz en Moscovie. Constantin cassa habilement les Gardes Prétoriennes; mais enfin les malheurs de l'Empire exposérent encore ses Maîtres à l'assassinat & à l'empoisonnement. Je remarquerai seulement que les mauvais Empereurs périrent de morts violentes; mais un Théodose mourut dans son lit, & Justinien vécut heureux quatre-vingt-quatre

aprend aux Princes à se reserver la distribution de toutes les graces, & à laisser à leurs Oficiers † la disposition des peines 5. Et de toutes les choses, qui sont sujetes à l'envie. Je dis encore, que le Prince doit considérer les Grans, mais sans se faire haïr du peuple. Plusieurs diront peutêtre, que les accidens arivés à divers Empereurs Romains sont des éxemples, qui Infirment mon opinion, y en aiant quelques-uns, qui ont perdu l'Empire, ou la vie, quoiqu'ils se fussent toujours tres-bien comportés. Pour répondre à cete objection, j'examinerai les qualités des Empereurs Marc le Filosofe & Commode, son Fils, Pertinax, Julien, Sevére, Antonin-Caracalla, son Fils, Macrin, Heliogabale, Aléxandre & Maximin. Par où l'on verra, que ce que j'ai dit revient asses à ce qui leur est ari-

† Aux Magistrats.

5. *Viro Principi, ubi pœnarum res est, aliis id delegandum, ubi præmiorum, aut munerum, ipsi obeundum.* (Xenophon.)

quatre ans. Voilà sur quoi j'insiste. Il n'y a presque point de méchans Princes heureux, & Auguste ne fut paisible que quand il devint vertueux. Le Tyran Commode, successeur du divin Marc-Aurele, fut mis à mort malgré le respect qu'on avoit pour son pere; Caracala ne put se soutenir à cause de sa cruauté; Alexandre Sévére fut tué par la trahison de ce Maximin de Thrace qui passe pour un Géant; & Maximin, aiant soulevé tout le monde par ses barbaries, fut assassiné à son tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faisoit de sa basse naissance, Machiavel a grand tort. Un homme, élevé à l'Empire par son courage, n'a plus de parens; on songe à son pouvoir, & non à son extraction. Puppien étoit

arivé : Et par ocaſion je ferai des réflexions ſur les choſes, qui ſont à remarquer dans leurs actions. Il faut premiérement obſerver, qu'au lieu que les autres Princes n'ont à cambatre, que l'ambition des Grans, & l'inſolance de peuples, les Empereurs Romains avoient une troiſiéme dificulté à ſurmonter, la cruauté & l'avarice des ſoldats, d'où vint la ruine de pluſieurs de ces Princes, étant tres-dificile de contenter la Milice & les peuples. Car ceux-ci aiment le repos, &, pour cet éfet, veulent un Prince modeſte : mais les ſoldats en veulent un d'humeur guerriere, & qui ſoit inſolent, cruel, & voleur 6. Et c'eſt com-

6. *Erant quos memoria Neronis, ac deſiderium prioris licentiæ accenderet.* (Hiſt. 1.) *Neque exercitus, aut Legatos ac Duces, magna ex parte luxus, egeſtatis, ſcelerum ſibi conſcios, niſi pollutum obſtrictumque meritis ſuis Principem paſſuros.* (Hiſt. 2.) Galba perdit l'Empire & la vie, pour avoir dit, qu'il ne prétendoit point acheter l'afection des ſoldats, *legi à ſe militem, non emi.* (Hiſt. 1.) Et avoir uſé de plus de ſévérité qu'il n'en

toit fils d'un Maréchal de village, Probus d'un Jardinier, Dioclétien d'un Eſclave, Valentinien d'un Cordier ; ils furent tous reſpectés. Le Sforce qui conquit Milan, étoit un Païſan ; Cromwel qui aſſujettit l'Angleterre & fit trembler l'Europe, étoit un ſimple Citoïen ; le grand Mahomet, Fondateur de l'Empire le plus floriſſant de l'Univers, avoit été un Garçon Marchand ; Salmon, premier Roi d'Eſclavonie, étoit un Marchand Français ; le fameux Piaſt, dont le nom eſt ſi révéré en Pologne, fut élu Roi, aiant encore aux pieds ſes Sabots, & il vécut reſpecté juſqu'à cent ans. Que de Généraux d'armée, que de Miniſtres & de Chanceliers roturiers ! L'Europe en eſt pleine, & n'en eſt que plus heureuſe ; car ces places ſont données au mérite.

Je

comme se vouloient les Légions Romaines, pour avoir double paie, & de quoi assouvir leur avarice & leur cruauté. Ce qui fit, que les Empereurs, qui n'avoient pas assés de crédit, ou d'adresse, pour tenir les uns & les autres en bride, périssoient toujours. Et comme la plusspart d'eux, & principalement ceux qui d'une condition privée étoient montés au Trône, connoissoient cête dificulté, ils tournoient du côté des soldats, sans se soucier beaucoup d'ofenser le peuple. Et c'étoit une nécessité. Car les Princes ne pouvant jamais manquer d'être haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude : Et lors qu'ils n'y peuvent pas réüssir, il faut, à

n'en faloit à des gens, qui avoient oublié l'ancienne Discipline, & que Néron avoit acoutumés à la licence. *Nocuit antiquus rigor, & nimia severitas cui jam pares non sumus.* Et dans un autre endroit, *Severitas ejus angebat coaspernantes veterem disciplinam, atque ita 14, annis à Nerone assuefactos, ut haud minus vitia Principum amarent, quàm olim virtutes verebantur.* (Hist. I.)

Je ne dis pas cela pour mépriser le sang des Witikinds, des Charlemagnes, & des Ottomans; je dois au contraire par plus d'une raison aimer le sang des Héros, mais j'aime encore plus le mérite.

On ne doit pas ici oublier que Machiavel se trompe beaucoup lorsqu'il croit que du tems de Sévere il suffisoit de ménager les soldats pour se soutenir; l'Histoire des Empereurs le contredit. Plus on ménageoit les Prétoriens indisciplinables, plus ils sentoient leur force; & il étoit également dangereux de les flatter, & de les vouloir réprimer. Les troupes aujourd'hui ne sont pas à craindre, parce qu'elles sont toutes divisées en petits Corps qui veillent les uns sur les autres, parce que les Rois nomment à tous les emplois, &

à quelque prix que ce soit, qu'ils évitent la haine du parti qui est le plus fort. Or les Empereurs, dont la Fortune étoit nouvelle, aiant besoin d'une faveur extraordinaire, pour se maintenir, adhéroient plus volontiers à la Milice, qu'au peuple. Ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, selon qu'ils savoient se tenir en crédit auprés d'elle. Pertinax & Aléxandre perirent tous deux, parce qu'ils étoient moderés, clémens, Amateurs de la justice, & ennemis de la Violence. Marc vécut & mourut trés-honoré parce qu'étant venu à l'Empire par succession, il n'en devoit point de reconnoissance aux soldats, ni au peuple. Joint qu'aiant des vertus, qui le rendoient vénérable, il sut si bien faire, que l'un & l'autre parti se tinrent toujours dans le devoir, & qu'il ne fut jamais haï, ni méprisé. Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de son Regne*, parceque la Milice, acoutumée à vivre licentieusement & que la force des Loix est plus établie. Les Empereurs Turcs ne sont si exposés au cordeau que parce qu'ils n'ont pas sû encore se servir de cette politique. Les Turcs sont Esclaves du Sultan, & le Sultan est Esclave des Janissaires. Dans l'Europe Chrétienne il faut qu'un Prince traite également bien tous les Ordres de ceux à qui il commande, sans faire de differences qui causent des jalousies funestes à ses intérêts.

Le modèle de Séveré, proposé par Machiavel à ceux qui s'éleveront à l'Empire, est donc tout aussi mauvais, que celui de Marc-Aurele leur peut être avantageux. Mais comment peut-on proposer ensemble Sévere, César Borgia, & Marc-Aurele pour modèles? C'est vouloir réünir la sagesse & la vertu la plus pure

* *Dans le 3. mois.*

ment sous Commode, ne put s'assujétir à céte vie honnête qu'il vouloit introduire. Outre qu'aiant été fait Empereur malgré eux, & étant vieux, ils le méprisoient 7 encore autant qu'ils le haïssoient. Où il est à remarquer, que l'on encourt aussi bien la haine en faisant bien, qu'en faisant mal 8. Et c'est pour cela, qu'un Prince, qui veut maintenir son Etat, est souvent contraint de n'être pas bon. Car pure avec la plus affreuse scéleratesse. Je ne puis finir, sans insister encore que César Borgia avec sa cruauté si habile, fit une fin très malheureuse, & que Marc-Aurele, ce Philosophe couronné, toujours bon, toujours vertueux, n'éprouva jusqu'à sa mort aucun revers de fortune.

lors que le parti dont tu crois avoir besoin, est corrompu, soit le Peuple, la Milice, ou les Grans, il faut le contenter, & pour lors tu n'as pas la liberté de bien-faire. Mais parlons d'Alexandre, de qui, entre les autres loüanges, qu'on lui donne, il est raconté, qu'en 14. ans, qu'il regna il ne fit jamais mourir personne que dans les formes

7. L'âge rend les Princes méprisables. *Ipsa ætas Galbæ & irrisui, & fastidio erat assuetis juventæ Neronis.* (Hist. 1.) Soit parce qu'ils sont alors moins entreprenans; *Reputante Tiberio extremam ætatem* (Ann. 6.) ou parceque leurs ennemis ne les croient pas en état de se défendre. *Artabanus senectutem Tiberii, ut inermem despiciens.* (Ann. 6.) ou que l'on croit, que leur esprit décline. *Fluxam Senio mentem objectando.* (Ibidem.) Outre que la Vieillesse est souvent cause, qu'ils se laissent gouverner. *Invalidum senem, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ destruebant.* (Hist. 1.) Et que ceux, qui entrent dans le Ministére, sur la fin de leur regne, se hâtent de s'enrichir par toutes sortes de rapines. *Afferebant venalia cuncta præpotentes Liberti. Servorum manus subitis avidæ, & tanquam apud Senem festinantes.* Et ce d'autant plus que l'on ne craint guére un Maitre caduc. *Cum apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.* (Hist. 1.)

8. *Et quia ipsorum moribus aliena,*

mes de la justice. Et néanmoins il tomba dans le mépris, sous couleur, qu'il étoit éféminé, & qu'il se laissoit gouverner à sa Mére, puis il fut tué * par ses soldats. Au contraire, Commode, Sevére, Caracalle & Maximin furent trés-cruels, &, pour contenter les Soldats, firent toutes les violences, & tous les outrages imaginables au peuple, & pourtant ils périrent tous malhureusement, excepté Sevére, dont le Regne fut hureux, quoiqu'il oprimât les peuples, parce qu'il avoit des qualités excellentes, qui le faisoient admirer des peuples, & révérer & aimer des soldats. Or comme ses actions, pour un Prince nouveau, ont été grandes, je veux dire en peu de mots, comme il sut contrefaire le Renard & le Lion, qui sont les deux Natures, que j'ai dit, & que je dis encore, que les Princes ont besoin d'imiter.

Sevére, aiant reconnu la lâcheté de l'Empereur Julien, persuada à l'Armée, qu'il commandoit en Illirie, qu'il faloit aler à Rome vanger la mort de Pertinax, qui avoit été tué par les soldats Prétoriens, &, sous cête couleur, sans montrer nullement, qu'il prétendoit à l'Empire, il prit le chemin de Rome, avec tant de diligence, qu'il fut en Italie avec son Armée, avant qu'on sût son départ. Et quand il fut à Rome, il fit mourir Julien 9, & se fit élire Empereur les Armes à la main. Mais il avoit encore deux obsta-

ua, perinde odium pravis & honestis. (Ann. 2.)

* *Avec sa Mére à Maience.*

9. *Scelus, cujus ultor est, quisquis successit.* (Hist. 1.) *Omnes conquiri & interfici jussit, non honore Galbæ, sed tradito Principibus more munimentum ad præsens, in posterum ultionem.* (ibi.) C'est la coutume des Princes de vanger la mort de leur Prédécesseur, non pas pour l'amour de lui, mais pour assurer leur propre vie. Claudius fit mourir Chereas & Lupus, qui avoient tué Caligula, quoique cet Atentat l'eût fait monter au Trône. Vitellius punit de mort tous les coupables du meurtre de Galba & de Pison. Et Domitien fit mourir Epaphrodite, pour avoir aidé Néron à se tuer, quoique Néron eût été condamné par un Arrest du Sénat. Ferdinand, Gran-Duc de Toscane, punit de mort *Bianca Capella* sa Belle-sœur, qui avoit empoisonné le Gran-Duc François, son Mari.

obſtacles à ſe ſaiſir de tout l'Empire, l'un en Aſie, où Peſcennius Niger, qui commandoit les Legions, avoit pris le titre d'Empereur; l'autre en Occident *, où il avoit un Compétiteur, nommé Clodius Albinus. Mais y aiant du danger à les ataquer tous deux à la fois, il réſolut de tromper l'un, & de combatre l'autre. Il écrivit donc à Albinus, que le Sénat l'aiant fait Empereur, il vouloit l'avoir pour Colégue, ce qu'il fit, en lui donnant le titre de Ceſar, & l'autre l'accepta ſans façon. Mais aprés que Sevére eut vaincu & fait tuer Niger, & qu'il eut pacifié l'Orient, étant de retour à Rome, il ſe plaignit de l'ingratitude d'Albinus, qui, diſoit-il, avoit atenté à ſa vie. Ce qui l'obligeoit d'aler en France pour le punir, comme il fit enſuite, en lui ôtant ſon Etat & la vie. Si l'on examine de prés ce procédé, l'on y trouvera la férocité du Lion & la ruſe du Renard. On verra, que Sevére fut craint & reſpecté d'un chacun, ſans être haï des ſoldats: & l'on ne s'étonnera plus, comment un homme nouveau put garder un ſi grand Empire, attendu que la haute réputation lui ſervit toujours de bouclier contre la haine que ſes rapines lui pouvoient avoir atirée.

Caracalla, ſon Fils, avoit auſſi de trés-excellentes parties, qui le rendoient admirable au peuple, & agréable aux ſoldats. Il étoit homme de guerre, infatigable, ennemi de la moleſſe & de la bonne chére. Ce qui le faiſoit aimer dans toutes les Armées. Mais il fut ſi féroce, & ſi cruel, qu'il fit comme une boucherie du peuple d'Alexandrie, & de celui de Rome. Par où il devint odieux à tout le Monde, & juſqu'à ſes propres Officiers. De ſorte qu'à la fin un Centurion le tua au milieu de ſon Armée. Où il eſt à obſerver, que ces ſortes d'atentats, qui viennent d'un courage oſtiné ne ſe ſauroient éviter par les Princes, tous ceux, qui ne ſe ſoucient point de leur vie, étant maîtres de la leur 10. Mais comme ces atentats

 ſont

* *En France.*

10. *Quisquis vitam ſuam contempſit, tuæ dominus eſt.* (Seneca Ep. 4.)

ſont trés-rares, le Prince ne s'en doit pas auſſi tant métre en peine. Il doit ſeulement ſe garder d'ofenſer griévement aucun de ceux, qui le ſervent dans ſa Maiſon, ou dans les Afaires de ſon Etat. Qui eſt la faute que fit Caracalla, qui retint parmi ſes Gardes du Corps un Centurion, dont il avoit fait mourir le frére d'une mort ignominieuſe, & à qui il faiſoit tous les jours des menaces *. Ce qui lui couta la vie.

Quant à Commode, pour tenir l'Empire, à la ſatisfaction du peuple, & des ſoldats, il n'avoit qu'à ſuivre les traces de ſon Pére. Mais comme il étoit cruel & brutal, & qu'il vouloit vivre de rapines, il donna toute ſorte de licence à ſes ſoldats. D'ailleurs, oubliant ſon rang, juſqu'à deſcendre dans l'Arene, & à faire mille autres baſſeſſes indignes de la Majeſté, il devint mépriſable aux ſoldats. Et ce mépris, joint à la haine du peuple, fut cauſe de la conſpiration, où il perdit la vie. Il ne nous reſte plus qu'à parler de Maximin.

La Milice aiant tué Aléxandre, qu'elle trouvoit éféminé, comme je l'ai déja dit, elle mit en ſa place Maximin, qui étoit grand-guerrier. Mais il ne garda pas long-tems l'Empire **, parce qu'il devint odieux & mépriſable. La baiſſeſſe de ſa Naiſſance l'expoſa au mépris Univerſel, un chacun ſachant, qu'il avoit été Berger en Thrace. Les Cruautés, que ſes Lieutenans éxercérent à Rome, & dans tous les autres Lieux de l'Empire, avant qu'il en fût venu prendre poſſeſſion, le firent paſſer lui même pour trés-cruel. De ſorte que de la peur & du mépris l'Afrique, Rome, & toute l'Italie, paſſérent à la conſpiration, où ils furent ſecondés par ſes propres ſoldats, qui, haraſſés de la longueur du Siége d'Aquilée, & las de ſes cruautés, le tuérent d'autant plus hardiment, qu'ils le voioient haï de tout le Monde †.

Je

* *Menacer, c'eſt fournir des armes à celui qu'on menace.*

** *Guére plus de deux ans.*

† *Ils tuérent auſſi ſon fils encore enfant, diſant, que d'une ſi méchante race il n'en faloit rien garder.*

Je ne parlerai point d'Héliogable, de Macrin, ni de Julien, qui n'aiant rien que de méprisable furent promtement exterminés. Mais, pour conclusion, je dirai, que les Princes de nôtre tems n'ont pas si grand besoin de ménager les soldats, pas un d'eux n'aiant des Armées en Corps, qui soient enracinées dans les Provinces, comme l'étoient celles de l'Empire Romain, où il étoit plus nécessaire de contenter les soldats, que les peuples, parceque ceux-ci n'avoient pas tant de pouvoir, que les autres 11. Mais aujourd'hui tous les Princes ont plus besoin de contenter les peuples, que les soldats, parceque les peuples sont les plus forts. J'excepte le Gran-Seigneur & le Sultan d'Egipte: le premier, à cause qu'il entretient toujours environ douze mille hommes d'Infanterie, & quinze mille de Cavalerie, de qui dépend la sûreté & la force de son Etat, & de qui, par consequent, il est nécessaire, qu'il conserve l'afection. Le second, d'autant que son Etat étant tout entre les mains des soldats, il faut de nécessité, qu'il se les conserve amis, sans se soucier du peuple. Où vous remarquerés, que l'Etat du Sultan est diferent de toutes les autres Principautés, & semblable au Pontificat Romain. Car ce ne sont pas les enfans du Prince mort qui succédent, mais celui qui est élu par les Grans. Et céte coutume étant trés-ancienne, céte Principauté ne peut pas être apellée nouvelle, non plus que la Papauté, puisqu'il ne s'y rencontre aucune des dificultés, qui sont dans les Etats nouveaux. Car bien que le Prince soit nouveau, il est reçu, comme s'il étoit héréditaire, dautant que la forme du Gouvernement est ancienne. Mais, pour retourner à mon sujet, je dis, que, si l'on pese tout ce discours, on verra, que la ruine des Empereurs, que j'ai nommés, n'est ve-

11. Têmoin les Légions d'Alemagne, qui se vantoint d'avoir l'Empire entre leurs mains. *Sua in manu sitam rem Romanam, suis victoriis augeri Remp. in suum cognomentum adsciscti Imperatores.* (Ann. 1.) *Evulgato Imperii arcano, posse Principem alibi, quàm Romæ fieri.* (Hist. 1.) & *posse ab exercitu Principem fieri.* (Hist. 2.)

venüe, que de la haine, ou du mépris, & l'on reconnoitra, pourquoi les uns procédant d'une façon, & les autres d'une autre, de part & d'autre quelqu'un a fini hureusement, & quelqu'un malhureusement. Car il fut inutile, & même pernicieux à Pertinax, & à Alexandre, qui étoient des Princes nouveaux, de vouloir imiter Marc, qui en étoit un héréditaire; & pareillement à Caracalla, Commode, & Maximin, de marcher sur les traces de Sevére, faute d'en avoir eu l'habileté. Donc un Prince, établi de nouveau dans un Etat, ne sauroit imiter les actions de Marc, ni aussi n'a pas besoin d'imiter celles de Sevére, mais doit emprunter de celui-ci les qualités nécessaires, pour devenir Prince; & de l'autre, celles, qui le sont, pour se maintenir avec honneur dans un Etat, où l'on se trouve déja bien établi.

CHAPITRE XX.

Plusieurs Questions de politique.

QUelques Princes, pour s'assurer de leur Etat, ont désarmé leurs Sujets: d'autres ont entretenu la division dans leurs Villes. Quelques-uns se sont fait des ennemis à dessein: Quelques autres se sont apliqués à gagner ceux, qui leur étoient suspects au commencement de leur Regne. Les uns ont bâti des Forteresses, d'autres les ont démolies. Et bien qu'on ne puisse rien décider sur toutes ces choses, à moins que de

LE Paganisme représentoit Janus avec deux visages; ce qui signifioit la connoissance parfaite qu'il avoit du passé & de l'avenir. L'image de ce Dieu, prise en un sens allégorique, peut très bien s'appliquer aux Princes. Ils doivent, comme Janus, voir derriére eux dans l'Histoire de tous les siécles qui se sont écoulés, &

de considérer séparément la Nature de chaque Etat, où l'on a à prendre de telles délibérations: Néanmoins je parlerai de tout cela en général, autant que la Matiére le poura permétre. Il n'est jamais arivé, qu'un Prince nouveau ait désarmé ses Sujets: au contraire, quand il les a trouvés desarmés, il a toujours pratiqué de les armer. Car lors qu'il les arme, ces Armes sont toutes à lui, ceux, qui lui sont suspects, lui deviennent fidéles, & ceux, qui l'étoient, continüent de l'être, & ses Sujets se font ses partisans. Il est vrai, que tous les Sujets ne se peuvent pas armer, mais si tu fait du bien à ceux que tu armes, tu peux être en sûreté du coté des autres. Joint que ceux, que tu emploïes, te sont obligés à cause de la préférence, & que les autres t'excusent, suposant plus de mérite en ceux, qui courent plus de danger. Mais quand tu les désarmes, tu les ofenses, en leur donnant lieu de croire, que tu te défies d'eux. Ce qui leur fait concevoir de la haine & qui leur fournissent des leçons salutaires de conduite & de devoir; ils doivent, comme Janus, voir en avant par leur pénétration, & par cet esprit de force & de jugement qui combine tous les rapports, & qui lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent les suivre.

Machiavel propose cinq questions aux Princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs possessions. Voions ce que la prudence pourra conseiller de meilleur en combinant le passé avec le futur, & en se déterminant toujours par la raison & la justice.

Voici la premiére question: Si un Prince doit desarmer des peuples conquis, ou non?

haine contre toi. Et comme tu ne peux pas demeurer désarmé, il faut, que tu aies recours à la Milice Mercenaire, dont j'ai dit ci-dessus le fort & le foible. Et quand même elle seroit bonne, elle ne le sera jamais tant, qu'elle te puisse defendre contre des ennemis puissans, & des Sujets suspects. Et c'est pour cela, qu'un Prince nouveau, dans une Principauté nouvelle, a toujours pris une Milice domestique. Et l'Histoire en fournit mille exemples. Mais quand tu aquers un Etat nouveau, que tu unis à un Etat heréditaire, alors il est necessaire de desarmer tes nouveaux Sujets, excepté ceux, qui se sont declarés pour toi avant l'aquisition. Encore faut-il, dans la suite du tems, les énerver & les amolir en sorte, que toute la force des Armes consiste dans la Milice propre, que tu as coutume d'entretenir dans ton Etat heréditaire. Nos Anciens, & particuliérement ceux, qui passoient pour être les plus Sages du tems, tenoient pour maxime, qu'il faloit des

Il faut toujours songer combien la maniére de faire la guerre a changé depuis Machiavel. Ce sont toujours des armées disciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent leur Païs; on mépriseroit beaucoup une troupe de Païsans armés. Si quelquefois dans des siéges la Bourgeoisie prend les armes, les Assiégeans ne le souffrent pas; & pour les en empêcher, on les menace du bombardement & des boulets rouges. Il paraît d'ailleurs qu'il est de la prudence de desarmer pour les premiers tems les Bourgeois d'une ville prise, principalement si l'on a quelque chose à craindre de leur part. Les Romains, qui avoient conquis la Grande-Bretagne, & qui ne pouvoient la retenir en paix à cause de l'humeur turbulente & belliqueuse de

des factions domeftiques, pour garder Piftoie, & des Forterefles, pour garder Pife, &, felon ce principe, fomentoient les divifions dans quelques Villes, pour les conferver plus facilement. Et cela étoit bon pour ce tems-là, que toute l'Italie étoit comme en balance. Mais je ne crois pas, que cela fût bon aujourd'hui. Car bien loin, que les divifions produifent jamais rien de bon, il faut, que les Villes divifées périffent, quand l'ennemi en approche, parceque le parti le plus foible fe joindra toujours avec lui; & que l'autre ne poura plus réfifter. Les Vénitiens fomentoient les Guelfes & les Gibelins dans leurs Villes: & bien qu'ils ne les laiffaffent jamais venir aux mains, fi eft-ce qu'ils nouriffoient des queréles entre eux, pour ocuper, à ce que je crois le loifir de leurs Sujets à raifonner de ces diferends, & leur ôter par là le tems de penfer à fe foulever. Ce qui tourna depuis à leur dommage. Car aprés qu'ils eurent été défaits à Vaïla, une de ces factions leva le maf-de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de modérer en eux cet inftinct belliqueux & farouche; ce qui réuffit comme on le defiroit à Rome. Les Corfes font une poignée d'hommes, auffi braves & auffi déliberés que ces Anglais; on ne les domptera, je crois, que par la prudence & la bonté. Pour maintenir la Souveraineté de cette Isle, il me paraît d'une néceffité indifpenfable de desarmer les Habitans, & d'adoucir leurs mœurs. Je dis en paffant, & à l'occafion des Corfes, que l'on peut voir par leur exemple quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, & qu'il eft dangereux & injufte de l'opprimer.

La feconde queftion roule fur la confiance qu'un Prince doit avoir, après s'être rendu maître

masque, & les dépoüilla de tout leur Etat. Je dis donc, que cete conduite montre la foiblesse d'un Prince, & qu'un, qui sera puissant, ne soufrira ces divisions 1, qui véritablement lui servent en tems de paix à amuser ses Sujets, mais aussi qui nuisent en tems de Guerre. Sans doute, les Princes deviennent grans, quand ils surmontent les dificultés, & les opositions qu'on leur fait. Aussi, (*) la Fortune, lors qu'elle veut grandir un Prince nouveau, qui a plus besoin de réputation, qu'un Prince héréditaire, elle lui suscite des ennemis & des ligues, pour exercer son courage, & son industrie, &, par cete échelle le faire monter à un plus haut degré de puissance 2.

A

1. Témoin le Roi de France, dit Machiavel (Disc. lib. 3. cap. 27.) qui ne soufriroit jamais, que persone se dist être du parti du Roi, parce que cela signifieroit, qu'il y auroit un autre parti que celui du Roi: au lieu que le Roi ne veut point de partis.

(*) *Ou, Aussi, lorsque la Fortune veut, &c.*

2. Comme elle fit a Tibére, dont

tre d'un nouvel Etat, ou en ceux de ses nouveaux Sujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidèles à leur Prince légitime.

Lorsqu'on prend une ville par intelligence, & par la trahison de quelques Citoïens, il y auroit beaucoup d'imprudence à se fier aux Traitres, qui probablement vous trahiront: & on doit présumer que ceux qui ont été fidèles à leurs anciens Maîtres, le seront à leurs nouveaux Souverains; car ce sont d'ordinaire des esprits sages, des hommes domiciliés qui ont du bien dans le Païs, qui aiment l'ordre, à qui tout changement est nuisible. Cependant il ne faut se confier légérement à personne

Mais supposons un moment que des peuples, opprimés & forcés

à

A raison de quoi plusieurs croient, qu'un Prince sage doit, par finesse, se susciter quelques ennemis, selon qu'il en trouve l'ocasion, pour en devenir plus estimé & plus puissant, quand il les aura oprimés 3. Les Princes, & particuliérement les Princes Nouveaux, ont trouvé plus de fidélité & d'utilité dans les hommes, qui, au commencement de leur Regne, leur étoient su-

à sécoüer le joug de leurs Tyrans, appellassent un autre Prince pour les gouverner, je crois que le Prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne; & que s'il en manquoit en cette occasion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus précieux, ce seroit une ingratitude funeste à son pouvoir & à sa gloire. Guillaume, Prince d'Orange, conserva jusqu'à la fin de sa vie son amitié & sa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du Gouvernement d'Angleterre, & ceux qui lui étoient opposés, abandonnerent leur patrie & suivirent le Roi Jaques.

Dans les Roïaumes électifs, où la plûpart des élections se font par brigues, & où le Trone est vénal, quoiqu'on en dise, je crois que le nouveau

dont la vie, avant qu'il parvinst à l'Empire, fut pleine de dangers & de traverses. *Casus prima ab infantia ancipites. . . . Ubi domum Augusti privignus introiit, multis æmulis conflictatus est, dum Marcellus & Agrippa, mox Caius Luciusque Cæsares viguere. . . . Sed maxime in lubrico egit, accepta in matrimonium Julia, impudicitiam uxoris tolerans, aut declinans.* (Tac. Ann. 6.) Et à Caractacus, *quem multa ambigua, multa prospera extulerant, ut cæteros Britannorum Imperatores præmineret.* (Ann. 12.) & à ce Capitaine Romain, qui devint Intrépide à force d'avoir éprouvé la bonne & la mauvaise fortune. *Cæcina secundarum ambiguarumque rerum sciens, eòque interritus.* (Ann. 1.)

3. C'est en ce sens, que Diogéne disoit, qu'il étoit nécessaire d'avoir de rudes ennemis.

ſuſpects, qu'en ceux, à qui alors ils ſe fioient le plus. Pandolfe *Petrucci*, Prince de Sienne, ſe ſervoit plus de ceux, qui lui avoient été ſuſpects, que des autres. Mais comme cela change ſelon les occaſions, je dirai ſeulement, que, ſi les hommes, que le Prince avoit au commencement pour ennemis, ſont tels, qu'ils aient beſoin d'apui, pour ſe maintenir, le Prince les poura toujours gagner aiſément: & qu'ils lui feront d'autant plus fidéles, qu'ils voudront éfacer, par leurs ſervices, la mauvaiſe opinion qu'il avoit conçüe (*). De ſorte que le Prince en tire toujours plus de ſervice, que des autres, qui n'aiant rien à craindre de lui, ont moins de ſoin de cultiver ſa bienveillance 4. A ce

(*) *Ou, Et ces gens-là ſont d'autant plus fidéles qu'ils connoiſſent le beſoin qu'ils ont de détruire, par leurs bonnes actions, l'opinion ſiniſtre, que l'on avoit d'eux.*

4. Têmoin ce Marius Celſus, qui fut fidéle à Oton, quoiqu'il eût été ami inviolable de Galba. *Marium Celſum Conſ. Galbæ usque in*

veau Souverain trouvera la facilité, après ſon élevation, d'acheter ceux qui lui ont été opposés, comme il s'eſt rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples. On y trafiqua ſi ſouvent du Trône, qu'il ſembloit que cet achat ſe fît aux Marchés public. La liberalité d'un Roi de Pologne écarte de ſon chemin toute opposition, il eſt le maître de gagner les grandes Familles par des Palatinats, des Staroſties, & d'autres Charges qu'il confere; mais comme les hommes ont ſur le ſujet des bienfaits la mémoire très courte, il faut revenir ſouvent à la charge. En un mot, la République de Pologne eſt comme le tonneau des Danaïdes, le Roi le plus généreux répandra vainement ſes bienfaits ſur

A ce propos, je ne saurois me passer d'avertir le Prince, qui vient d'aquérir un Etat par la faveur de ceux du païs, de bien cosiderer les motifs, qu'ils ont eus de le favoriser, & si ce n'a point été en haine du précédent Gouvernement, plûtot que par inclination pour lui 5, qu'ils l'ont fait; au quel cas il lui sera tres-dificile de se les conserver amis, parcequ'il sera impossible de les contenter. Et s'il veut parcourir les exemples anciens & modernes, il verra, qu'il est beaucoup plus facile de gagner l'Amitié de ceux, qui se contentoient de l'Administration précédente, & qui par conséquent étoient ses ennemis, que de ceux, qui, faute d'en être contens, se sont faits ses amis, & l'ont aidé à s'emparer de l'Etat. C'a été la Coutume des Princes de bâtir des Fortereſ-

in extremas res amicum fidumque. (Hist. 1.) *Otho intra intimos amicos habuit.... Mansitque Celso velut fataliter etiam pro Othone fides integra.* (Ibid.)

5. *Multi odio præsentium, & cupidine mutationis.* (Ann. 3.)

sur eux, il ne les remplira jamais. Cependant, comme un Roi de Pologne a beaucoup de graces à faire, il peut se ménager des ressources fréquentes, en ne faisant ses libéralités que dans les occasions où il a besoin des Familles qu'il enrichit.

La troisiéme question de Machiavel regarde proprement la sûreté d'un Prince dans un Roïaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la mesintelligence parmi ses Sujets?

Cette question pouvoit peut-être avoir lieu du tems des Ancêtres de Machiavel à Florence; mais à présent je ne pense pas qu'aucun Politique l'adoptât sans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer le bel Apologue si connu, de Menenius Agrippa, par lequel il réünit le peuple

reſſes, pour tenir les Mutins en bride, & pouvoir ſoutenir le premier éfort d'une révolte. Je loüe céte méthode, parcequ'elle a été en Uſage chés les Anciens. Mais de notre tems nous avons vu Nicolas Vitelli démolir deux Forterêſſes de *Città-di-Caſtello*, pour conſerver céte Place. Guibaud, Duc d'Urbin, aiant recouvré ſon Duché, d'où Céſar Borgia l'avoit chaſſé, raſa toutes les Forterêſſes de céte Province 6, perſuadé, qu'il ſeroit plus dificile de la reperdre, quand il n'y auroit plus de Citadelles. Les Bentivoles firent la même choſe à Bologne, aprés y être retournés 7. Les Forterêſſes ſont donc

6. Au Chapitre 24. du Livre 2 de ſes Diſcours, il dit, que le Duc d'Urbin les démolit, parcequ'étant aimé de ſes ſujets il craignoit de s'en faire haïr en montrant de ſe défier d'eux: & que d'ailleurs il ne pouvoit pas défendre ces forterêſſes contre les ennemis à moins que d'avoir une Armée en Campagne.

7. Les Bentivoles devinrent ſages aux dépens du Pape Jules II. qui aiant fait une Citadelle à Bologne, & mis un Gouverneur, qui fai-

ple Romain. Les Républiques cependant doivent en quelque façon entretenir de la jalouſie entre leurs Membres; car ſi aucun Parti ne veille ſur l'autre, la forme du Gouvernement ſe change en Monarchie.

Il y a des Princes qui croient la deſunion de leurs Miniſtres néceſſaire pour leur intérêt, ils penſent être moins trompés par des hommes qu'une haine mutuelle tient réciproquement en garde: mais ſi ces haines produiſent cet effet, elles en produiſent auſſi un fort dangereux; car au lieu que ces Miniſtres devroient concourir au ſervice du Prince, il arrive que par des vûes de ſe nuire, ils ſe contrecarent continuellement, & qu'ils confondent dans leurs querelles particuliéres l'a-

donc utiles, ou non, selon les tems: & si d'un coté elles servent, elles nuisent d'un autre. Et voici comment. Le Prince, qui a plus de peur de ses peuples, que des Etrangers, doit faire des Forteresses: mais celui, qui craint plus les Etrangers, que les peuples, s'en doit passer. Le Chateau, que François Sforce a bâti à Milan, a déja fait & fera plus de mal à la Maison Sforce, que pas-un autre désordre de cet Etat 8. Il n'y a donc point de l'avantage du Prince & le salut des peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une Monarchie, que l'union intime & inséparable de tous ses Membres; & ce doit être le but d'un Prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisiéme question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatriéme problême. Examinons cependant, & jugeons en deux mots si un Prince doit fomenter des Factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses Sujets.

C'est forger des Monstres pour les combattre, que de se faire des ennemis pour les vaincre; il est plus naturel, plus raisonnable, plus humain de se faire des amis. Heureux sont les Princes qui connoissent les

faisoit assassiner les Bourgeois, perdit & la forteresse & la Ville, aussi tôt qu'ils se furent soulevés. Ibid.

8. Parceque les Sforces en devinrent plus hardis, & par conséquent plus violens. Si tu fais des forteresses, dit il au même Chap. elle te servent en tems de paix, parcequ'elles te rendent plus hardi à maltraiter tes sujets: mais en tems de guerre, elles ne te servent de rien, parcequ'elles sont ataquées, & par les ennemis, & par tes Sujets: & qu'il est impossible, qu'elles tiennent contre les uns & les autres..... Et si tu veux recouvrer un Etat perdu, ce ne sera point par tes Forteresses que tu le recouvreras, si tu n'as une Armée, qui puisse combatre

de meilleure Forteresse, que de n'être point haï du peuple. Car si tu en es haï; quelque Forteresse, que tu aies, tu n'es point en sûreté, atendu que le peuple ne prendra pas plus-tôt les Armes, qu'il sera secouru des Etrangers. Il ne se voit point, que les Forteresses aient servi à d'autres Princes de nôtre tems, qu'à la Comtesse de *Furli*, à qui la sienne, aprés le Massacre du Comte Jérome, son Mari *, donna le moien d'atendre le secours de Milan, & de recouvrer son Etat, & ce, dans une conjoncture d'Afaires, où les Etrangers ne pou-

batre celui, qui t'a dépoüillé. Or si tu as une Armée, tu le peux recouvrer, quand même tu n'auroi point de Forteresses. Quant au Chateau de Milan, Machiavel ajoute, qu'il ne servit dans l'Adversité, ni aux Sforces, ni aux François, mais au contraire leur nuisit, l'orgeüil de la Forteresse leur aiant fait négliger aux uns, & aux autres, de traiter plus honnêtement le peuple.

* *Jérome* Riari *neveu de Sixte IV. sa femme étoit Catarine Sforce, fille de François, Duc de Milan, & sœur de Louis dit le More.*

les douceurs de l'amitié, plus heureux sont ceux qui méritent l'amour & l'affection des peuples.

Nous voici à la derniére question de Machiavel; savoir, si un Prince doit avoir des forteresses & des citadelles, ou s'il doit les raser!

Je crois avoir dit mon sentiment dans le Chapitre X. pour ce qui regarde les petits Princes, venons à présent à ce qui intéresse la conduite des Rois.

Dans le tems de Machiavel, le monde étoit dans une fermentation générale; l'esprit de sédition & de révolte regnoit par tout, l'on ne voioit que des Factions & des Tyrans. Les révolutions fréquentes & continuelles obligerent les Princes de bâtir des citadelles sur les hauteurs des villes, pour contenir par ce moïen l'esprit

pouvoient pas secourir le peuple. Mais depuis, quand elle fut ataquée par Cesar Borgia, & que ses Sujets se joignirent avec l'Etranger, elle éprouva, qu'elle eût mieux fait de se faire aimer du peuple, que d'avoir des Forteresses. Je loüe donc & ceux, qui en font, & ceux, qui n'en font point: mais je blâmerai toujours ceux, qui, s'y fiant trop, se soucieront peu d'être haïs de leurs peuples.

l'esprit inquiet des Habitans.

Depuis ce siécle barbare, soït que les hommes se soient lassés de s'entre-détruire, soit plûtôt parce que les Souverains ont dans leurs Etats un pouvoir plus despotique, on n'entend plus tant parler de séditions & de révoltes: & l'on diroit que cet esprit d'inquiétude, après avoir assez travaillé, s'est mis à présent dans une assiétte tranquille; de sorte qu'on n'a plus besoin de citadelles pour répondre de la fidélité d'un Païs. Il n'en est pas de même des fortifications pour se garantir des ennemis, & pour assûrer davantage le repos de l'Etat.

Les armées & les forteresses sont d'une utilité égale pour les Princes; car s'ils peuvent opposer leurs armées à leurs ennemis, ils peuvent sauver cette armée sous le canon de leurs forteresses en cas de bataille perdue, & le siége que l'ennemi entreprend de cette forteresse, leur donne le tems de se refaire & de ramasser de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amassent à tems, emploier pour faire lever le siége à l'ennemi.

Les derniéres guerres en Flandre entre l'Empereur & la France, n'avançoient presque point à cause de la multitude des places fortes: & des batailles

de cent mille hommes n'étoient suivies que par la prise d'une ou de deux villes. La campagne d'après l'Adversaire, aiant eu le tems de réparer ses pertes, réparaissoit de nouveau, & l'on remettoit en dispute ce que l'on avoit décidé l'année d'auparavant. Dans des Païs où il y a beaucoup de places fortes, des armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, & gagneront, si elles sont heureuses, pour le prix de vingt batailles, dix milles de terrein.

Dans des Païs ouverts le sort d'un combat, ou de deux campagnes, décide de la fortune du Vainqueur, & lui soumet des Roïaumes entiers. Alexandre, César, Gengisckam, Charles XII. devoient leur gloire à ce qu'ils trouverent peu de places fortifiées dans les Païs qu'ils conquirent. Le Vainqueur de l'Inde ne fit que deux siéges en ses glorieuses campagnes, l'Arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugene, Villars, Marlboroug, Luxembourg étoient de grands Capitaines; mais les forteresses émousserent en quelque façon le brillant de leurs succès. Les Français connoissent bien l'utilité des forteresses, car depuis le Brabant jusqu'au Dauphiné, c'est une double chaine de places fortes; la frontiére de la France du côté de l'Allemagne, est comme une gueule ouverte de lion, qui présente deux rangées de dents menaçantes, prête à tout engloutir. Cela suffit pour faire voir le grand usage des villes fortifiées.

CHA.

CHAPITRE XXI.

Comment le Prince doit se gouverner pour se mettre en estime.

RIen ne fait tant estimer un Prince, que les grandes entreprises, & les actions extraordinaires. Nous avons aujourd'hui Ferdinand, Roi d'Espagne, lequel nous pouvons presque appeller Prince nouveau, attendu que de petit Roi d'Arragon, qu'il étoit, il est devenu, par sa réputation, & par sa gloire, le premier Roi de la Chrétienté. Si nous considérons ses actions, nous trouverons, qu'elles ont toutes été grandes, & quelques-unes extraordinaires. Au commencement de son regne, il tourna ses armes contre le Roïaume de Grenade, & cette guerre fut le fondement de sa grandeur, d'autant que les Grands de Castille ne pensant qu'à combattre, il n'avoit rien à craindre d'eux, qui ne s'appercevoient pas même de l'autorité, qu'il acqueroit à leurs depens, en nourissant avec les deniers de l'E-glise

CE Chapitre de Machiavel contient du bon & du mauvais. Je releverai premiérement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon & de loüable, & je hazarderai ensuite mon sentiment sur quelques sujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'Auteur propose la conduite de Ferdinand d'Arragon, & de Bernard de Milan pour modèle à ceux qui veulent se distinguer par de grandes entreprises, & par des actions rares & extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardiesse des entreprises, & dans la rapidité de l'exécution. Cela est grand, j'en conviens; mais ce-la

glise & du peuple, des Armées, qui le rendirent depuis si celébre.

Outre cela, pour pouvoir entreprendre de plus grandes choses, il se servit du prétexte de la Religion, & par une pieté cruelle, il chassa les Maranes de ses Etats. Il ne se peut pas trouver un exemple plus rare.

Sous le même prétexte, il attaqua l'Afrique, puis l'Italie, & enfin la France, ourdissant toujours de nouveaux desseins, qui tenoient les esprits dans l'attente de l'événement, & ne leur laissoient pas le tems de raisonner d'autre chose, ni par conséquent de machiner contre lui.

Il est encore très utile à un Prince, de donner des exemples singuliers, soit de punition, ou de récompense, desquels on ait à parler long-tems, comme étoient ceux, qu'on nous raconte de Barnabé, Seigneur de Milan 1.

Mais

1. Et ceux, que Philippe de Commines rapporte de Louis Onziéme, son Maître. *Il faisoit*, dit-il, *d'a-pres*

la n'est loüable qu'à proportion que l'entreprise du Conquerant est juste. „Toi, qui te „vantes d'exterminer les „Voleurs, disoient les „Ambassadeurs Scythes „à Alexandre, tu es toi-„même le plus grand „Voleur de la terre; „car tu as pillé & saccagé toutes les Nations „que tu as vaincues. Si „tu es un Dieu, tu dois „faire le bien des Mortels, & non pas leur „ravir ce qu'ils ont; si „tu es un homme, songes toujours à ce que „tu es.

Ferdinand d'Arragon ne se contentoit pas toujours de faire simplement la guerre: mais il se servoit de la Religion, comme d'un voile pour couvrir ses desseins. Il abusoit de la foi des sermens, il ne parloit que de justice, & ne commettoit que des injustices. Machiavel loüe en

Mais sur-tout un Prince doit s'etudier à paroître excellent dans toutes ses actions 2. Il se fait encore estimer, quand il est grand ami, & grand ennemi, c'est-à-dire, quand il se déclare nettement en faveur de quelqu'un contre un autre; qui est toujours un meilleur parti, que d'être neutre.

Car si deux puissans Voisins de ton Etat en viennent aux mains, soit que tu aies à craindre de celui, qui sera vainqueur, ou non, dans l'un & l'autre cas il te sera toujours plus avantageux de te déclarer, & de faire une bonne guerre. Si tu ne te declares pas, tu seras tou-

pres punitions, pour être craint, & de peur de perdre obeïssance. Il renvoioit Officiers, & cassoit Gendarmes, rognoit pensions, & passoit tems à faire & defaire gens; & faisoit plus parler de lui parmi le Roiaume, que ne fit jamais Roi. Dans ses Mem. liv. 6. chap. 8.

2. *Præcipua rerum ad famam dirigenda*, dit Tac. Ann. 5. Il doit être comme Mucien, qui savoit donner de l'agrément à tout ce qu'il disoit, & à ce qu'il faisoit. *Omnium quæ diceret, atque ageret, arte quadam ostentator.* Hist. 2.

en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allegue en second lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour insinuer aux Princes qu'ils doivent récompenser & punir d'une maniére éclatante, afin que toutes leurs actions aient un caractére de grandeur imprimé en elles. Les Princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorsque leur libéralité sera une suite de leur grandeur d'ame, & non de leur amour propre.

La bonté peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Ciceron disoit à César. „Vous n'avez rien de „plus grand dans votre „fortune que le pouvoir „de sauver tant de Citoiens, ni de plus digne „de votre bonté que la „volonté de le faire.„ Il faudroit donc que les

 pei-

toujours la proie du vainqueur, au grand contentement du vaincu, & tu n'auras personne, qui te plaigne, ni qui te protége; car le vainqueur ne veut point d'amis suspects, ni incapables de le secourir dans l'adversité; & celui, qui perd, ne veut point de toi, après que tu n'a pas voulu être le compagnon de sa fortune dans les Armes (*).

Lors qu'Antiochus passa en Grece où les Etoliens l'appelloient, pour chasser les Romains, ses Ambassadeurs priérent ceux d'Achaïe, qui étoient amis des Romains d'être neutres; au contraire les Romains demandoient, qu'on se déclarât pour eux; il en fut deliberé dans le Conseil d'Achaïe: Et comme l'Ambassadeur d'Antiochus les exhortoit à la neutralité, celui des Romains leur dit, *On vous dit, que le meilleur parti, que vous puissiez prendre, est de ne vous point embarquer dans notre guerre; & moi je vous dis, que vous n'en sauriez prendre un pire,*

(*) *La Guerre.*

peines qu'un Prince inflige, fussent toujours au-dessous de l'offence, & que les récompenses qu'il donne, fussent toujours au-dessus du service.

Mais voici une contradiction. Le Docteur de la politique veut en ce Chapitre que les Princes tiennent leurs Alliances, & dans le XVIII. Chapitre il les dégage formellement de leur parole. Il fait comme ces Diseurs de bonne avanture, qui disent blanc aux uns, & noir aux autres.

Si Machiavel raisonne mal sur tout ce que nous venons de dire, il parle bien sur la prudence que les Princes doivent avoir de ne se point engager legérement avec d'autres Princes plus puissans qu'eux, qui, au lieu de les secourir, pourroient les accabler.

C'est

pire, car si vous vous tenez neutres, vous resterez à la discretion du vainqueur, sans que personne vous soit obligé 3.

Il arrivera toujours, que celui qui n'est point ton ami, te priera d'être neutre, & l'autre de ne l'être pas. Les Princes mal-résolus embrassent d'ordinaire la neutralité, pour se tirer de l'embarras present, & le plus souvent ils se perdent.

Mais quand tu te déclares hautement en faveur de l'une des parties, si ton ami reste vainqueur, il t'est obligé, & même affectionné, quoique tu sois à sa discretion; car les hommes ne sont jamais si malhonnêtes, qu'ils veüillent opprimer, avec tant d'ingratitude, celui, qui les a obligez. Outre que les victoires ne sont jamais si entiéres, que le vainqueur n'ait encore besoin

3. *Quippe sine dignitate præmium victoris eritis.* Livius Lib. 35. La Neutralité n'est bonne, que pour le Prince, qui est plus fort que ceux qui se battent, car il se fait, quand il veut, leur arbitre & leur Juge; au contraire, elle nuit toujours aux petits Princes. C'est pourquoi il faut être ou le plus fort, ou avec le plus fort.

C'est ce que savoit un grand Prince d'Allemagne, également estimé de ses amis & de ses ennemis. Les Suédois entrerent dans ses Etats lorsqu'il en étoit éloigné avec toutes ses troupes pour secourir l'Empereur au bas du Rhin, dans la guerre qu'il soutenoit contre la France. Les Ministres de ce Prince lui conseillerent, à la nouvelle de cette irruption soudaine, d'appeller le Czar de Russie à son secours; mais ce Prince, plus pénetrant qu'eux, leur repondit que les Moscovites étoient comme des ours qu'il ne falloit point déchainer, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaînes. Il prit genereusement sur lui les soins de la vengeance, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le sié-

besoin de garder quelques mesures de bienséance. Si ton ami est vaincu, tu deviens le compagnon d'une fortune, qui se peut relever, & tu as un ami, qui te sert quand il peut.

Si ceux, qui se battent ensemble, sont tels, que tu n'aies rien à craindre de celui, qui vaincra; tu fais d'autant plus sagement de te déclarer, parceque tu concours à la ruine d'un voisin, avec celui, qui lui devroit sauver s'il étoit sage, d'autant qu'il reste à ta discrétion, si tu demeures vainqueur, comme il est impossible, que tu ne le sois.

C'est ici, qu'il faut avertir le Prince, de ne s'associer jamais avec un plus puissant que lui, pour en offenser d'autres, si ce n'est, que la necessité l'y contraigne, comme je l'ai dit ci-dessus *; car s'il vient à vaincre, tu te mets à sa discrétion, qui est ce que les Princes doivent toujours éviter. Les Venitiens s'associérent, sans nul besoin, avec la France, contre le Duc de Milan, d'où

* Au Chapitre 13.

siécle futur; j'allongerois sûrement cet article par quelques réflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'est pas à moi à juger de la conduite des Princes modernes, & dans le monde il faut savoir parler & se taire à propos.

La matiére de la neutralité est aussi bien traitée par Machiavel, que celle des engagemens des Princes. L'expérience a démontré depuis long-tems qu'un Prince neutre expose son País aux injures des deux Parties belligérantes; que ses Etats deviennent le théatre de la guerre, & qu'il perd toujours par la neutralité, sans que jamais il y ait rien de solide à y gagner.

Il y a deux maniéres par lesquelles un Prince peut s'agrandir: l'une est celle de la conquête, lorsqu'un Prince guer-

d'où s'ensuivit la ruine de leur Etat.

Mais quand on ne peut pas s'exempter de cette compagnie, ainsi qu'il arriva aux Florentins, lors que le Pape & le Roi d'Espagne assaillirent la Lombardie; le Prince doit alors se joindre avec les autres, pour les raisons, que j'ai dites.

Ne t'imagines point, qu'il y ait de parti plus sûr; au contraire, sois assuré, que tu n'en prendras que de hazardeux, car il est fatal de ne fuir jamais un inconvénient, sans tomber dans un autre. Or la prudence consiste à bien connoître la nature des inconvéniens, & à prendre le moindre mal pour un bien 4.

Le Prince doit encore ho-

4. Celui, qui attend toutes les commodités, (dit Machiavel, au liv. 2. de son Histoire) ou n'entreprend jamais rien, ou ce qu'il entreprend tourne le plus souvent à son désavantage. J'ai observé, dans toutes les affaires du Monde, dit un autre Politique Italien, que rien ne precipite plûtôt dans le péril, que le trop grand soin de s'en éloigner, & que le trop de prudence dégénere ordinairement en imprudence. (*Fra Paolo*)

guerrier recule par la force de ses armes les limites de sa domination; l'autre est celle du bon gouvernement, lors qu'un Prince laborieux fait fleurir dans ses Etats tous les Arts, & toutes les Sciences qui les rendent plus puissans & plus policés.

Tout ce Livre n'est rempli que de raisonnemens sur cette premiére maniére de s'agrandir, disons quelque chose de la seconde, plus innocente, plus juste, & toute aussi utile que la premiére.

Les Arts les plus nécessaires à la vie, sont l'Agriculture, le Commerce, les Manufactures. Ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, sont la Géometrie, la Philosophie, l'Astronomie, l'Eloquence, la Poësie, la Peinture, la Musique, la Sculpture, l'Architecture, la Gra-

honorer tous ceux, qui excellent en leur art, ſur-tout ſi c'eſt dans le Trafic, & dans l'Agriculture; & les exciter par des récompenſes à inventer tout ce qui peut enrichir ſa Ville, ou ſon Etat, afin que les uns ne s'abſtiennent point d'ouvrir un bon commerce par la crainte de paier des droits; ni les autres de cultiver leurs terres, de peur d'en être dépoüillez, aprés les avoir embellies *.

Enfin, il doit, en certains tems de l'année, tenir le Peuple en réjoüiſſance par des jeux, & des ſpectacles 5.

Gravûre, & ce qu'on entend ſous le nom de Beaux Arts.

Comme tous les Païs ſont très differens, il y en a où le fort conſiſte dans l'Agriculture; d'autres dans les Vendanges; d'autres dans les Manufactures, & d'autres dans le Commerce. Ces Arts ſe trouvent même proſperer enſemble en quelque Païs.

Les Souverains qui choiſiront cette maniére douce & aimable de ſe rendre plus puiſſans, ſeront obligés d'étudier principalement la conſtitution de leur Païs, afin de ſavoir leſquels de ces Arts ſeront les plus propres à y réuſſir, & par conſequent leſquels ils doivent le plus encourager. Les Françaís & les Eſpagnols ſe ſont apperçus que le Commerce leur manquoit, & ils ont médité par cette raiſon ſur le moien

* *M. le Chevalier Temple obſerve très-bien, que le Commerce ne fleurit jamais dans un Gouvernement deſpotique, parce que perſonne n'eſt aſſuré de joüir long-tems de ce qu'il poſſede; au lieu que cela n'eſt pas à craindre dans les Républiques. A raiſon de quoi il conclut, que leur Gouvernement eſt plus propre, que celui des Monarchies, à cultiver & conſerver le Commerce; témoin Tyr, Carthage, Athenes, Siracuſe, Agrigenti, Rhodes, où il commença de déchoir, dès que ces villes furent tombées en la puiſſance d'un Prince. Chap. 6. de ſes Remarques ſur la Hollande.*

5. Et comme chaque Ville est partagée en divers corps de metier, il est bon qu'il assiste quelquefois à leurs assemblées 6, & qu'il y fasse parade de sa magnificen-

5. Comme faisoient les Romains, qui selon la remarque de Tacite, domptoient plus les peuples par les voluptez, que par les armes. *Voluptatibus, quibus Romani plus adversus subjectos, quam armis valent.* Hist. 4. Et Agricola, qui amollit le courage féroce des Anglois par le luxe, à tel point, qu'ils appelloient en lui douceur & modération ce qui faisoit une partie de leur servitude. *Ut homines dispersi ac rudes, eoque bello faciles, quieti & otio per voluptates assuescerent..... Idque apud imperitos humanitas vocabatur, cùm pars servitutis esset.*

6. Comme faisoit Auguste. *Indulserat ei ludicro Augustus..... neque ipse abhorrebat talibus studiis, & civile rebatur misceri voluptatibus vulgi.* Ann. 1. Car le peuple, qui aime son plaisir, est ravi d'y avoir le Prince pour compagnon. *Ut est vulgus cupiens voluptatum, &, si eodem princeps trahat, lætum.* Ann. 14. Et Vitellius, qui, dans l'élection des Consuls, se méloit indifferemment parmi les prétendans, & tâchoit de se concilier l'affection & la voix du peuple, en présidant aux spectacles du Théatre & du Cir-

moïen de ruiner celui des Anglais. S'ils réussissent, la France augmentera sa puissance plus considérablement, que la conquête de vingt villes, & d'un millier de villages ne l'auroit pû faire; & l'Angleterre & la Hollande, ces deux plus beaux & plus riches Païs du Monde, dépériront insensiblement comme un Malade qui meurt de consomption.

Les Païs, dont les bléds & les vignes font les richesses, ont deux choses à observer. L'une est de défricher soigneusement toutes les terres, afin de mettre jusqu'au moindre terrein à profit; l'autre est de rafiner sur un plus grand, un plus vaste debit, sur les moïens de transporter ces marchandises à moins de fraix, & de pouvoir les vendre à meilleur marché.

ficence & de sa bonté, mais sans oublier jamais la majesté de Prince 7, qui le doit accompagner par-tout.

Cirque. *Comitia consulum cum canditatis civiliter celebrans, omnem infimæ plebis rumorem in theatro, ut spectator; in Circo, ut fautor, affectavit.* Hist. 2.

7. *Ita ut nec illi, aut facilitas auctoritatem, aut severitas amorem deminuat.* in Agricola.

Quant aux Manufactures de toute espéce, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile & de plus profitable à un Etat, puisque par elles on suffit aux besoins & au luxe des habitans, & que les Voisins sont même obligés de païer tribut à votre industrie. Elles empêchent d'un côté que l'argent sorte du Païs, & elles en font rentrer de l'autre.

Je me suis toujours persuadé que le défaut de Manufactures avoit causé en partie ces prodigieuses émigrations des Païs du Nord, de ces Goths, de ces Vandales qui inonderent si souvent les Païs Méridionaux. On ne connoissoit d'Art dans ces tems reculés, en Suéde, en Dannemark, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'Agriculture, ou la Chasse. Les terres labourables étoient partagées entre un certain nombre de Propriétaires qui les cultivoient, & qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout tems été trés feconde dans ces Climats froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un Païs, qu'il n'en pouvoit subsister par le labourage. Les Indigens s'attroupoient alors, ils étoient d'illustres Brigands par necessité, ils ravageoient d'autres Païs & en dépossedoient les Maîtres; aussi voit-on dans l'Empire d'Orient & d'Oc-

d'Occident que ces Barbares ne demandoit pour l'ordinaire que des champs pour cultiver, afin de fournir à leur ſubſiſtance. Les Païs du Nord ne ſont pas moins peuplés qu'ils l'étoient alors; mais comme le luxe a très heureuſement multiplié nos beſoins, il a donné lieu à des Manufactures & à tous ces Arts qui font ſubſiſter des peuples entiers, qui autrement ſeroient obligés de chercher leur ſubſiſtance ailleurs.

Ces maniéres donc de faire proſperer un Etat, ſont comme des talens confiés à la ſageſſe du Souverain, qu'il doit mettre à uſure & faire valoir. La marque la plus ſûre qu'un Païs eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorſque les Beaux-Arts naiſſent dans ſon ſein; ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrein gras & ſous un ciel heureux; mais que la ſechereſſe, ou le ſouffle des Aquilons fait mourir.

Rien n'illuſtre plus un Regne que les Arts qui fleuriſſent ſous ſon abri. Le ſiécle de Periclès eſt auſſi fameux par les grands Génies qui vivoient à Athenes, que par les batailles que les Athéniens donnerent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Ciceron, Ovide, Horace, Virgile, &c. que par les proſcriptions de ce cruel Empereur, qui doit après tout une grande partie de ſa réputation à la Lire d'Horace. Celui de Louïs XIV. eſt plus célèbre par les Corneilles, les Racines, les Moliéres, les Boileau, les Deſcartes, les le Bruns, les Girardon, que par ce paſſage du Rhin tant exagéré, par les ſiéges où Louïs ſe trouva en perſonne, & par la bataille de Turin que Mon-

ſieur

ſieur de Marſin fit perdre au Duc d'Orléans par ordre du Cabinet.

Les Rois honorent l'humanité lorſqu'ils diſtinguent & récompenſent ceux qui lui ſont le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces eſprits ſupérieurs qui s'emploient à perfectionner nos connaiſſances, & qui ſe dévoüent au culte de la vérité.

Heureux ſont les Souverains qui cultivent eux-mêmes ces Sciences, qui penſent avec Ciceron, ce Conſul Romain, Libérateur de ſa patrie & Pere de l'éloquence. „Les Lettres forment la Jeu„neſſe, & ſont le charme de l'âge avancé. La „proſpérité en eſt plus brillante, l'adverſité en re„çoit des conſolations; & dans nos maiſons, & „dans celles des autres, dans les voïages, & dans „la ſolitude, en tout tems & en tous lieux, elles „ſont la douceur de notre vie.„

Laurent de Médicis, le plus grand homme de ſa Nation, étoit le Pacificateur de l'Italie, & le Reſtaurateur des Sciences. Sa probité lui concilia la confiance générale de tous les Princes; & Marc-Aurele, un des plus grands Empereurs de Rome, étoit non moins heureux Guerrier que ſage Philoſophe, & joignoit la pratique la plus ſévére de la morale, à la profeſſion qu'il en faiſoit. Finiſſons par ces paroles: „Un Roi que „la juſtice conduit, a l'Univers pour ſon Tem„ple & les gens de bien en ſont les Prêtres & les „Sacrificateurs.„

CHA-

CHAPITRE XXII.

Des Secretaires des Princes.

CE n'est pas une chose de peu d'importance, que de choisir des Ministres, car c'est par les gens, que le Prince tient auprès de sa personne, que l'on juge de son esprit & de sa prudence 1.

1. Tacite dit, qu'on prit bon augure du regne de Neron sur le choix, qu'il fit de Corbulon pour Général de ses Armées, ce choix montrant que la porte étoit ouverte au mérite, & qu'il se gouvernoit par un bon Conseil. *Daturum planè documentum, honestis, an secus, amicis uteretur, si ducem egregium, quàm si pecuniosum & gratia subnixum deligeret.* Et quelques lignes après, *Laeti, quod Domitium Corbulonem praeposuerat, videbaturque locus virtutibus patefactus.* Ann. 13. Et me semble, (dit Commines au chapitre 3. du livre 2. de ses Mémoires) que l'un des plus grands sens, que puisse montrer un Seigneur, c'est de s'acointer & approcher de lui gens vertueux & honnêtes; car il sera jugé, à l'opinion des gens, d'être de la condition & nature de ceux qu'il tiendra les plus prochains de lui. Et c'est où le Prince d'Orange se fondoit, quand il disoit, qu'il falloit

IL y a deux espéces de Princes dans le Monde; ceux qui voient tout par leurs propres yeux & gouvernent leurs Etats par eux-mêmes, & ceux qui se reposent sur la bonne foi de leurs Ministres, & qui se laissent gouverner par ceux qui ont pris l'ascendant sur leur esprit.

Les Souverains de la premiére espéce sont comme l'ame de leurs Etats; le poids de leur Gouvernement repose sur eux seuls, comme le Monde sur le dos d'Atlas. Ils réglent les affaires intérieures comme les étrangéres; ils remplissent à la fois les postes des premiers Magistrats de la Justice, de Général des armées, de Grands-Thrésoriers. Ils ont, à l'exemple de Dieu qui

Quand ils sont habiles & fidéles, on doit toujours le croire sage, pour avoir sû connoître leur pris. Mais quand ils ne le sont pas, on ne peut jamais juger favorablement de lui, aprés qu'il a fait un si mauvais choix. Tous ceux, qui connoissoint Antoine *da Venafro*, reconnoissoient, que Pandoffe *Petrucci*, Prince de Sienne, étoit un très-prudent homme, pour avoir pris un si habile Ministre.

Or il y a trois sortes d'esprits: Les uns entendent par eux-mêmes: les autres comprennent tout ce qu'on leur montre, & quelques-uns n'entendent, ni par eux, ni par autrui. Les premiers sont très excellens, les seconds sont bons, & les derniers inutiles.

Si Pandolfe n'étoit pas du premier rang, sans doute qu'il étoit du second; car toute les fois qu'un Prince a l'esprit de discerner le bien & le mal, que quelqu'un

falloit juger de la cruauté du Roi Philippe II. par toutes celles, que le Duc d'Albe exerçoit impunément dans les Païs-Bas.

qui se sert d'Intelligences supérieures à l'homme pour operer ses volontés, des esprits pénétrans & laborieux pour exécuter leurs desseins, & pour remplir en détail ce qu'ils ont projetté en grand. Leurs Ministres sont proprement des instrumens dans les mains d'un sage & habile Ouvrier.

Les Souverains du second ordre n'aiant pas reçu les mêmes talens de la Providence, peuvent y suppléer par un choix heureux.

Le Roi qui a assez de santé, des organes en même tems assez vigoureux & assez déliés pour soutenir le penible travail du Cabinet, manque à son devoir s'il se donne un premier Ministre; mais je crois qu'un Prince qui n'a pas ces dons de la nature, se manque à lui-même, & à son peuple s'il

qu'un fait, on dit, quoique de lui même il n'ait pas de pénétration, il connoît les bonnes & les mauvaises actions de son Ministre; & pour approuver les unes, & blâmer les autres, il lui impose la nécessité d'être homme-de-bien 2:

Mais comment connoître bien un Ministre? En voici la pierre-de-touche. Quand tu vois, que ton Ministre pense plus à lui, qu'à toi, & que toutes ses actions tendent à son profit, tu ne dois jamais t'y fier 3; car celui, qui manie les affaires s'il n'emploie pas tout ce qu'il a de raison à choisir un homme sage qui porte le fardeau, dont le poids seroit trop fort pour son Maître. Tout homme n'a pas les talens; mais tout homme, s'il veut, aura assez de discernement pour les reconnoître dans autrui, & pour en faire usage. La science la plus universelle des hommes, est de distinguer assez vite la portée du génie des autres; on ne voit que faibles Artistes qui jugent très bien les plus grands Maîtres. Les moindres soldats connoissent tout ce que valent leurs Officiers, les plus grands Ministres sont appréciés par leurs Commis. Un Roi seroit donc bien aveugle s'il ne distinguoit pas le génie de ceux qu'il emploie. Il n'est pas si facile de connoître tout d'un

2. C'est pour cela, que Sejanus, qui connoissoit l'habileté & la pénétration de Tibére, mettoit au commencement tout son esprit à lui donner de bons conseils. *Sejanus, incipiente adhuc potentia, bonis consiliis notescere volebat.* Ann. 4.

3. Après que Sejanus eut sauvé la vie à Tibére dans la grotte de la Spélonque, Tacite dit que Tibére prit une entiére confiance en lui, comme en un homme qui avoit eu plus de soin de la vie du Prince, que de la sienne, *Major ex eo, & , ut non sui anxius, cum fide audiebatur.* Ann. 4. Et Tigellin, pour détruire ses rivaux, disoit à Néron, qu'il ne faisoit pas comme Burrhus, qui avoit des préten-

res d'un Etat, ne doit jamais penser aux siennes, ni même entretenir le Prince d'autre chose, que de ce qui regarde son Etat 4.

Mais aussi le Prince doit penser à son Ministre, pour l'obliger à bien faire 5; il le doit

tentions, & des espérances; & que toute son ambition étoit de veiller à la sûreté du Prince. *Non se, ut Burrhum, diversas spes, sed solam incolumitatem Neronis spectare.* Ann. 14. Tous les Ministres tiennent ce langage, mais leur cœur & leurs actions démentent souvent leur bouche.

4. C'est-pourquoi Tibére tourna en ridicule un Sénateur, qui ôsa parler des intérêts de sa famille dans le Sénat, disant, que le Sénat avoit été établi, pour délibérer des affaires publiques, & non pas pour écouter les demandes impertinentes des particuliers. *Nec ideò à majoribus concessum est, egredi aliquando relationem, & quod in commune conducat loco sententiæ proferre, ut privata negotia, res familiares nostras hic augeamus..... Efflagitatio intempestiva & improvisa, cùm aliis de rebus convenerint Patres, consurgere.* Ann. 2.

5. C'est comme Tibére l'entendoit, quand il disoit à Sejanus, *Ipse, quid intra animum volutaverim, quibus adhuc necessitudinibus immiscere te mihi parem, omittam ad*

d'un coup l'étendue de leur probité: un Ignorant ne peut cacher son ignorance; mais un cœur faux peut en imposer long-tems à un Roi, qu'il a tant d'interêt de tromper, & qu'il assiége par ses artifices.

Si Sixte V. a pû tromper soixante-&-dix Cardinaux qui devoient le connoître, combien à plus forte raison n'est-il pas plus facile à un Particulier de surprendre la pénétration du Souverain qui a manqué d'occasions pour le démêler?

Un Prince d'esprit peut juger sans peine du génie, & de la capacité de ceux qui le servent; mais il lui est presque impossible de bien juger de leur des intéressement & de leur fidélité.

On a vû souvent que des hommes paraissent vertueux faute d'occasions

doit combler d'honneurs, de charges, & de richesses, en sorte qu'il ne puisse desirer, ni d'autres honneurs ni d'autres richesses, & qu'il connoisse, qu'il lui seroit impossible de se maintenir sous un autre maître.

Le Prince & le Ministre, qui en useront ainsi, pourront se fier l'un à l'autre; mais quand ils feront autrement, il en arrivera toujours mal au Prince, ou au Ministre.

sions pour se démentir; mais qui ont renoncé à l'honnêteté dès que leur vertu a été mise à l'épreuve. On ne parla point à Rome des Tiberes, des Nérons, des Caligula avant qu'ils parvinssent au Trône: peut-être que leur scélerateſſe seroit restée sans effet, si elle n'avoit été mise en œuvre par l'occasion qui développa le germe de leur méchanceté.

Il se trouve des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit, de souplesse, & de talens, l'âme la plus noire & la plus ingrate; il s'en trouve d'autres qui possedent un cœur bon & généreux.

Les Princes prudens ont ordinairement donné la préference à ceux, chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les emploier dans l'intérieur de leur Païs. Ils leur ont préferé au contraire ceux qui avoient plus de souplesse, pour s'en servir dans des négotiations. Car puisqu'il ne

ad præsens referre. Id tantum aperiam, nihil esse tam excelsum, quod non virtutes istæ, tuusque in me animus, mereantur, datoque tempore, vel in senatu, vel in concione non reticebo. Ann. 4. Comme pour lui dire; Ne te mets point en peine des affaires de ta famille, j'y pense pour toi, & je ne t'en dirai pas davantage à cette heure, si non qu'en tems & lieu, je ne tairai point les services, que tu m'as rendu. Philippe II. Roi d'Espagne disoit à Ruy Gomez, son Premier Ministre, *faites mes Affaires, & je ferai les vôtres.*

s'agit que de maintenir l'ordre & la justice dans leurs Etats, il suffit de l'honnêteté; & s'il faut persuader les Voisins & noüer la des intrigues, on sent bien que la probité n'y est pas tant requise que l'adresse & l'esprit.

Il me semble qu'un Prince ne sauroit assez récompenser la fidélité de ceux qui le servent avec zele; il y a un certain sentiment de justice en nous, qui nous pousse à la reconnaissance, & qu'il faut suivre. Mais d'ailleurs les intérêts des Grands demandent absolument qu'ils recompensent avec autant de générosité, qu'ils punissent avec clémence; car les Ministres qui s'apperçoivent que la vertu sera l'instrument de leur fortune, n'auront point assûrément recours au crime, & ils préfereront naturellement les bienfaits de leur Maître aux corruptions étrangéres.

La voïe de la justice & la sagesse du monde s'accordent donc parfaitement sur ce sujet, & il est aussi imprudent que dur de mettre, faute de récompense & de générosité, l'attachement des Ministres à une dangereuse épreuve.

Il se trouve des Princes qui donnent dans un autre défaut aussi dangereux, ils changent de Ministres avec une legéreté infinie, & ils punissent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

Les Ministres qui travaillent immédiatement sous les yeux du Prince, lorsqu'ils ont été quelque tems en place, ne sauroient pas tout-à-fait lui déguiser leurs défauts; plus le Prince est pénétrant, & plus facilement il les saisit.

Les Souverains qui ne sont pas Philosophes, s'impatientent bientôt; ils se révoltent contre les faiblesses de ceux qui les servent, ils les disgracient & les perdent.

Les Princes qui raisonnent plus profondément, connoissent mieux les hommes; ils savent qu'ils sont tous marques au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en

ce

ce Monde, que les grandes qualités, sont pour ainsi dire, mises en équilibre par des grands défauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'est pourquoi, à moins de prévarication, ils conservent leurs Ministres avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, & ils préferent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à-peu-près comme d'habiles Musiciens qui aiment mieux joüer avec des instrumens dont ils connoissent le fort & le faible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur est inconnue.

CHAPITRE XXIII.

Comment il faut fuir les Flateurs.

JE ne saurois me passer de parler ici d'un mal, que les Princes ont bien de la peine à éviter, à moins qu'ils n'aient beaucoup de prudence & de discernement; & ce mal est la Flatérie, qui regne dans toutes les Cours *. Car les hommes ont tant d'amour propre, & se trompent si fort dans la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes, qu'il leur est très-difficile de se préserver de cette contagion; & d'ailleurs,

* *Tacite dit, que la flaterie est un mal aussi ancien, que la domination.* Adulationes.... Vetus id in republica malum. Ann. 2.

IL n'y a pas un Livre de Morale, il n'y a pas un Livre d'Histoire, où la faiblesse des Princes sur la flatterie ne soit rudement censurée. On veut que les Rois aiment la vérité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, & l'on a raison; mais on veut encore, selon la coutume des hommes, des choses un peu contradictoires. On veut que les Princes aient assez d'amour propre pour aimer la gloire,

leurs, ceux, qui veulent s'en garantir, courent risque de devenir méprisables.

Car comme tu n'as point d'autre moien de te garder des Flateurs, si-non, de faire croire, que tu ne t'offenses point d'entendre la vérité; si chacun a la liberté de te la dire, on te perd bien-tôt le respect 1. C'est pourquoi, le Prince prudent doit tenir un milieu, en choisissant des gens sages, à qui seulement il donne toute permission de lui dire la vérité sur les choses, qu'il leur demandera, sans se mêler du reste. Mais il doit les interroger de tout, entendre leurs avis, & puis en faire à sa mode, se gouvernant envers eux de maniére, que chacun connoisse & croie, que plus on lui parle librement, & plus on lui

1. C'est pour cela, que Tibére, qui haïssoit la flaterie, ne pouvoit néanmoins souffrir la liberté; de sorte que l'on ne savoit comment parler devant lui. *Angusta & lubrica oratio sub principe, qui libertatem metuebat, adulationem oderat*, Ann. 2.

re, pour faire de grandes actions, & qu'en même tems ils soient assez indifferens pour renoncer de leur gré au salaire de leurs travaux; le même principe doit les pousser à mériter la loüange, & à la mépriser. C'est prétendre beaucoup de l'humanité, on leur fait bien de l'honneur de supposer qu'ils doivent avoir sur eux-mêmes plus de pouvoir encore que sur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famæ.

Les Princes, insensibles à leur réputation, n'ont été que des indolens, ou des voluptueux abandonnés à la molleise; c'étoient des masses d'une matière vile qu'aucune vertu n'animoit. Des Tyrans très cruels ont aimé, il est vrai, la loüange: mais c'étoit en eux une vanité odieuse, un

lui plait *. Après ceux-là, il n'en doit plus écouter d'autres, mais demeurer ferme dans ce qu'il aura deliberé.

Si le Prince fait autrement, ou les flatteurs le perdent, ou bien il varie souvent, selon la diversité des avis 2; ce qui le fait mépriser.

A ce propos, je veux rapporter ce que le Prêtre Luc disoit un jour de l'Empereur Maximilien, son Maître, qui régne aujourd'hui; *Qu'il ne prenoit conseil de personne, & que néanmoins il ne faisoit jamais rien à sa mode.* Et cela vient de ce qu'il tient une route contraire à celle, que je viens de marquer; car comme il ne communique ses secrets à personne, quand on vient à

* *A l'exemple de Jean II. Roi de Portugal, qui prie par un de ses courtisans de lui accorder une charge vacante, répondit,* je la garde à un homme qui ne m'a jamais flatté.

2. Comme font les Princes imbécilles. *Ipse modò huc modò illuc, ut quemque suadentium audierat, promptus,* dit Tacite de Claudius. Ann. 12. *huc illuc circumagi, quæ jusserat vetare, quæ vetuerat jubere.* Hist. 3.

un vice de plus; ils vouloient l'estime en méritant l'opprobre. Chez les Princes vicieux la flatterie est un poison mortel qui multiplie les semences de leur corruption; chez les Princes de mérite, la flatterie est comme une rouille qui s'attache à leur gloire, & qui en diminue l'éclat. Un homme d'esprit se révolte contre la flatterie grossiére, il repousse l'adulateur mal-adroit.

Il est une autre sorte de flatterie, elle est la sophiste des défauts, sa réthorique les diminue; c'est elle qui fournit des argumens aux passions, qui donne à l'austérité le caractére de la justice, qui fait une ressemblance si parfaite de la libéralité à la profusion, qu'on s'y méprend, qui couvre les débauches du voile de l'amusement & du plaisir; elle amplifie sur-tout les vices des autres, pour en

à decouvrir ses desseins, les gens de son Conseil y contredisent, & lui, qui a l'humeur facile, se rend à leur avis; si bien qu'il n'y a point de fond à faire sur ses déliberations, d'autant que ce qu'il fait un jour, il le défait un autre 3.

Il faut donc, qu'un Prince prenne conseil de tout, mais quand il lui plaît, & non pas quand il plait aux autres; en sorte que personne n'ôse le conseiller, sans en être requis. Il doit être grand questionneur, & puis entendre patiemment tout ce qu'on lui répond; & s'il voit quelqu'un biaiser à lui dire la vérité, il doit en montrer du ressentiment.

Ceux-là se trompent fort, qui croient qu'un Prince, qui prend conseil, passe pour un homme, qui n'est pas prudent par lui-même, mais seulement par les bons conseils, qu'on lui donne *. Car

3. Défaut, que l'on dit que l'Empereur Léopold, qui régne aujourd'hui, a hérité de Maximilien I.

* *L'excellence du Ministre, dit un habile Espagnol, n'a jamais diminue la gloire du Maître; au-contraire, tout l'honneur du succès retourne*

en ériger un trophée à ceux de son Héros. La plûpart des hommes donnent dans cette flatterie, qui justifie leur goût, & qui n'est pas tout-àfait mensonge, ils ne sauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur disent un bien d'eux-mêmes dont ils sont convaincus. La flatterie qui se fonde sur une base solide, est la plus subtile de toutes; il faut avoir le discernement très fin pour appercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un Roi à la tranchée par des Poetes qui doivent être les Historiens, elle ne composera point des Prologues d'Opera remplis d'hyperboles, des Préfaces fades & des Epîtres rampantes. Elle n'etourdira point un Héros du recit empoulé de ses victoires, mais elle prendra l'air du sentiment; elle se ménagera

Car c'est une régle générale & infaillible, que le Prince, qui n'est pas sage de lui-même, ne sauroit être bien conseillé, à moins que par hazard il se laissât gouverner à un homme, qui fût très-prudent ; & en ce cas il pourroit être bien gouverné, mais non pas se maintenir, parce qu'un tel Ministre le dépouilleroit bien tôt de son Etat.

Mais si un Prince, qui n'est pas sage, a plusieurs conseillers, il ne sera pas capable de concilier leurs divers avis 1 ; & ils ne penseront tous qu'à leurs intérêts 2, & même sans qu'il s'en apperçoive. Et comme

tourne à la cause principale, & pareillement tout le blâme. La Renommée s'addresse toujours aux premiers auteurs, elle ne dit jamais: Cet homme a eu de bons, ou de mauvais Ministres, *mais* il a été bon ou mauvais Ouvrier. *Il faut donc tacher de bien choisir les Ministres, puisque c'est d'eux, que dépend l'immortalité de la reputation.* Gracian, dans son Oracle manuel.

1. *Neque alienis consiliis regi, neque sua expedire.* Hist. I.

2. *Sibi quisque tendentes.* Hist. I. *quia apud infirmum metu, & majore praemio peccatur.* Ibid.

ra délicatement des entrées, elle paraîtra franche & naïve. Comment un grand homme, comment un Héros, comment un Prince spirituel peut-il se fâcher de s'entendre dire une vérité que la vivacité d'un ami semble laisser échapper? Comment Louis XIV. qui sentoit que son air seul en imposoit aux hommes, & qui se complaisoit dans cette supériorité, pouvoit-il se fâcher contre un vieil Officier, qui en lui parlant, trembloit & begayoit, & qui en s'arrêtant au milieu de son discours, lui dit, aumoins, Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis ?

Les Princes qui ont été hommes avant de devenir Rois, peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont été, & ne s'accoutument pas si facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont regné tou-

me c'est l'ordinaire des hommes d'être toujours méchans, si l'on ne leur impose une nécessité d'être bons, le Prince, qui ne se connoîtra pas en gens, ne sera jamais bien servi.

Je conclus donc, que c'est la prudence du Prince, qui produit les bons conseils, & non les bons conseils, qui font la prudence du Prince.

te leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les Dieux, & ils mourroient d'inanition, s'ils manquoient de loüange.

Il seroit donc plus juste, ce me semble, de plaindre les Rois que de les condamner: ce sont les flatteurs, & plus qu'eux encore les calomniateurs, qui méritent la condamnation & la haine du Public; de même que tous ceux qui sont assez ennemis des Princes pour leur déguiser la vérité. Mais que l'on distingue la flatterie de la loüange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le Panegyrique de Pline, Tibére étoit confirmé dans le vice par les flatteries des Senateurs.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leurs Etats.

LE Prince nouveau, qui observera prudemment les choses, que j'ai dites, en paroîtra un ancien, & sera même plus en sureté dans son Etat, que s'il étoit Prince héreditaire; car comme l'on épluche de plus près les actions d'un Prince nouveau,

LA Fable de Cadmus, qui sema en terre les dents du serpent qu'il venoit de vaincre, & dont nâquit un peuple de Guerriers qui se détruisirent, est l'emblême de ce qu'étoient les Princes Ita-

reau, que celles d'un Prince successif, quand on vient à reconnoître, qu'il est sage, son mérite lui concilie plus l'affection des sujets, que ne feroit la succession de pere en fils, d'autant que les hommes s'arrêtent bien plus au présent, qu'au passé, & ne cherchent point à changer, quand ils se trouvent bien 1. Au contraire ils défendent le Prince à toute force, pourvu qu'il ne manque point à son devoir dans les autres choses.

Et pour-lors, le Prince aura une double gloire d'avoir donné commencement à une nouvelle Principauté, de l'avoir munie de bonnes loix, de bonnes armes, de bons amis, & de bons exemples; au lieu que celui-là sera doublement infame, qui étant né Prince, aura perdu son Etat par son peu de prudence.

Si l'on considére le Roi de Naples, le Duc de Milan, & d'autres, qui ont per-

1. *Tuta & præsentia quàm vetera & periculosa maluit.* Ann. I. *antepominut præsentia dubiis.* Hist. I.

Italiens du tems de Machiavel. Les perfidies & les trahisons qu'ils commettoient les uns envers les autres, ruinerent leurs affaires. Qu'on lise l'Histoire d'Italie de la fin du XIV. siécle jusqu'au commencement du XV., ce ne sont que cruautés, seditions, violences, ligues pour s'entre-détruire, usurpations, assassinats, en un mot un assemblage énorme de crimes, dont l'idée seule inspire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel on s'avisoit de renverser la justice & l'humanité, on bouleverseroit tout l'Univers; l'inondation des crimes réduiroit dans peu ce Continent dans une vaste solitude. C'étoit l'iniquité & la barbarie des Princes d'Italie qui leur firent perdre leurs Etats, ainsi que les faux principes de Machiavel perdront à coup sûr ceux

perdu le leur de nôtre tems, on trouvera prémiérement en eux un commun defaut, quant à la disposition de leurs armes, comme je l'ai montré amplement ci-dessus; & puis on verra qu'ils se sont perdus, ou pour s'être fait haïr du peuple, ou pour n'avoir pas sû s'assurer des Grans.

Car à moins que de tomber dans quelqu'une de ces fautes, on ne perd point des Etats, qui peuvent tenir une bonne Armée en campagne. Philippe de Macédoine *, non pas le pere d'Alexandre-le-Grand, mais celui, qui fut vaincu par Titus Quintus, n'avoit pas un grand Etat en comparaison des Romains, & des Grecs, qui l'attaquoient; néanmoins, comme il étoit homme-de-guerre, & qui savoit entretenir le peuple, & s'assurer des Grands, il soutint plusieurs années la guerre; & si, à la fin, il perdit quelques villes, il conserva pourtant son Roïaume.

Ce

* *Le pere de Persée, dernier Roi de Macedoine.*

qui auront la folie de les suivre.

Je ne déguise rien; la lâcheté de quelques-uns de ces Princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte. La faiblesse des Rois de Naples, il est sûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me dise d'ailleurs en Politique tout ce que l'on voudra; argumentez, faites des systêmes, alleguez des exemples, emploiez toutes les subtilités, vous serez obligé d'en revenir à la justice malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles: „Si l'on „remarque en un Sou„verain, nouvellement „élevé sur le Trône (ce „qui veut dire dans un „Usurpateur) de la pru„dence & du mérite, on „s'attachera bien plus à „lui qu'à ceux qui ne „sont redevables de leur „gran-

Ce n'est donc point à la Fortune, que nos Princes se doivent prendre d'avoir perdu leurs Etats, mais à leur lâcheté; car faute d'avoir pensé au changement, qui pouvoit arriver (étant l'ordinaire des hommes de ne point craindre la tempête durant la bonace), quand ils ont vu approcher l'ennemi, au-lieu de se défendre, ils ont pris la fuite, sur l'espérance, que leurs peuples, dégoutés de l'insolence du vainqueur, ne manqueroient pas de les rappeller. Parti, qui est bon à prendre, lors qu'il n'y en a point d'autres; mais qui est honteux, quand on a des moiens plus honnêtes.

C'est folie à toi de vouloir bien tomber, parce que tu crois trouver quelqu'un, qui te relevera; car ou cela n'arrive pas, ou, si cela arrive, c'est à tes dépens, d'autant que tu es à la merci de celui, qui te défend. Or, il n'y a point de bonnes, ni de sûres défenses, que celles, qui viennent de toi-même, & de ton propre courage.

„grandeur qu'à leur „naissance. La raison de „cela, c'est qu'on est bien plus touché du pré„sent que du passé, & „quand on y trouve de „quoi se satisfaire, on ne „va pas plus loin?„

Machiavel suppose-t-il que de deux hommes également valeureux & sages, toute une Nation préferera l'Usurpateur au Prince légitime? ou l'entend-t-il d'un Souverain sans vertus, & d'un Ravisseur vaillant, & plein de capacité? Il ne se peut point que la première supposition soit celle de l'Auteur, elle est opposée aux notions les plus ordinaires du bon sens; ce seroit un effet sans cause, que la prédilection d'un peuple en faveur d'un homme qui commet une action violente pour se rendre leur Maître, & qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préferable à celui du Souverain légitime.

Ce

Ce ne sauroit être non plus la seconde supposition ; car quelque qualité qu'on donne à un Usurpateur, on m'avoüera que l'action violente par laquelle il éleve sa puissance, est une injustice.

A quoi peut-on s'attendre d'un homme qui débute par le crime, si ce n'est à un gouvernement violent & tyrannique ? Il en est de même que d'un homme qui se marieroit, & qui éprouveroit une infidelité de sa femme le jour même de ses nôces ; je ne pense pas qu'il augurât bien de la vertu de sa nouvelle épouse pour le reste de sa vie.

Machiavel prononce sa condamnation en ce Chapitre. Il dit clairement que sans l'amour des peuples, sans l'affection des Grands, & sans une armée bien disciplinée, il est impossible à un Prince de se soutenir sur le Trône. La vérité semble le forcer à rendre cet hommage, à peu près comme les Théologiens l'assûrent des Anges maudits, qui reconnoissent un Dieu, mais qui le blasphement.

Pour gagner l'affection des peuples & des Grands, ils faut avoir un fond de vertu ; il faut que le Prince soit humain & bienfaisant, & qu'avec ces qualités du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de sa charge.

Il en est de cette charge comme de toutes les autres ; les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne sont justes & éclairés. Les plus corrompus souhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de se gouverner s'en rap-

rapportent à celui qui paſſe pour le plus prudent. Quoi! le moindre Bourguemaître, le moindre Echevin d'une ville aura beſoin d'être honnête homme & laborieux, s'il veut réuſſir, & la Roïauté ſeroit le ſeul emploi où le vice ſeroit autoriſé! Il faut être tel que je viens de le dire, pour gagner les cœurs, & non pas comme Machiavel l'enſeigne dans le cours de cet Ouvrage, injuſte, cruel, ambitieux, & uniquement occupé du ſoin de ſon agrandiſſement.

C'eſt ainſi qu'on peut voir démaſqué ce Politique, que ſon ſiécle fit paſſer pour un grand homme; que beaucoup de Miniſtres ont reconnu dangereux; mais qu'ils ont ſuivi; dont on a fait étudier les abominables maximes aux Princes; à qui perſonne n'avoit encore répondu en forme, & que beaucoup de Politiques ſuivent ſans vouloir qu'on les en accuſe.

Heureux ſeroit celui qui pourroit détruire entiérement le Machiaveliſme dans le monde! J'en ai fait voir l'inconſequence, c'eſt à ceux qui gouvernent la terre, à la convaincre par leurs exemples: ils ſont obligés de guérir le Public de la fauſſe idée dans laquelle on ſe trouve ſur la politique, qui ne doit être que le ſyſtême de la ſageſſe, mais que l'on ſoupçonne communément d'être le breviaire de la fourberie. C'eſt à eux de bannir les ſubtilités & la mauvaiſe foi des Traités, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur, qui, à dire vrai, ne ſe trouve guéres entre les Souverains; c'eſt à eux de montrer qu'ils ſont auſſi peu envieux des Provinces de leurs Voi-

ſins,

ſins, que jaloux de la Conſervation de leurs propres Etats. Le Prince qui veut tout poſſeder, eſt comme un eſtomac qui ſe ſurcharge de viandes, ſans ſonger qu'il ne pourra pas les digérer ; le Prince qui ſe borne à bien gouverner, eſt comme un homme qui mange ſobrement, & dont l'eſtomac digére bien.

CHAPITRE XXV.

Combien la Fortune a de pouvoir dans les affaires du Monde, & comment on lui peut réſiſter.

JE ſais, que pluſieurs ont cru, & croient encore, que les affaires du Monde ſont gouvernées de telle maniére, ſoit par la Providence Divine, ou par la Fortune, que la prudence des hommes n'y a point de part ; d'où il s'enſuit, qu'il faut ſe laiſſer aller au ſort & à l'avanture, ſans ſe ſoucier de rien 1. Cette opinion

LA queſtion ſur la liberté de l'homme, eſt un de ces problêmes qui pouſſe la raiſon des Philoſophes à bout, & qui a ſouvent tiré des anathêmes de la bouche des Théologiens. Les Partiſans de la liberté diſent que ſi les hommes ne ſont pas libres, Dieu agit en eux, que c'eſt Dieu qui par leur miniſtère commet les meurtres, les vols & tous les crimes ; ce qui eſt manifeſtement opoſé à ſa ſainteté. En ſecond lieu, que ſi l'Etre ſupréme eſt le Pere des

1. Tacite, qui étoit Epicurien, dit quelque choſe de ſemblable dans le 6. livre de ſes Annales. *In incerto judicium eſt, fato-ne res mortalium, & neceſſitate immutabili, an forte volvantur.* Et puis il ajoute : quelques uns croient, qu'il y a une fatalité inévitable, & que cette fatalité n'eſt autre choſe, qu'une liaiſon des cauſes naturelles avec leurs effets, laquelle fait que, depuis que nous

nion a eu grand cours en ces tems-ci, à cause des révolutions étranges, qui s'y sont vûës, & qui arrivent encore de jour en jour tout à rebours de la pen-

nous avons choisi un certain genre de vie, nous ne saurions jamais éviter les accidens, qui se rencontrent dans cet état. *Fatum quidem congruere rebus putant, sed non è vagis stellis, verùm apud principia & nexus naturalium caussarum; ac tamen electionem vitæ nobis relinquunt: quam ubi elegeris, certum imminentium ordinem.* Quant à ce que Machiavel dit, que la prudence humaine n'a point de part, dans les affaires du Monde, ou du moins très peu, Tacite en donne un bel exemple, en parlant de Claudius, que la Fortune destinoit à l'Empire, pendant que les hommes pensoient à tout autre. *Mihi*, dit-il, *quanto plura recentium, seu veterum revolvo, tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obversantur, quippe fama, spe, veneratione, potius omnes destinabantur imperio, quàm quem futurum principem fortuna in occulto tenebat.* Ann. 3. La Fortune, dit Gracian, si célébre & si peu connuë, n'est autre chose, que cette grande mere d'accidens, & cette grande fille de la souveraine Providence, qui concourt avec toutes les causes-secondes, soit en les mouvant, soit en permettant qu'elles agissent. C'est cette Reine, si absolue, si im-

des vices, & l'Auteur des iniquités qui se commettent, on ne pourra plus punir les Coupables, & il n'y aura ni crimes, ni vertus dans le Monde. Or, comme on ne sauroit penser à ce Dogme affreux, sans en appercevoir toutes les contradictions, on ne sauroit prendre de meilleur parti qu'en se déclarant pour la liberté de l'homme.

Les Partisans de la nécessité absoluë disent au contraire, que Dieu seroit pire qu'un Ouvrier aveugle, & qui travaille dans l'obscurité, si après avoir créé ce Monde, il eût ignoré ce qui devoit s'y faire. Un Horloger, disent-ils, connoit l'action de la moindre roüe d'une montre, puisqu'il sait le mouvement qu'il lui a imprimé, & à quelle destination il l'a faite: & Dieu, cet Etre infini-

ſée des hommes (*), & quelque fois que j'y penſe, je me ſens du penchant à cette opinion.

Mais comme nôtre franc-arbitre n'eſt pas encore perdu, il me ſemble, que l'on pourroit dire, que la Fortune eſt la maitreſſe de la moitié de nos actions, & nous en laiſſe preſque gouverner l'autre 2.

Pour moi, je la compare à un fleuve rapide, qui venant à ſe déborder, inonde le platpaïs, déracine les arbres, entraine les maiſons, & tranſporte le terrain d'un endroit à un autre, ſans que perſonne ôſe, ni puiſſe s'oppoſer à ſa fureur: ce qui n'empêche pas, que, lorſqu'il eſt tranquille, l'on ne puiſſe faire des chauſſées, & des digues,

ment ſage, ſeroit le Spectateur curieux & impuiſſant des actions des hommes! Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, & qui ſont tous aſſervis à de certaines loix immuables & conſtantes, auroit-il laiſſé jouir l'homme ſeul de l'indépendance? Ce ne ſeroit plus la Providence qui gouverneroit le Monde, mais le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le Créateur & la Créature, lequel des deux eſt l'Automate? Il eſt plus raiſonnable de croire que c'eſt l'Etre, en qui réſide la faibleſſe, que l'Etre en qui réſide la puiſſance: ainſi la raiſon & les paſſions ſont comme des chaînes inviſibles, par leſquelles la main de la Providence conduit le genre-humain, pour concourir aux éve-ne-

pénétrable, ſi inéxorable, qui rit aux uns, tourne le dos aux autres, tantot mere, tantôt marâtre, non pas par un effet de la paſſion, mais par un ſecret incompréhenſible des jugemens de Dieu. Dans le *Chap.* 10, de ſon Héros.

(*) *De toutes les conjectures humaines.*

2. Le ſuccès, dit Senéque ep. 14. n'eſt pas de la juriſdiction du ſage; nous commençons les choſes, la fortune les achève.

digues, qui une autre fois arrêtent ses inondations, ou du moins retardent l'impétuosité de son cours.

Il en est de meme de la Fortune; elle exerce toute sa puissance, lors qu'elle ne trouve rien de pret à lui résister; elle jette toute sa violence sur les lieux, où elle sait, qu'il n'y a ni digue, ni barriére pour la retenir.

Si vous considérez l'Italie, qui est le théatre de ces révolutions, & qui leur a donné le branle, vous verrez, que c'est une campagne, sans défense; au-lieu que si elle eût été sur ses gardes, comme l'Allemagne, l'Espagne, & la France, elle n'eût pas été inondée des Etrangers, ou dumoins cette irruption n'eût pas fait de si grands progrés (*).

Je n'en dirai pas davantage, quant à ce qui est de résister à la fortune en général. Mais, pour entrer dans le particulier: d'où vient qu'un Prince, que l'on voit prospérer aujourd'hui,

(*) Ou, *ou du moins ils n'y eussent pas fait de si grands progrès.*

nemens que sa sagesse éternelle avoit résolus.

C'est ainsi que pour éviter Charybde, on s'approche de Scylla, & que les Philosophes se poussent mutuellement dans l'abyme de l'absurdité, tandis que les Théologiens ferraillent dans l'obscurité, & se damnent dévotement par charité. Ces Partis se font la guerre à peu près comme les Carthaginois & les Romains se la faisoient. Lorsqu'on apprêhendoit de voir les troupes Romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; & lorsqu'à Rome on voulut se défaire d'Hannibal que l'on craignoit, on envoia Scipion à la tête des Légions assiéger Carthage. Les Philosophes, les Théologiens, & la plûpart des Héros d'argumens ont le génie de la Nation

 Fran-

d'hui, périt demain, sans qu'il ait changé d'esprit, ni de conduite? C'est, à mon avis, comme je l'ai déja montré, parce que le Prince, qui ne s'appuïe, que sur la fortune, tombe aussi-tôt qu'elle change.

Je crois aussi, que celui-là est heureux, qui régle sa conduite selon les tems, & que par conséquent il n'arrive que malheur à celui, qui ne sait pas s'accorder avec le tems; car il se voit, que les hommes, pour arriver à la fin qu'ils se proposent (qui est toujours d'acquérir de la gloire & des richesses), tiennent tous une route differente.

L'un garde des mesures, l'autre n'en garde point; l'un emploie la force, l'autre la ruse; l'un la patience, l'autre l'impétuosité; moiens, par où les uns & les autres peuvent réüssir. Il se voit aussi, que de deux, qui vont par un même chemin, l'un arrive à sa fin, & l'autre non; & que deux autres, qui auront été d'esprit tout contraire, l'un moderé, l'autre impétueux, prospéreront tous deux également: ce qui ne sauroit venir,

Françaife: ils attaquent vigoureusement, mais ils sont perdus s'ils sont réduits à la guerre défensive. C'est ce qui fit dire à un bel Esprit que Dieu étoit le Pere de toutes les Sectes, puisqu'il leur avoit donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté & un revers. Cette question sur la liberté & sur la prédestination des hommes, est transportée par Machiavel de la Métaphysique dans la Politique: c'est cependant un terrein qui lui est tout étranger & qui ne sauroit le nourrir; car en Politique, au lieu de raisonner si nous sommes libres, ou si nous ne le sommes point, si la fortune & le hazard peuvent quelque chose, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penser qu'à perfectionner sa pénetration & sa prudence.

La fortune & le hazard

venir, que de la diverſité des tems, qui ſont favorables, ou contraires à leur conduite.

D'ou il arrive ce que j'ai dit, que deux, qui procédent diverſement, ont une même iſſüe, & que deux, qui procédent également pour une même fin, ont un ſuccés tout contraire. C'eſt encore de là que dépend le bien, ou le mal; car ſi à un, qui ſe gouverne avec patience & circonſpection, les tems & les affaires viennent ſi à point, que ſon gouvernement ſoit bon, il proſpére, mais ſi les tems & les affaires changent, il ſe perd, d'autant qu'il ne change pas de conduite 3. Or

3. Pierre Sodérin, dit Machiavel, procédoit en toutes choſes, avec douceur & patience, & lui, & ſa patrie s'en trouverent bien, tandis que ſon procédé fut convenable au tems. Mais quand vint le tems, qu'il falloit uſer de rigueur, il ne s'y put réſoudre, d'où s'enſuivit ſa perte, & celle de ſa patrie. Liv. 3. de ſes Diſcours chap. 9. & 3. *C'eſt que s'il eût voulu ſe ſervir de toute l'autorité, que lui donnoit la dignité de Gonfanonnier à vie, il eût pû ruiner tous les Médicis, &, par conſequent, maintenir ſa patrie en liberté.*

zard ſont des mots vuides de ſens, qui, ſelon toute apparence, doivent leur origine à la profonde ignorance dans laquelle croupiſſoit le monde, lorſqu'on donna des noms vagues aux effets dont les cauſes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgaire la fortune de Céſar, ſignifie proprement toutes les conjonctures qui ont favoriſé les deſſeins de cet Ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce ſont les malheurs inopinés qui lui arriverent, ces contretems où les effets ſuivirent ſi ſubitement les cauſes que ſa prudence ne put ni les prévoir, ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hazard, ne ſauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dez. Le hazard, dit-on, a fait que mes dez ont porté plûtôt douze que ſept. Pour dé-

Or il n'y a point d'homme si prudent, qu'il sache toujours accorder la sienne avec les tems, soit parce que l'on ne sauroit résister à son propre penchant; ou parce que l'on ne peut guères se résoudre à quitter une route, par où l'on est toujours arrivé à bon port: de-là vient aussi, que l'homme posé, ne sait pas être impétueux, quand il le faut etre, ce qui le perd; au-lieu que s'il changeoit de conduite, selon les tems & les affaires, la Fortune ne changeroit pas 4.

Le Pape Jules II. procéda toujours impétueusement,& cela lui réüssit toujours, parce

4. Ce qui fait, (ajoute Machiavel au même chap. 9.) que la Fortune abandonne un homme, c'est qu'elle change les tems, & que lui ne change pas ses mesures, ni ses brisées. Comme l'on accusoit un Roi de Sparte d'être changeant: *Ce n'est pas moi qui change*, dit-il, *ce sont les affaires.* Ce qui montre qu'il faut s'accommoder au tems, *morem accommodari, pro-ut conducat.* Ann. 12. *Remissum aliquid & mitigatum, quia expedierit.* Ann. 3. L'on a toujours estimé sages ceux, qui ont sû ceder au tems, dit Cicéron, *Tempori cedere, id est, necessitati parere, semper sapientis est habitum.*

décomposer ce Phénomène physiquement, il faudroit avoir les yeux assez bons pour voir la manière dont on a fait entrer les dez dans le cornet, les mouvemens de la main plus ou moins forts, plus ou moins réiterés qui les font tourner, & qui impriment aux dez un mouvement plus vif ou plus lent; ce sont ces causes, qui, prises ensemble, s'appellent le hazard.

Tant que nous ne serons que des hommes, c'est-à-dire des Etres très bornés, nous ne serons jamais supérieurs à ce qu'on appelle les coups de la Fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hazard, des événemens; mais notre vie est trop courte pour tout appercevoir, & notre esprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des faits qui feront voir clairement qu'il

ce que le tems & les affaires le demandoient ainsi; témoin la premiere entreprise, qu'il fit sur Bologne, du vivant de Jean Bentivole.

Les Vénitiens en prenoient ombrage, les Rois de France & d'Espagne en raisonnoient, & néanmoins il alla lui-même à Bologne, sans que Venise, ni l'Espagne ósassent branler, l'une aiant peur, & l'autre songeant à recouvrer tout le Roiaume de Naples: d'ailleurs, le Roi de France, qui vouloit se concilier Jules, pour humillier les Vénitiens, n'ósa lui refuser du secours de peur de l'offenser.

De sorte que Jules, avec son humeur feroce & impétueuse, fit ce qu'un autre Pape n'eût jamais fait avec toute la prudence humaine; au-lieu que s'il eût attendu à partir de Rome, jusqu'à ce qu'il eût fait tous les préparatifs nécessaires, comme tout autre Pape auroit fait, son entreprise eût échoüé; car la France eût trouvé mille excuses, & les autres lui eussent fait mille peurs.

Je ne parlerai point de ses autres actions, qui ont toutes été semblables, & toutes qu'il est impossible à la sagesse humaine de tout prévoir. Le premier événement est celui de la surprise de Cremone par le Prince Eugene, entreprise concertée avec toute la prudence imaginable, & exécutée avec une valeur infinie. Voici comment ce dessein échoüa. Le Prince s'introduisit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices que lui ouvrit un Curé avec lequel il étoit en intelligence; il se seroit infailliblement rendu maître de la place, si deux choses inopinées ne fussent arrivées.

Premiérement le Régiment des Vaissaux qui devoit faire l'exercice le même matin, se trouva sous les armes plûtôt qu'il ne devoit y être, & lui fit résistance, jusqu'à ce que le reste de la garnison s'assemblât. En second lieu, le guide qui devoit mener le Prince de

tes également heureuses; la mort ne lui a pas donné le loisir de voir un changement 5: car s'il fût venu un tems, qu'il eût fallu procéder avec ménagement, il étoit perdu, d'autant qu'il n'eût jamais pû se defaire de sa violence naturelle.

Je conclus donc, que les hommes, qui s'obstinent à tenir toujours la même route, sont heureux, tant que leur conduite s'accorde avec la Fortune; mais sont malheureux, quand elle vient à changer, & qu'ils ne veulent pas changer aussi.

Au reste, je tiens, qu'il vaut mieux être impétueux, que circonspect; parce que la Fortune est une femme, de qui l'on ne sauroit venir à bout, qu'on ne la batte, & qu'on ne la tourmente; & l'on voit par expérience, qu'elle se laisse bien plus dom-

5. Nardi dit, que tout lui réussit plûtôt par bonheur, que par prudence, & qu'il ne pouvoit jamais mourir dans un tems plus heureux, ni plus glorieux pour son Pontificat. Livre 6. de son Histoire. C'est de lui qu'il est vrai de dire le mot de Patercule, *Vir inquies, & ultrà fortem temerarius.*

de Vaudemont à une porte de la Ville, dont ce Prince devoit s'emparer, manqua le chemin; ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le second événement dont j'ai voulu parler, est celui de la paix particulière que les Anglais firent avec la France vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne. Ni les Ministres de l'Empereur Joseph, ni les plus grands Philosophes, ni les plus habiles Politiques n'auroient pû soupçonner qu'une paire de gans changeroit le destin de l'Europe: cela arriva cependant au pied de la lettre.

La Duchesse de Marlbourough exerçoit la charge de Grande-Maitresse de la Reine Anne à Londres, tandis que son époux faisoit dans les Campagnes de Brabant une double moisson de lauriers & de richesses. Cette

dompter aux eſprits féroces, qu'aux gens froids ; & qu'elle eſt toujours amie des jeunes-gens, parce qu'ils ſont moins circonſpects, plus violens & plus hardis 6.

Cette Ducheſſe ſoutenoit par ſa faveur le Parti du Héros, & le Héros ſoutenoit le crédit de ſon épouſe par ſes victoires. Le Parti des Toris qui leur étoit oppoſé, & qui ſouhaitoit la paix, ne pouvoit rien tandis que cette Ducheſſe étoit toute-puiſſante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cauſe aſſez legère. La Reine avoit commandé des gans, & la Ducheſſe en avoit commandé en même tems. L'impatience de les avoir, lui fit preſſer la Gantiére de la ſervir avant la Reine ; cependant Anne voulut avoir ſes gans. Une Dame *, qui étoit ennemie de Miledi Marlbourough, informa la Reine de tout ce qui s'étoit paſſé, & s'en prévalut avec tant de malignité, que la Reine dès ce moment regarda la Ducheſſe comme une Favorite dont elle ne pouvoit plus ſupporter l'inſolence. La Gantiére acheva d'aigrir cette Princeſſe par l'hiſtoire des gans, qu'elle lui conta avec toute la noirceur poſſible. Ce

6. Témoin ce que Tacite dit de Cerialis, l'un des parens, & des Généraux de Veſpaſien. *Cerialis parum temporis ad exſequenda imperia dabat, ſubitus conſiliis, ſed eventu clarus; aderat fortuna, etiam ubi artes defuiſſent.* (Hiſt.5.) c'eſt-à-dire : Cerialis donnoit très-peu de tems,pour éxecuter ſes ordres : quoique ces entrepriſes fuſſent toujours précipitées, elles lui réüſſiſſoient preſque toujours. La fortune le favoriſoit, juſque dans les choſes, où l'expérience lui manquoit. C'eſt pourquoi Hannibal avoit raiſon d'appeller la Fortune la marâtre de la Prudence. Le Marquis de Marignan diſoit à Charle-quint, qu'elle n'étoit pas ſeulement inconſtante comme la femme, mais folle & badine comme la jeuneſſe. *Gracian, chap. II. de ſon Hèros.*

* *Madame Masham.*

levain, quoique leger, fut suffisant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, & pour assaisonner tout ce qui doit accompagner une disgrace. Les Toris, & le Maréchal de Tallard à leur téte, se prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La Duchesse de Marlbourough fut disgraciée peu de tems apres, & avec elle tomba le Parti des Wighs & celui des Alliés de l'Empereur. Tel est le jeu des choses les plus graves du monde, la Providence se rit de la sagesse & des grandeurs humaines; des causes frivoles, & quelquefois ridicules changent souvent la fortune des Monarchies entiéres.

Dans cette occasion, des petites miséres de femmes sauverent Loüis XIV. d'ûn pas, dont sa sagesse, ses forces & sa puissance ne l'auroit peut-être pû tirer, & obligerent les Alliés à faire, la paix malgré eux.

Ces sortes d'événemens arrivent, mais j'avoüe que c'est rarement, & que leur autorité n'est suffisante pour décréditer entiérement la prudence & la pénétration. Il en est comme des maladies qui altérent quelquefois la santé des hommes; mais qui ne les empêchent pas de joüir la plûpart du tems des avantages d'un temperament robuste.

Il faut donc nécessairement que ceux qui doivent gouverner le Monde, cultivent leur pénétration & leur prudence. Mais ce n'est pas tout: car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament sous les conjonctures; ce qui est trés difficile.

Je ne parle en général que de deux sortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, & celui d'une lenteur circonspecte; & comme ces causes morales ont une cause physique, il est presque impossible qu'un Prince soit si fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un Caméleon. Il y a des siécles qui favorisent la gloire des Conquerans & de ces hommes hardis & entreprenans, qui semblent nés pour operer des changemens extraordinaires dans l'Univers, des révolutions, des guerres, & principalement je ne sais quel esprit de vertige & de défiance,

fiance, qui brouillent les Souverains, fourniſſent à un Conquerant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas juſqu'à Fernand-Cortez, qui dans la conquête du Mexique n'ait été favoriſé par les guerres civiles des Americains.

Il y a d'autres tems où le monde, moins agité, ne paraît vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonſpection ; c'eſt une eſpéce de calme heureux dans la politique, qui ſuccéde ordinairement après l'orage. C'eſt alors que les négociations ſont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne ſauroit acquerir par l'epée.

Afin qu'un Souverain pût profiter de toutes les conionctures, il faudroit qu'il apprît à ſe conformer au tems comme un habile Pilote.

Si un Général d'armée étoit hardi & circonſpect à propos, il ſeroit preſque indomptable. Fabius minoit Hannibal par ſes longueurs. Ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent & de recrües, & que ſans combattre, il ſuffiſoit de voir tranquillement fondre cette armée pour la faire périr, pour ainſi dire, d'inanition. La politique d'Hannibal étoit au contraire de combattre ; ſa puiſſance n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages poſſibles, afin de lui donner de la ſolidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes & vives, & par les reſſources qu'on tire des conquêtes.

En l'an 1704. ſi l'Electeur de Baviére & le Maréchal de Tallard n'étoient point ſortis de Baviére pour s'avancer juſqu'à Blenheim & Hoghſtet, ils ſeroient reſtés les maîtres de toute la Suabe ; car l'armée des Alliés, ne pouvant ſubſiſter en Baviére faute de vivres, auroit été obligée de ſe retirer vers le Mein, & de ſe ſéparer. Ce fut donc manque de circonſpection lorſqu'il en étoit tems, que l'Electeur confia au ſort d'une bataille, à jamais mémorable & glorieuſe pour la Nation Allemande, ce qui ne dépendoit que de lui de conſerver. Cette imprudence fut punie par

la défaite totale des Français & des Bavarois, & par la perte de la Baviére, & de tout ces Païs qui eſt entre le haut Palatinat & le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des Téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été ſecondés de la Fortune. Il en eſt comme des rêves & des prophéties, entre mille qui ont été fauſſes & que l'on oublie, on ne ſe reſſouvient que du très petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des événemens par leurs cauſes, & non pas des cauſes par l'événement.

Je conclus qu'un peuple riſque beaucoup avec un Prince hardi, que c'eſt un danger continuel qui le menace, & que le Souverain circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands exploits, ſemble plus né pour le Gouvernement. L'un hazarde, mais l'autre conſerve.

Pour que les uns & les autres ſoient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au Monde, ſans quoi, leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables.

Tout homme raiſonnable, & principalement ceux que le Ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devroient ſe faire un plan de conduite, auſſi bien raiſonné & lié qu'une démonſtration géométrique. En ſuivant en tout un pareil ſyſtême, ce ſeroit le moïen d'agir conſéquemment, & de ne jamais s'écarter de ſon but; on pourroit ramener par-là toutes les conjonctures & tous les événemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concourroit pour exécuter les projets que l'on auroit médités.

Mais qui ſont ces Princes, deſquels nous prétendons tant de rares talens? Ce ne ſeront que des hommes, & il ſera vrai de dire que ſelon leur nature il leur eſt impoſſible de ſatisfaire à tant de devoirs; on trouveroit plûtôt le Phœnix des Poëtes & les unités des Métaphyciens, que l'homme de Platon. Il eſt juſte que les peuples ſe contentent des efforts que font les Souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entre eux ſeront ceux qui s'éloigneront plus que les autres, du *Prince* de Machiavel. Il eſt juſte que l'on ſupporte leurs dé-

défauts lorſqu'ils ſont contrebalancés par des qualités de cœur, & par de bonnes intentions. Il faut nous ſouvenir ſans ceſſe qu'il n'y a rien de parfait au Monde, & que l'erreur & la faibleſſe ſont le partage de tous les hommes. Le Païs le plus heureux eſt celui, où une indulgence mutuelle du Souverain & des Sujets, répandroit ſur la Société cette douceur, ſans laquelle la vie eſt un poids qui devient à charge, & le Monde une vallée d'amertumes.

CHAPITRE XXVI.

Des différentes ſortes de Négociations, & des raiſons, qu'on peut appeller juſtes, de faire la guerre.

REpaſſant dans mon eſprit tout ce que j'ai dit dans les précédens Chapitres, & ruminant, ſi la conjonƈture préſente ſeroit favorable pour un Prince nouveau, qui voudroit introduire en Italie une forme de Gouvernement, qui fît honneur à ſa perſonne, & profit à toute la Nation; je trouve tant de choſes, qui concourent en faveur de cette entrepriſe, que je ne ſai pas, s'il pourroit jamais venir un tems, qui fût plus propre à l'exécuter.

S'il falloit, que le peuple d'Iſraël fût eſclave en Egipte, pour ſavoir ce que valoit Maïſe; que les Perſes

NOus avons vû dans cet Ouvrage la fauſſeté des raiſonnemens, par leſquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous préſentant des Scélerats ſous le maſque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher au crime le voile de la vertu dont Machiavel l'avoit enveloppé, & pour deſabuſer le monde de l'erreur où ſont bien des perſonnes ſur la politique des Princes. J'ai dit aux Rois que

ses fussent oprimés par les Médes, pour juger du courage de Cirus; & que les Atheniens fussent errans & vagabonds, pour bien connoître l'excellence de Thesée *: il falloit aussi, pour voir toute l'étendüe d'un esprit Italien, que l'Italie fût aujourd'hui si misérable, qu'elle fût plus maltraitée, que les Perses; plus dispersée que les Athéniens; qu'elle fût sans chef, & sans loix, méprisée, dechirée, pillée, & asservie par les Etrangers.

Quoique de tems en tems on ait vu quelque grand courage, que l'on croioit être envoié de Dieu, pour la délivrer, si-est-ce qu'il est arrivé, que la Fortune l'a toujours abandonné dans le plus beau de sa course.

Ainsi l'Italie, qui n'a plus qu'un soufle de vie, attend, qu'il vienne quelqu'un, qui mette fin aux souffrances de la Lombardie, du Roiaume de Naples †, & de la Toscane que leur véritable politique consistoit à surpasser leurs sujets en vertu, afin qu'ils ne se vissent point obligés de condamner en d'autres ce qu'ils autorisent en leur personne. J'ai dit qu'il ne suffisoit point d'actions brillantes pour établir leur réputation; mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du Genre humain.

J'ajouterai à ceci deux considérations, l'une regarde les Négociations, & l'autre les sujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeler justes.

Les Ministres des Princes aux Cours étrangéres sont des Espions privilégiés, qui veillent sur la conduite des Souverains chez lesquels ils sont envoiés; ils doivent pénetrer leurs desseins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer

* *Voyez le Chapitre 6. où il parle de ces trois personnages.*

† *Il est à propos de remarquer, que Machiavel parle ici à son patron Laurent de Medicis, selon les prédictions, que les Astrologues lui avoient faites les premiers mois du Ponti-*

ne *, & qui guérisse ses blessures & ses ulcéres, que le tems a renduës presque incurables ; elle prie Dieu, de lui envoier quelqu'un, qui l'affranchisse du joug insupportable des Etrangers ; on la voit toute prête de suivre un étendard, pourvu qu'un homme de valeur le prenne en main.

Mais il n'y a personne maintenant, sur qui elle puisse faire plus de fond, que sur vôtre illustre Maison, qui tenant aujourd'hui le Pontificat, & étant si visiblement favorisée de Dieu peut, avec sa prudence & sa bonne fortune, se faire chef de cette glorieuse entreprise. Quant à vous, cela ne vous sera pas fort difficile, si vous envisagez l'exemple de ceux, de qui j'ai parlé ; car bien que ce fussent des hommes extraordinaires & admirables,

tificat de Léon X, que Julien, son frére, deviendroit Roi de Naples, & Laurent, son Neveu, Duc de Milan. Nardi, livre 6. de son Histoire de Florence.

* *Le même Historien dit en deux endroits du même livre, que Laurent vouloit se rendre Souverain de Florence.*

mer leurs Maîtres à tems. L'objet principal de leur mission, est de resserrer les liens d'amitié entre les Souverains : mais au lieu d'être les Artisans de la paix, ils sont souvent les organes de la guerre. Ils emploient la flatterie, la ruse & la séduction pour arracher les secrets de l'Etat aux Ministres : ils gagnent les Faibles par leur adresse, les Orgueilleux par leurs paroles, & les Intéressés par leurs présens, en un mot ils font quelquefois tout le mal qu'ils peuvent ; car ils pensent pécher par devoir, & ils sont sûrs de l'impunité.

C'est contre les artifices de ces Espions, que les Princes doivent prendre de justes mesures. Lorsque le sujet de la Négociation devient plus important, c'est alors que les Princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs Ministres,

bles, ils n'étoient pourtant qu'hommes, & pas-un d'eux n'a eu une si belle occasion, que celle d'aujourd'hui. Outre que leur Cause n'étoit pas meilleure que la vôtre, ni Dieu pour eux plus que pour vous. Il n'y a ici, que de la Justice (*).

Car toute Guerre, qui est nécessaire, est juste: & les armes, qui se prennent pour la défense d'un peuple, qui n'a point d'autre ressource, sont miséricordieuses. Tout concourt à ce dessein, & il n'y sauroit avoir de grandes difficultez, où il y a de grandes dispositions, à moins que l'on ne s'écarte de la route de ceux, que j'ai proposez à imiter. De plus, il se voit des signes extraordinaires, la Mer s'est ouverte, une nuée a montré le chemin, une pierre a jetté de l'eau; la Manne est tombée d'en-haut; enfin tout a concouru à vôtre aggrandissement. C'est à nous de faire le reste, Dieu ne voulant pas faire tout, pour ne nous pas ôter

(*) *Ou, & c'est pieté, que de prendre les armes en faveur d'un peuple, qui ne sauroit trouver son salut ailleurs.*

stres, afin d'approfondir si quelque pluie de Danae n'auroit point amolli l'austérité de leur vertu.

Dans ces tems de crise où l'on traite d'Alliances, il faut que la prudence des Souverains soit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il est nécessaire qu'ils dissequent avec attention la nature des choses qu'ils doivent promettre, pour qu'ils puissent remplir leurs engagemens.

Un Traité, envisagé sous toutes ses faces, déduit avec toutes ses conséquences, est tout autre chose que lorsqu'on se contente de le considerer en gros. Ce qui paraissoit un avantage réel, ne se trouve, lorsqu'on l'examine de près, qu'un miserable palliatif qui tend à la ruine de l'Etat. Il faut ajouter à ces précautions le soin de bien éclaircir les termes d'un Traité, & le Grammairien

ôter nôtre franc-arbitre, ni la part de la gloire, qui nous appartient.

Ce n'eſt pas merveille, ſi pas-un des Italiens, que j'ai nommez, n'a encore pû faire ce que l'on eſpére que fera vôtre illuſtre Famille; ni ſi l'Italie a été ſi malheureuſe dans ſes guerres, qu'il ſembleroit, que la vertu militaire en fût bannie; car cela ne vient, que de ce que l'ancien uſage militaire qu'elle obſervoit n'étoit plus de ſaiſon, & que perſonne n'a ſû en inventer un nouveau.

Rien ne fait tant d'honneur à un homme, qui vient de monter à la Principauté, que de faire de nouvelles loix, & d'inventer une nouvelle Diſcipline, d'autant que ces Ordonnances le rendent vénérable lors qu'elles ſont bien fondées, & qu'elles donnent une idée de grandeur.

Or il y a en Italie aſſez de matière propre à recevoir telle forme qu'on voudra. Ce ne ſont pas les membres, qui y manquent de valeur, mais les Chéfs; temoin les duels, & les autres combats particuliers, où l'on voit, que les Italiens ſont les

rien pointilleux doit toujours précéder le Politique habile, afin que cette diſtinction frauduleuſe de la parole & de l'eſprit du Traité ne puiſſe point avoir lieu.

En politique on devroit faire un Recueil de toutes les fautes quels les Princes ont faites par précipitation, pour l'uſage de ceux qui veulent faire des Traités ou des Alliances. Le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donneroit celui de faire des réflexions, qui ne ſauroient que leur être ſalutaires.

Les Négociations ne ſe font pas toutes par des Miniſtres accrédités; on envoie ſouvent des perſonnes ſans caractére dans des lieux tiers, où ils font des propoſitions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la perſonne de leur Maître. Les Préliminaires de la derniére Paix

les plus adroits & les plus forts, au lieu qu'ils ne font rien dans les Armées ; ce qui vient de la foiblesse des Chefs, à qui ceux, qui savent leur métier, ne veulent pas obéir. Or chacun se flatte de le savoir ; & il ne s'est encore vu personne, à qui les autres aient voulu céder, quelque grand mérite qu'il eût.

C'est pour cela que, dans toutes les guerres, que nous avons eües depuis vingt ans en-çà, les Armées, qui n'ont été composées que d'Italiens, n'ont jamais rien fait, qui vaille ; témoin le Tar, Alexandrie, Capoüe, Gennes, Vaïla, Bologne, Mestre. Si donc la Maison de Médicis veut suivre les traces de ces excellens hommes, qui ont délivré leur païs de l'oppression étrangére, il faut avant toutes choses, comme s'est le vrai fondement de toutes les entreprises avoir une Milice propre, n'y en aiant point ni de meilleure, ni de plus fidele. Et quoique chaque soldat en soit bon, tous ensemble ils deviendront meilleurs, quand ils verront leur propre Prince leur commander,

Paix entre l'Empereur & la France, furent conclus de cette maniére, à l'insçu de l'Empire & des Puissances Maritimes. Cet accommodement se fit chez un Comte *, dont les terres sont au bord du Rhin.

Victor Amedée, le Prince le plus habile, & le plus artificieux de son tems, savoit mieux que personne, l'art de dissimuler ses desseins. L'Europe fut abusée plus d'une fois par la finesse de ses ruses ; entre autres lorsque le Maréchal de Catinat, dans le froc d'un Moine, & sous prétexte de travailler au salut de cette ame Roïale, retira ce Prince du Parti de l'Empereur, & en fit un Prosélyte à la France. Cette Négociation entre le Roi & le Général, fut conduite avec tant de dextérité, que l'Alliance de la France & de la Savoye

* *Le Comte de Neuwied.*

der, les honorer, & les récompenser.

Il est donc nécessaire de se pourvoir d'armes domestiques, pour être en état de résister aux étrangéres. L'Infanterie Suisse & l'Infanterie Espagnole sont estimées terribles, mais l'une & l'autre a ses défauts : & par consequent une Milice mitoienne pourroit non seulement leur résister, mais encore les vaincre; les Espagnols ne pouvant soutenir la Cavalerie, & les Suisses étant sujets à avoir peur des fantassins, quand ils en rencontrent d'aussi obstinez qu'eux à combattre.

En effet, il s'est vû, & il se verra encore, que les Espagnols ne sauroient tenir contre la Cavalerie Françoise, & que les Suisses sont battus par l'Infanterie Espagnole. Et bien qu'il ne s'en soit pas vû une entiére experience quant aux Suisses, toutefois il s'en vit un échantillon à la Bataille de Ravenne, quand l'Infanterie Espagnole en vint aux prises avec les Allemans, qui gardent le même ordre que les Suisses, en ce que les Espagnols, moiennant leur agi-

voye qui s'ensuivit, parut aux yeux de l'Europe comme un Phénoméne de politique inopiné.

Ce n'est ni pour justifier, ni pour blâmer la conduite de Victor-Amedée, que j'ai proposé son exemple aux Rois; je n'ai prétendu loüer en sa conduite que l'habileté & la discrétion, qui, lorsqu'on s'en sort pour une fin honnête, sont des qualités absolument requises dans un Souverain.

C'est une régle générale qu'il faut choisir les esprits les plus transcendans, pour les emploier à des Négociations difficiles; qu'il faut non seulement des sujets rusés pour l'intrigue, souples pour s'insinuer; mais qui aient encore le coup d'œil assez fin pour lire sur la physionomie des autres les secrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, & que tout se dé-

agilité & leurs boucliers, s'étant jettez au-travers des piques des Allemans, ceux-ci furent battus, sans pouvoir se defendre, & alloient être entiérement defaits, sans la Cavalerie, qui vint fondre sur les Espagnols.

Connoissant donc la défaut de l'une & de l'autre Infanterie, l'on pourroit en inventer une nouvelle, qui tint contre la Cavalerie, & ne craignît point l'Infanterie; & pour cela, il n'y auroit qu'à changer la maniére de combattre. Et ce sont ces sortes d'inventions, qui donnent de la réputation & de l'autorité à un Prince nouveau.

Il ne faut donc pas laisser échapper cette occasion; il est tems, que l'Italie, aprés de si longues souffrances, voie enfin son liberateur. Je ne puis exprimer avec quelle tendresse, & quelle reconnoissance, il seroit reçu dans toutes ces Provinces, qui ont été inondées du torrent des armes étrangéres, & qui, depuis tant d'années, ne respirent que vangeance. Où seroient les Villes, qui lui fermeroient leurs portes, & les peu-

couvre par la force de leur raisonnement.

Il ne faut point abuser de la ruse & de la finesse; il en est comme des épiceries, dont l'usage trop fréquent dans les ragoûts émousse le goût, & leur fait à la fin perdre ce piquant, qu'un palais qui s'y accoutume, ne sent à la fin plus.

La probité au contraire est pour tous les tems; elle est semblable à ces alimens simples & naturels qui conviennent à tous les temperamens, & qui rendent le corps robuste sans l'échauffer.

Un Prince, dont la candeur sera connue, se conciliera infailliblement la confiance de l'Europe, il sera heureux sans fourberie, & puissant par sa seule vertu. La paix & le bonheur de l'Etat sont comme un centre, où tous les chemins de la politique doivent se réunir, & ce doit être le but de tou-

peuples, qui refuseroient de lui obeïr? Quelle envie auroit-il à surmonter? y auroit-il un seul Italien, qui hésitât à lui rendre hommage? chacun est las de cette domination barbare. Que votre illustre Maison prenne donc cette Cause en main, avec toutes les espérances, que l'on peut concevoir de la réüssite d'une juste entreprise, afin que Nôtre Nation refleurisse sous son étendard, & que, sous ses auspices, il soit vrai de dire avec Pétrarque.

Virtù contra'l furore
Prendra l'arme, & fia il combatter corto;
Che l'antico valore
Nell' Italici cuor non è ancor morto.

C'est-à-dire;

La Justice au combat défiera la Fureur,
Et saura lui donner une si rude atteinte,
Que l'on verra bientôt, que l'ancienne valeur
Du cœur Italien n'est pas encore éteinte.

toutes ses Négociations.

La tranquillité de l'Europe de fonde principalement sur le maintien de ce sage équilibre, par lequel la force supérieure d'une Monarchie est contrebalancée par la puissance réunie de quelques autres Souverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il feroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution universelle, & qu'une nouvelle Monarchie ne s'établît sur les débris des Princes que leur desunion rendroit trop faibles.

La politique des Princes de l'Europe semble donc exiger d'eux qu'ils ne négligent jamais les Alliances & les Traités par lesquels ils peuvent égaler les forces d'une Puissance ambitieuse, & ils doivent se méfier de ceux qui veulent semer parmi eux la desunion & la zizanie. Qu'on se souvienne de ce Consul, qui,

pour montrer combien l'union étoit nécessaire, prit un cheval par la queue, & fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorsqu'il la prit crin à crin en les séparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon est aussi propre pour certains Souverains de nos jours, que pour les Légionaires Romains; il n'y a que leur réunion qui puisse les rendre formidables, & maintenir en Europe la paix & la tranquillité.

Le monde seroit bienheureux s'il n'y avoit d'autres moïens que celui de la Négociation, pour maintenir la justice & pour rétablir la paix & la bonne harmonie entre les Nations. L'on emploieroit les raisons, au lieu d'armes, & l'on s'entre-disputeroit seulement, au lieu de s'entre-égorger; une fâcheuse nécessité oblige les Princes d'avoir recours à une voïe beaucoup plus cruelle. Il y a des occasions où il faut défendre par les armes la liberté des peuples qu'on veut oprimer par injustice, où il faut obtenir par violence ce que l'iniquité refuse à la douceur, où les Souverains doivent commettre la Cause de leur Nation au sort des batailles. C'est dans un des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne & affermit une bonne paix.

C'est le sujet de la guerre qui la rend juste ou injuste. Les passions & l'ambition des Princes leur offusquent souvent les yeux, & leur peignent avec des couleurs avantageuses les actions les plus violentes. La guerre est une ressource dans l'extrémité, il faut s'en servir que dans des cas désesperés, & bien examiner si l'on y est porté par une illusion d'orgueil, ou par une raison solide.

Il y a des guerres défensives, & ce sont sans contredit les plus justes. Il y a des guerres d'intérêt que les Rois sont obligés de faire pour maintenir eux-mêmes les droits qu'on leur conteste; ils plaident les armes à la main, & les combats décident de la validité de leurs raisons.

Il y a des guerres de précaution que les Princes font sagement d'entreprendre. Elles sont offensives à la vérité; mais elles n'en sont pas moins justes. Lorsque la grandeur excessive d'une Puissance semble prête à se déborder, & menace d'engloutir l'Univers, il est de la prudence de lui opposer des digues, & d'arrêter le cours du torrent, lors encore qu'on en est le maître. On voit des nuages qui s'assemblent, un orage qui se forme, les éclairs qui l'annoncent; & le Souverain que ce danger menace, ne pouvant tout seul conjurer la tempête, se réunira, s'il est sage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les Rois d'Egypte, de Syrie, de Macedoine se fussent ligués contre la puissance Romaine, jamais elle n'auroit pû bouleverser ces Empires; une Alliance sagement concertée, & une guerre vivement entreprise, auroit fait avorter ces desseins ambitieux dont l'accomplissement enchaîna l'Univers.

Il est de la prudence de préferer les moindres maux aux plus grands, ainsi que de choisir le parti le plus sûr à l'exclusion de celui qui est incertain.

tain. Il vaut donc mieux qu'un Prince s'engage dans une guerre offenſive, lorſqu'il eſt le maître d'opter entre la branche d'Olive & la branche de laurier, que s'il attendoit à des tems déſeſperés, où une declaration de guerre ne pourroit retarder que de quelques momens ſon eſclavage & ſa ruine. C'eſt une maxime certaine qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu: les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvés.

Beaucoup de Princes ont été engagés dans les guerres de leurs Alliés par des Traités, en conſéquence deſquels ils ont été obligés de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les Souverains ne ſauroient ſe paſſer d'Alliances, puiſqu'il n'y en a aucun en Europe qui puiſſe ſe ſoutenir par ſes propres forces, ils s'engagent à ſe donner un ſecours mutuel en cas de beſoin; ce qui contribue à leur ſûreté, à leur conſervation. L'événement décide lequel des Alliés retire les fruits de l'Alliance; une heureuſe occaſion favoriſe une des Parties en un tems, une conjoncture favorable ſeconde l'autre Partie contractante. L'honnêteté & la ſageſſe du monde exigent donc également des Princes qu'ils obſervent religieuſement la foi des Traités, & qu'ils les accompliſſent même avec ſcrupule; d'autant plus, que par les Alliances ils rendent leur protection plus efficace à leurs peuples.

Toutes les guerres donc qui n'auront pour but que de repouſſer les Uſurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'Univers, ſeront conformes à la juſtice. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à ſe reprocher le ſang répandu; la néceſſité les fait agir, & dans de pareilles circonſtances la guerre eſt un moindre malheur que la paix.

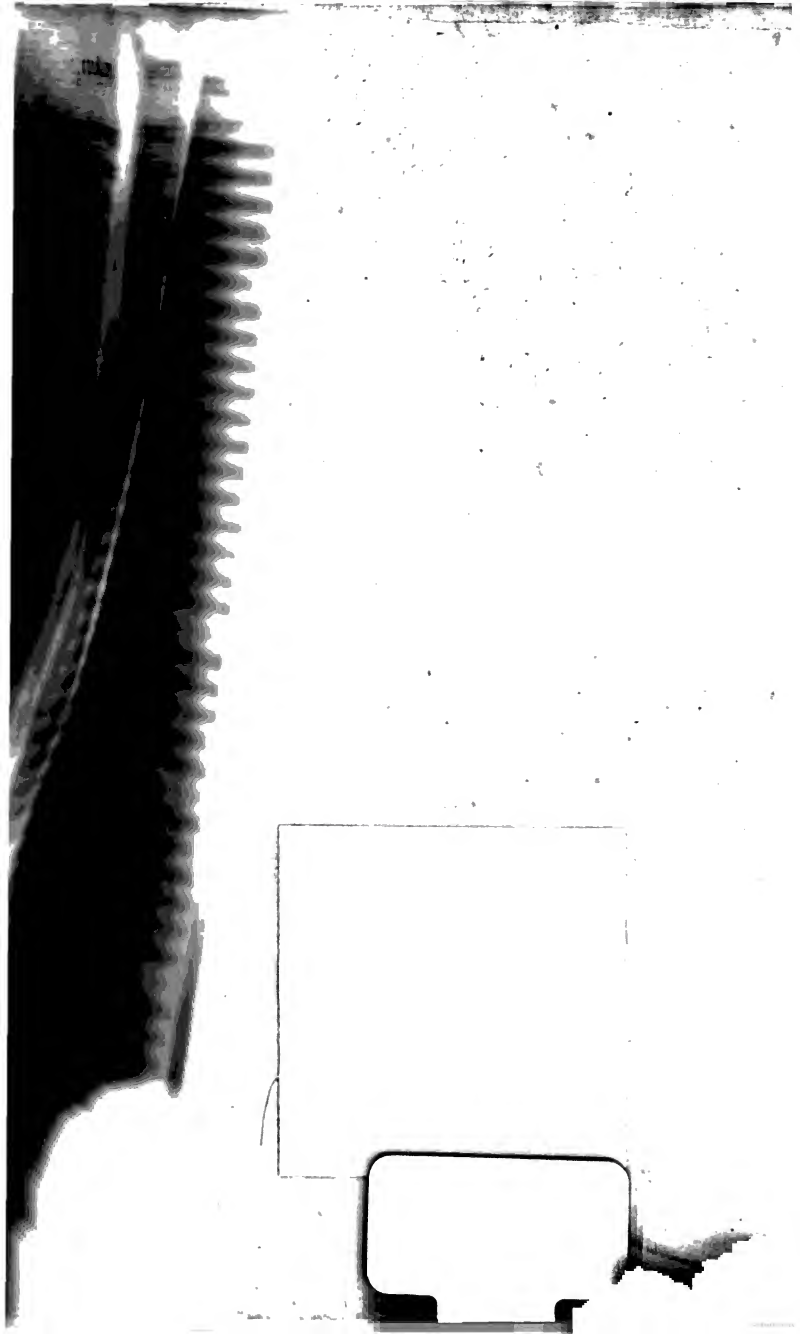
Autrefois quelques Princes, ſans ſonger à ſe faire des Alliés, ne penſoient qu'à vendre leurs ſoldats, & à trafiquer du ſang de leurs ſujets.

L'inſtitution du ſoldat eſt pour la défenſe de la patrie; les louer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'eſt ce me ſemble, pervertir à la fois le but du négoce & de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes, eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

Pour les guerres de Religion, ſi ce ſont des guerres civiles, elles ſont preſque toujours la ſuite de l'imprudence du Souverain, qui a mal-à-propos favoriſé une Secte aux dépens d'une autre; qui a trop reſſerré, ou trop étendu l'exercice public de certaines Religions; qui ſur-tout a donné du poids à des querelles de Parti, leſquelles ne ſont que des étincelles paſſagéres quand le Souverain ne s'en mêle pas, & qui deviennent des embraſemens quand il les fomente.

Maintenir le Gouvernement civil avec vigueur, & laiſſer à chacun la liberté de conſcience; être toujours Roi, & ne jamais faire le Prêtre, eſt le ſûr moien de préſerver ſon Etat des tempêtes que l'eſprit dogmatique des Théologiens cherche ſouvent à exciter.





Les guerres étrangères de Religion sont le comble de l'injustice & de l'absurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons le fer à la main, comme Charles-Magne, ou équipper une flotte pour aller proposer au Soudan d'Egypte de se faire Chrétien, sont des entreprises bien étranges. La fureur des Croisades est passée; fasse le Ciel qu'elle ne revienne jamais!

La guerre en général est si féconde en malheurs, l'issüe en est si peu certaine, & les suites en sont si ruineuses pour un Païs, que les Princes ne sauroient assez réfléchir avant que de s'y engager. Les violences que les troupes commettent dans un Païs ennemi, ne sont rien en comparaison des malheurs qui réjaillissent directement sur les Etats des Princes qui entrent en guerre.

Je me persuade que si les Monarques voioient un tableau vrai des misères qu'attire sur les peuples une seule déclaration de guerre, ils n'y seroient point insensibles. Leur imagination n'est pas assez vive pour leur representer au naturel des maux qu'ils n'ont point connus, & à l'abri desquels les met leur condition. Comment sentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples; la privation de la Jeunesse du Païs que les recrues emportent; ces maladies contagieuses qui désolent les armées; l'horreur des batailles, & ces siéges plus meurtriers encore; la désolation des blessés que le fer ennemi a privés de quelques-uns de leurs membres, uniques instrumens de leur industrie & de leur subsistance; la douleur des Orphelins qui ont perdu par la mort de leur pere l'unique soutien de leur faiblesse; la perte de tant d'hommes utiles à l'Etat, que la mort moissonne avant le tems?

Les Souverains qui regardent leurs sujets comme leurs esclaves, les hazardent sans pitié, & les voient périr sans regret; mais les Princes qui considérent les hommes comme leurs égaux, & qui envisagent le peuple comme le corps dont ils sont l'ame, sont œconomes du sang de leurs sujets.

Je prie les Souverains, en finissant cet Ouvrage, de ne se point offenser de la liberté avec laquelle je leur parle; mon but est de dire la vérité, d'exciter à la vertu, & de ne flatter personne. La bonne opinion que j'ai des Princes qui regnent à présent dans le Monde, me les fait juger dignes d'entendre la vérité. C'est aux Nérons, aux Alexandres VI. aux Césars Borgia, aux Louïs XI. qu'on n'óseroit la dire. Graces au Ciel, nous ne comptons point de tels hommes parmi les Princes de l'Europe, & c'est faire leur plus bel éloge, que de dire qu'on ôse hardiment blâmer devant eux tout ce qui dégrade la Roïauté, & ce qui offense la justice.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

(o)

Clark
21.12.87
[VOLT.]